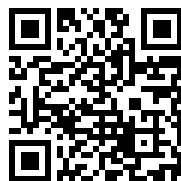

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

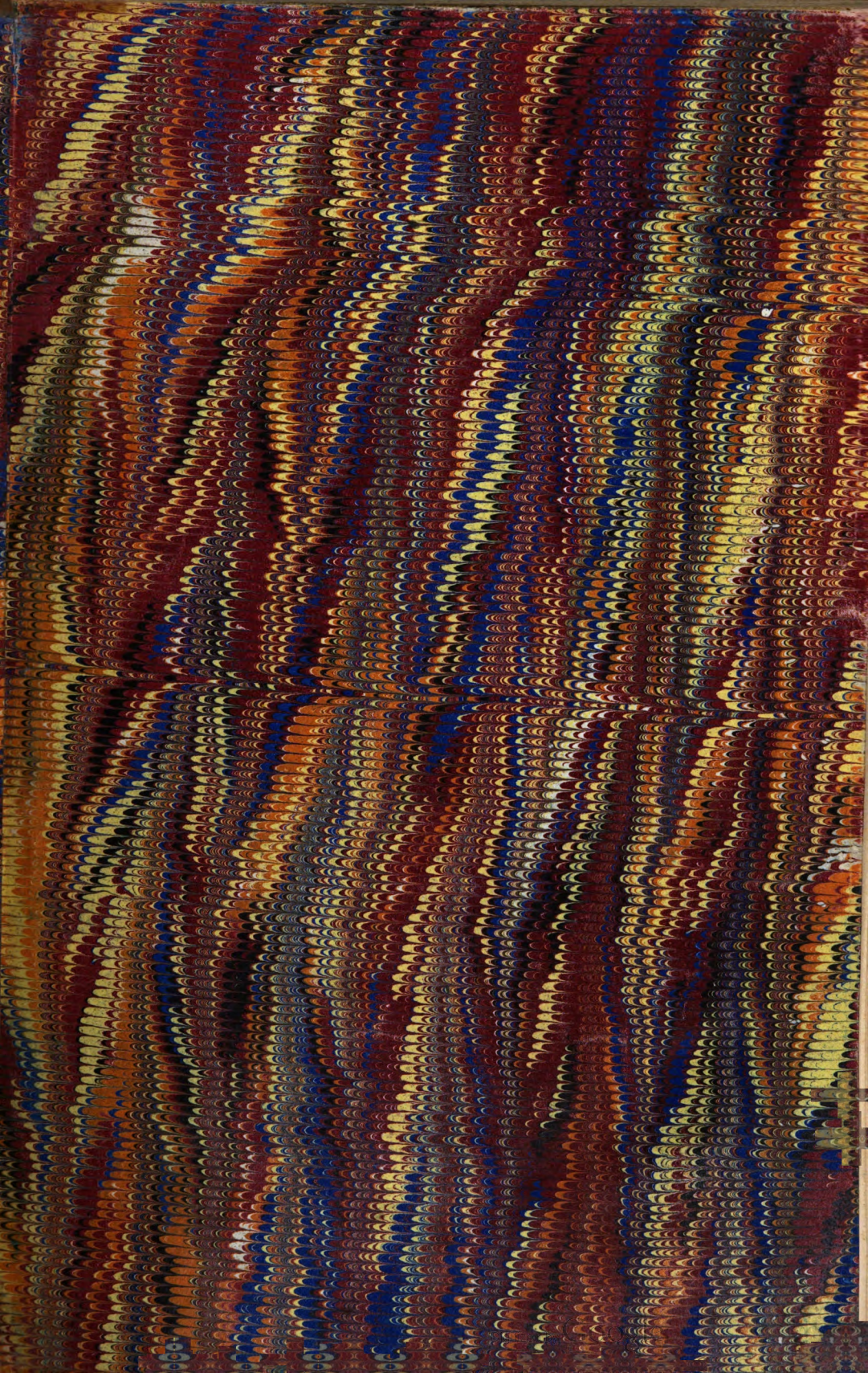
Fr
38
12

Fr
38
12(6)



*From the Fund given by
Francis Cabot Lowell
A.B. 1876, Fellow of Harvard College 1895-1911,
and Cornelia Prime Lowell, his wife,
to supplement his
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC*

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

DU LIMOUSIN

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

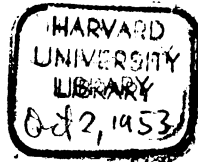
TOME VI

LIMOGES

CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

1855

A
Fr 38.12 (6)
✓



FC Lowell fund

INVENTAIRE

DES CHASSES, RELIQUES, CROIX, RELIQUAIRES, COFFRES, CALICES
ET AUTRE ARGENTERIE DE L'ÉGLISE DE GRANDMONT, FAIT
PAR L'ORDRE DE RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN DIEU DOM
ANTOINE DE CHAVAROCHE, ABBÉ ET GÉNÉRAL DE
L'ORDRE DE GRANDMONT, LE 4^e DU MOIS
DE NOVEMBRE, EN L'ANNÉE 1666 (1).

(Publié pour la première fois par M. Auguste Du Boys.)



L'ordre que nous observons en ce présent inventaire n'est pas difficile à concevoir : néanmoins, afin qu'on puisse mieux juger du succès de notre dessein et de notre travail, nous commencerons : 1^o à décrire les chasses ; 2^o les croix ; 3^o les reliquaires ; 4^o les coffres ; 5^o les calices et le reste de l'argenterie ; et le tout ; dans l'état que nous l'avons trouvé dedans ou dehors le trésor. Nous rapportons ensuite, avec toute la fidélité possible, mot à mot et en propres termes, ce qu'en disent les autres inventaires, et leur donnons, s'il se peut, l'éclaircissement dont ils ont besoin, lesquels faisant mention de quelques croix, reliquaires et autre argenterie qu'il y avoit autrefois céans, et qu'on ne trouve plus aujourd'hui, nous avons cru devoir en dire quelque chose. Au reste, afin qu'on connoisse sous qui et en quel temps les inventaires ont été faits, nous rapportons le commencement d'un chacun, dont voyez le premier.

1. Inventaire fait par M. maître Louis Pinelle, docteur en théologie, et Jean Bordin, vicaire de très-révérend père en Dieu M. le cardinal de St-Malo (Antoine Allemand, évêque de Cahors), abbé commendataire de l'abbaye et ordre de Grandmont ; présents audit inventaire Pierre....., sous-prieur ; F. Laurens du Port ; F. Dinet

(1) Les autres inventaires de Grandmont sont de 1495, 1515, 1566, 1567, 1575, 1614, 1621, 1639, 1771, 1790 — Pour les inventaires ou fragments d'inventaires de cette abbaye, déjà publiés, voir les ouvrages suivants : *Le Limousin Historique* (inv. de 1771) ; *Essai sur les émailleurs*, de M. l'abbé Texier (inv. de 1567 et 1790) ; *Emaux et Emaillerie de Limoges*, de M. Ardaut (inv. de 1666).

de Lestang, sacristain ; F. Jean Hardelier, des reliques et autres choses ci-après écrites les 15 et 16 février, l'an 1495.

2. Vérifié par M. messire Barthélemy, vicaire de Grandmont pour M. révérendissime Nicolas de Flisco, cardinal ; M. Le Secrétaire ; F. Jean Hardelier ; F. Jean Vaillant ; F. Anthony de Gourdon..... ; de Dinet, béliif de Combraille ; F. Bertrand Tranchefort ; André de St-Yrieix, sieur de Lavaulz ; sieur Jean du Vignaud, curé de Fraignac, et Michel Robin, le 29 mars, l'an 1515.

3. Fait des reliquaires baillés à M. Lagarde, secrétaire de ladite abbaye, par révérend F. Jean de Neufville, en présence des FF. Jean Massias, prieur ; Charles Cadompnat ; François Laurens ; Gab. Chardebeuf ; Brisse de Mons ; François Marand ; Vincent Boudet ; par Mosneron, notaire royal, le 22 mai 1566.

4. L'an 1567. Des reliquaires de la maison de céans qui sont enchâssés en or ou argent le 17 d'octobre par le commandement du révérend P. en Dieu François de Neufville, abbé de Grandmont ; F. Jean Massias, prieur claustral ; François Laurens ; Jean Beauveys ; Brisse de Mons ; Pardoulx de La Garde ; François Beignac ; Aubert Papon ; Gabriel Chardebeuf ; François Rouchet ; François Delage ; François Marand ; Vincent Bandel ; tous religieux prêtres, lesquels, d'un commun consentement, ont promis être fait inventaire desdits reliquaires.

5. Fait, l'an 1575, des reliquaires en cette abbaye enchâssés en or, argent, cuivre doré, émail ou cristal et autres façons, le 3 d'août, par révérend P. en Dieu François de Neufville, abbé de Grandmont ; présents : FF. Brisse de Mons, chantre ; Pardoulx de La Garde, administrateur de Balasis ; Jean Mosneron, prieur de Ravaux ; Jean de St-Goussaud ; Martial de Razac ; Gabriel Chardebeuf (*alias* Grandroche), syndic et maître des anniversaires ; François du Mont (*alias* de Lage) ; François Marand, sous-chantre ; Claude Monsson, de Roches, prêtres ; François d'Aulberoches, sous-diacre ; tous religieux de ladite abbaye, lesquels, tous d'un accord et consentement, ont promis et voulu être fait inventaire des reliquaires.

6. Des saintes reliques de l'église de céans, fait l'an 1611, le 24 de janvier, par le commandement de révérend P. en Dieu F. Rigard de Lavaurd, abbé et chef de l'ordre de Grandmont ; y assistant : vénérables religieux de l'abbaye FF. Jean de Brugière ; Jacques Chardebeuf ; Claude Beliot ; Jean Roudet ; Jean Le Maigre ;

Fiacre Le Roux ; Pierre Decoux ; Hugues Betoulaud ; Albert de Coudier ; André de Marzet, sacristain, et Jacques de Buat ; tous religieux prêtres dudit lieu.

7. Mémoire des reliques qui se sont trouvées dans le trésor de l'abbaye de Grandmont en la visite qu'en a faite révérendissime P. en Dieu dom Georges Barny, abbé de ladite abbaye et chef général de l'ordre, qui fut fait le 29 d'avril, l'an 1639.

8. Outre lesdits inventaires, nous avons trouvé un catalogue des saintes reliques et châsses qui fut fait sous M. Rigard de Lavaurd, quoiqu'on ne sache pas l'année : il est en latin, et commence ainsi : *Anno millesimo centesimo sexagesimo sexto dedicata est ecclesia B. Mariæ Grandimontis, etc.*

CHASSES.

I. — De saint Étienne de Muret, Confesseur.

Premièrement il y a sur le grand autel de l'église, vers le milieu, par-dessus le tabernacle, la châsse de notre bienheureux père saint Etienne, qui est en cuivre doré émaillé par dehors, et de bois par dedans, ornée de toutes parts de grand nombre de petites figures en bosse, garnie de pierreries et curieusement travaillée. Nous avons trouvé dedans six grands os longs des bras et des jambes et deux autres grands des jointures, trois de l'épine, avec grande quantité de petites côtes et doigts rompus, etc.

Plus des cendres du saint, et avec quelques petits os parmi, dans une double bourse de toile, où est cousu un billet de parchemin, sur lequel se trouvent écrit ces mots : *In hoc loco habetur cinis corporis sanctissimi confessoris Stephani*. Ces cendres et ces os sont pliés dans de la toile, et encore dans quelque façon de taffetas ou drap noir, auquel est attaché cet écriteau : *In hoc loco habetur corpus sanctissimi confessoris Stephani. Amen.*

Le catalogue des reliques en fait mention en cette sorte : *In prima capsâ, super majus altare, repositum est corpus sancti Stephani confessoris, nostri ord. Grandimontis fundatoris ; sed ejusdem sancti loriam ferream non invenimus quæ ibidem esse dicebatur, quia non ausi sumus frangere velum ipsius capsæ*. Dans la visite des reliques de 1639, on leva bien ce voile, mais on ne trouva point cette cotte

de mailles : c'est pourquoi on la chercha aussi dans la sacristie, devant l'autel, au tombeau où fut mis le corps de notre bienheureux père lorsqu'il fut transporté de Muret audit Grandmont, et on ne l'y trouva pas non plus.

L'inventaire de 1639, au nombre 4, en parle en cette sorte : « La châsse de notre bienheureux P. saint Etienne, fondateur, où furent trouvés ses cendres et ses os ».

III. — De saint Macaire, martyr (1).

La châsse de saint Macaire, martyr, un des capitaines de la légion des Thébéens, de mêmes matière et figure, mais plus petite que la précédente, enrichie de quantité de grosses pierres et sans person-nages. Elle est du côté de l'Épître, joignant celle de saint Etienne.

Nous y avons trouvé neuf grands os longs des bras et des jambes, qui ne sont pas tous néanmoins entiers ; un autre os, assez grand, d'une jointure ; vingt-deux ou environ des côtes, et quantité d'autres petits ; le tout dans un sachet de toile, qui est dans une autre couche doublée de futaine, sur lequel est attaché cet écriteau : *Sanctus Machurius, dux et martyr, qui fuit de societate sancti Mauricii, quem dominus Theobaldus, rex Navarrae, Campaniae et Brice, comes Palatinus, attulit in Grandimontem VII idus aprilis anno Domini 1269.*

Plus un autre paquet où il y a dans de la toile cinq os longs des bras et des jambes ; neuf ou dix autres plus petits des côtes, des doigts, etc., avec ce billet : *Sanctorum Maurorum de legione Thebaeorum*, et, sur la toile où sont pliés ces saints os, cet autre billet : *Reliquiae Maurorum de legione Thebaeorum, quos dedit Ecclesia sancti Gereonis Ecclesiae Grandimontis.*

Plus un autre paquet où il y a un os de l'épine et beaucoup d'autres plus petits avec ce billet : *Sancti Brandani, martyris, de legione Thebaeorum*. Plus un gros os auquel est attaché ce billet : *Sancti Trani, martyris, de eadem legione*. Plus un autre os du crâne, avec ce billet : *Callixti, papae et martyris*. Plus un petit os où est attaché ce billet : *Sancti Matthaei, Hyberniensis episcopi et martyris*. Plus

(1) « Il y avoit aussi dans cette châsse des reliques des saints Maures de la légion Thébéenne ; de saint Brandan, de la même légion ; de saint Tran, de la même légion ; de saint Calixte, pape ; de saint Mathieu, évêque d'Irlande ; de saint Créaton ; de sainte Valérie, vierge ; de sainte Ortnarie, vierge, et de sainte Exparre, vierge ; tous martyrs ». (Note de Legros, 1790*)

une côte, avec ce billet : *Cretonii, martyr*. Plus une autre côte, où est attaché cet écriteau : *Valeriæ, virginis et martyr*. Plus une autre côte, avec ce billet : *Ortmaræ, virginis et martyr*. Plus une autre côte, avec cet écriteau : *Exparræ, virginis et martyr*. Toutes lesquelles reliques étoient pliées ensemble dans une double toile, où nous les avons laissées, après les avoir pliées toutes séparément dans du taffetas rouge avec les mêmes écriteaux que nous y avons trouvés.

Nous avons aussi plié les cendres qui s'étoient faites de ces saints os dans du taffetas rouge, avec cet écriteau par-dessus : *Cineres sanctorum Trani, Mathæi, Callixti, Cretonii, Valeriæ, Ortmaræ et Exparræ*. Sur le paquet où sont toutes ces reliques est attaché cet écriteau : *Reliquiæ sancti Brandani et sancti Trani, de legione Thebæorum, et aliorum plurimorum martyrum, quas dedit Ecclesia sancti Gereonis et Ecclesia sancti Heriberti Ecclesiæ Grandimontis*.

Le catalogue de nos reliques en fait mention de cette sorte : *A dextro latere dicti altaris, juxta dictam capsam sancti Stephani confessoris, hoc est in secunda capsâ, repositum est corpus sancti Macharii, martyris, ducis præclarissimi, qui fuit de societate sancti Mauricii, quem Theobaldus, rex Navarræ, Campaniæ et Briæ, comes Palatinus, attulit in Grandimontem VII idus aprilis 1269. Sunt præterea in eadem capsâ reliquiæ Maurorum de legione Thebæorum, quas dedit Ecclesia sancti Gereonis Ecclesiæ Grandimontensi. Item, reliquiæ sanctorum Brandani et Trani, de legione Thebæorum, et aliorum plurimorum martyrum, quas dederunt Ecclesia sancti Gereonis et Ecclesia sancti Heriberti Ecclesiæ Grandimontensi*.

L'inventaire de 1639, nombre 2, parle de cette chässe en ces termes : « La chässe de saint Machaire, qui est au côté de l'Épître contre celle susdite du bienheureux saint Etienne, en laquelle on trouva le corps du saint martyr et du compagnon de saint Maurice, avec ce billet : *Hoc corpus dominus Theobaldus, rex Navarræ, et Campaniæ, et Briæ, comes Palatinus, attulit in Grandimontem tempore Guidonis archarii, decimi quinti prioris* ». Il faut prendre garde que cet inventaire ne rapporte pas en propres termes le billet qui est sur le corps du saint, que nous avons décrit ci-dessus mot à mot.

Plus, dans la même chässe, furent trouvés des ossements des saints Brandan et Mathieu, évêque d'Hibernie, et de saint Tran. Plus y furent trouvées des reliques des saints Créton et Callixte, pape et martyr, et aussi de celles *sanctorum Maurorum de legione Thebæorum*.

III. — De deux saintes Vierges et Martyres de Cologne (1).

Une autre châsse de cuivre doré émaillé par dessus, et qui est de bois par dedans, où est par devant un Sauveur au milieu de quatre figures des apôtres, où sont leurs noms; savoir : saint Mathias, saint Jude, saint Jacques et saint Philippe, et au-dessous six autres figures d'apôtres avec leurs noms, qui sont : saint Thomas, saint Jacques, saint André, saint Jean, saint Simon, saint Barthélemy, et, sur la porte, saint Pierre. Par derrière il se trouve aussi quelques autres figures. Elle est du côté de l'Evangile, la plus haute joignant celle de saint Etienne, à l'opposite de celle de saint Macaire.

Nous y avons trouvé dedans un gros paquet de saints ossements en si grand nombre que nous ne les avons pas comptés, et on peut dire que le corps y est entier; car le chef s'y trouve, quoique en pièces; les mâchoires, les dents, les os des bras et des jambes, ceux de l'épine, les côtes, les doigts, et enfin tout ce qu'il y a d'ossements dans un corps; le tout plié dans de la toile, à laquelle est attaché cet écriteau d'un côté : *Hoc sanctissimum corpus virginis et martyris fecit nobis habere magnis precibus dominus Hermannus, decanus Ecclesie Apostolorum Coloniae, a quadam religiosa matrona quæ illud in magna veneratione habebat, quæ cum vellet illud mittere ad quamdam excellentissimam Ecclesiam in episcopatu Leodii, non potuit illuc portari, ac si Dominus Jesus illud nobis reservasset*; et, sur un autre côté de la même toile, cet autre billet : *Hoc corpus virginis et martyris dedit Ecclesie Grandimontis quædam nobilis matrona Coloniae*. Ce paquet est encore plié de quelque taffetas ou drap rouge, auquel est attaché cet autre billet, comme le premier de ces deux que nous venons de rapporter.

Plus, dans la même châsse, un autre paquet de la grandeur du précédent, et plié tout de même, sur lequel est ce billet : *Hoc corpus virginis et martyris habuit Hermannus, decanus Ecclesie apostolorum, a quodam cellerario cujusdam abbatiæ Cistercii, et dedit illud Ecclesie Grandimontis*. Et par dedans sont, comme dans le précédent, les grands os longs des bras et des jambes, ceux de l'épine et des doigts, les côtes, et, en un mot, tous ceux du corps, hors la tête, dont nous n'avons vu que deux dents en un os de la mâchoire. Sur la toile où sont pliés ces saints ossements il y a un autre billet qui n'a rien de différent du précédent. Le catalogue

(1) « Il y avoit aussi un os d'un bras de saint Apollinaire, évêque et martyr ».
(Note de Legros, 1790.)

susdit en fait mention de cette sorte : *In quinta capsâ , quæ est altior in parte Evangelii dicti altaris , sunt sequentes reliquie Apollinaris , episcopi et martyris , os brachii scilicet. Item , unum corpus virginis et martyris cujus nomen novit Deus. Item , unum sanctissimum corpus virginis et martyris.*

L'inventaire de 1639 en parle ainsi au nombre 3 : « La châsse qui est à l'opposite de la susdite est celle de saint Macaire , du côté de l'Evangile , où fut trouvé un corps d'une des vierges et martyres de Cologne. Plus y fut trouvé un autre corps d'une des mêmes vierges , avec ce billet : *Hoc corpus fecit nobis habere magnis precibus dominus Hermannus , decanus Ecclesiæ Apostolorum Coloniae , a quadam matrona quæ illud in magna veneratione habebat , quæ , cum vellet illud mittere ad quamdam excellentissimam Ecclesiam , non potuit illuc portari , ac si Dominus Jesus nobis reservasset.*

Plus y fut trouvé le bras de saint Apollinaire , évêque et martyr , d'où M. Barry , abbé de Grandmont , le tira , afin de l'enchâsser en argent , ainsi que nous le trouvons aujourd'hui dans le trésor.

IV. — De sainte Albine , de sainte Essence , etc., vierges et martyres de Cologne (1).

Une autre châsse de mêmes matière , travail et figures que la précédente , où est au devant une image de la Vierge avec le petit Jésus entre ses bras et par dessus un Sauveur ; aux côtés sont les figures de quelques vierges , d'un archevêque et d'un abbé , avec ces mots écrits parmi : *Hi duo viri dederunt has duas virgines Ecclesiæ Grandimontis Giraldus , abbas Sibergie : sancta Albina , virgo et martyr ; Essencia , virgo et martyr : Philippus , archiepiscopus Coloniensis.* Par derrière est démontré le martyre de ces vierges. Ladite châsse est du côté de l'Epître , la plus éloignée du tabernacle et la plus proche de la piscine. Nous y avons trouvé dedans un paquet où il y a des os rompus des bras et des jambes et quantité d'os de l'épine , un assez grand du crâne , quelques-uns des côtés et des doigts et autres tous pliés dans de la toile , où est parmi les ossements une petite lame de plomb sur laquelle sont gravés ces mots : *Hoc est corpus sanctæ Albinae , virginis et martyris ;* et , sur la même toile , il y a un billet conçu en ces termes : *Hoc est corpus sanctæ Albinae , virginis et martyris , quod dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergie.*

(1) « Il y avoit dans la même châsse des reliques des vêtements de la sainte Vierge ; du corps de saint Marc , pape et martyr ; de saint Thadée , apôtre ; de saint Barthélemy , apôtre ; des saints Innocents ; des saintes Vierges ; du lieu du Calvaire , etc. » (Note de Legros , 1790.)

Ce paquet est encore plié d'un taffetas ou drap rouge, sur lequel est un billet semblable au précédent.

Plus un autre paquet où il y a six grands os des bras et jambes et grand nombre de côtes et d'os de l'épine, le devant des mâchoires et plusieurs autres, le tout plié comme le précédent paquet de toile, à laquelle est attaché cet écriteau : *Hoc corpus virginis et martyris dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiae*, et plié aussi par dessus de taffetas ou drap rouge, où, dans un autre billet, sont écrits les mêmes mots.

Plus un sachet de toile, dans lequel nous avons trouvé quelques drapeaux et petits os, dans du taffetas vert, pliés ensemble avec les drapeaux de taffetas jaune, où sont attachés ces deux billets : *De vestimentis sanctæ Mariæ, matris Domini*; — *Reliquiæ sancti Marci, papæ et martyris*. Plus du taffetas violet, un petit os avec cet écrit par-dessus : *Sancti Thadæi, apostoli*. Plus quelques drapeaux et des cheveux blancs pliés de taffetas rouge dans une petite bourse de cuir, avec ce billet : *Sancti Bartholomæi*. Plus quelques cendres pliées de taffetas rouge et de toile, où est cet écrit par-dessus : *De Innocentibus*. Plus une dent dans la toile avec cet écriteau : *De Virginibus*. Plus une pierre, pliée dans du taffetas, avec ce billet : *De Calvariæ loco*. Plus un gros os plié dans de la toile, sans écrit. Plus un petit morceau de bois dans du taffetas rouge. Plus quatre petits paquets, où sont des cendres, du coton, etc. Plus grand nombre de drapeaux qui ont sans doute servi à plier des reliques dont les plis s'y trouvent encore, qui sont : *Sancti Thomæ, apostoli*; *sancti Eutropii*; *sancti Stephani, protomartyris*; *sancti Marci, evangelistæ*; *sancti Pardulphi*; *sancti Christophori*; *sanctæ Cecilie*. Plus une boîte ronde de bois, dans laquelle il y a un petit os plié de taffetas jaune, avec ce billet : *Sancti Medardi, episcopi*. Plus un os du doigt, plié d'un double taffetas rouge, où est attaché cet écrit : *Sanctæ Petre*.

Le catalogue mentionné ci-dessus en parle ainsi : *In tertia capsula, quæ est in inferiori dicti lateris Epistolæ, et respicit cornu Evangelii, hæ reliquiæ jacent cum his titulis : Corpus sanctæ Albinæ, virginis et martyris, quod dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiae. Item, aliud corpus virginis et martyris, quod idem abbas dedit. Item, sancti Medardi; sancti Petri; sancti Marci, evangelistæ; sancti Stephani, protomartyris; sancti Eutropii; sanctæ Cecilie; sancti Pardulphi; sancti Christophori; sancti Bartholomæi, et aliorum plurimorum sanctorum.*

On peut bien voir par là que cette chasse étoit lors la plus proche

du tabernacle, au lieu qu'elle est la plus éloignée, quoique de même côté.

L'inventaire de 1639 parle en cette sorte, nombre 4 : « Une autre châsse qui est du côté de l'Evangile et la plus proche du tabernacle où fut trouvé le corps de sainte Albine, vierge et martyre de Cologne, avec ce billet : *Hoc corpus beatæ Albinae dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiae* ».

Plus il fut trouvé un autre corps d'une des susdites vierges et martyres de Cologne, avec cet écrit : *Hoc corpus dedit Ecclesiæ Grandimontis abbas Sibergiae*. Plus y furent trouvées des reliques de saint Médard et des reliques de sainte Perrette, *aliter Petrae, non Petri*, comme dit le catalogue susdit.

Cette châsse avoit été changée du côté de l'Evangile, et mise la plus proche du tabernacle, comme il est aisé de voir par ce que nous venons de rapporter de cet inventaire ; mais elle a été depuis remise du côté de l'Eptre la plus proche de la piscine.

V. — De sainte Essence et autres Vierges et Martyres de Cologne.

Une autre châsse de mêmes matière et figure et travail que les précédentes, où est par devant l'image de la Vierge, tenant un lis de la main droite, et, de l'autre, le petit Jésus, et à ses côtés sont six images. Par dessus est un Sauveur avec six autres figures à ses côtés ; par derrière est représenté le martyre de quelques vierges, et plus haut quelques évêques ou abbés et trois vierges d'un côté qui ont des couronnes sur la tête, etc. Ladite châsse est du côté de l'Evangile, la plus éloignée du tabernacle. Nous y avons trouvé dans un paquet six grands os longs des bras et jambes, beaucoup d'autres du crâne et un grand des mâchoires où il y a encore trois dents ; d'autres de l'épine, des côtes, des jointures, des doigts ; etc., et parmi est une petite lame de plomb où sont gravés ces mots : *Hoc est corpus sanctæ Essentiaë, virginis et martyris*, et ceux-ci dans un autre billet de parchemin qui est avec cette lame : *Hoc est corpus sanctæ Essentiaë, virginis et martyris, quod dominus archiepiscopus fecit nobis dari de sancto Illeberto* ; et, parmi les mêmes os, est, d'un autre côté, cet autre billet : *Hoc est corpus sanctæ Essentiaë, virginis et martyris, quod dedit Ecclesiæ Grandimontis Philippus, archiepiscopus Coloniensis*. Les mêmes mots sont encore écrits dans un autre billet qui est attaché à la toile où sont pliés ces saints os, et dans un autre qui est attaché par dessus le paquet.

Plus dans ladite châsse nous avons trouvé quinze os des bras et jambes, qui ne sont pas pourtant entiers, plus des os de la tête, où

sont, dans ceux des mâchoires, quatre dents, et vingt autres ossements ou environ, qui étoient parmi les autres, lesquels nous avons pliés dans quelque taffetas ou drap violet. Plus nous y avons trouvé quelques os de l'épine et des côtes, etc., avec une lame de plomb où sont gravés ces mots : *Hoc corpus est de monasterio virginum* ; le tout plié, comme le précédent paquet, dans de la toile et puis dans quelque drap rouge, sur lequel est écrit : *Hoc corpus virginis et martyris dedit Ecclesiae Grandimontis abbatissa monasterii Virginum Coloniae*.

Le catalogue en fait mention ainsi : « *In ista capsula sunt sequentes reliquiae cum sequentibus titulis : Corpus unius virginis et martyris quod dedit Ecclesiae Grandimontis abbatissa monasterii Virginum Coloniae. Item, corpus sanctae Essentiae, virginis et martyris, quod dedit Ecclesiae Grandimontis Philippus, archiepiscopus Coloniensis* ».

L'inventaire de 1639, nombre 5, en parle de cette sorte : « Une autre châsse du même côté, c'est-à-dire de l'Evangile, joignant à la susdite, où fut trouvé le corps de *sanctae Essentiae, virginis et martyris*, avec ce billet : *Hoc corpus dedit Ecclesiae Grandimontis Philippus, archiepiscopus Coloniensis*. Plus il fut trouvé un autre corps d'une des vierges et martyres de Cologne, avec ce billet : *Hoc corpus dedit Ecclesiae Grandimontis abbatissa monasterii Virginum Coloniae*. »

VI. — Sainte Panafrette et autres Vierges et Martyres de Cologne (1).

Une autre châsse semblable aux autres, où est au devant l'image de la Vierge, est à Grandmont, et de trois autres saintes avec des couronnes à leurs mains, et par dessus un Sauveur et six autres figures aux côtés ; par derrière sont au haut neuf vierges tenant chacune un lis en la main, et au bas est dépeint leur martyre. Elle est du côté de l'Épître, la plus proche du tabernacle. Nous y avons trouvé douze grands os des bras et jambes et non pourtant entiers, seize autres des côtés et un de l'épine, tous dans un sachet de toile sur lequel est ce billet : *Sancta Panaphreta, quae fuit una magistra sanctarum virginum*. Par-dessus est un autre sachet de taffetas ou drap rouge, avec cet écriteau : *Sancta Panaphreta, quae fuit una magistra sanctarum virginum Coloniae, quam dominus Theobaldus, rex Navarrae, Campaniae et Briac, comes Palatinus, attulit in Grandimontem VII idus aprilis anno Domini 1269*.

Plus une petite boîte de bois, avec un billet par dedans : *Atte-*

(1) « Il y avoit aussi des reliques de saint Astier, martyr. » (Note de Legros, 1790.)

stante Domino priore Sanctæ Resurrectionis. Plus, dans un sachet de toile, trois grands os longs et un autre assez long de quelque jointure. Plus un petit os plié de toile, avec cet écrit par-dessus : *Sancti Asterii, martyris*. Plus quelques petits drapeaux dans une bourse de toile. Plus une pierre pliée dans de la toile, sans écriteau. Sur le sachet où sont ces reliques est attaché ce billet : *Reliquiæ virginum quas dedit decanus Apostolorum et canonici Sanctæ Mariæ in Gradibus*. Plus un paquet de toile assez gros, avec cet écriteau dessus : *Intus est pannus lineus in quo sanctæ reliquiæ involutæ fuerunt*.

Le catalogue en dit ceci : *In quarta capsâ, id est in illa quæ est in eodem latere Epistolæ dicti altaris, scilicet in cornu Epistolæ, sunt sequentes reliquiæ : sancta Panaphreta, quæ fuit una magistra sanctarum virginum Colonia, quam dictus Theobaldus, rex Navarræ, etc., attulit in Grandimontem VII idus aprilis 1269. Item, reliquiæ virginum quos decanus Ecclesiæ Apostolorum et canonici Ecclesiæ Sanctæ Mariæ in Gradibus dederunt. Intus est pannus lineus in quo sanctæ reliquiæ involutæ fuerunt*.

Cette châsse était lors du côté de l'Épître, la plus proche de la piscine, mais elle a été mise depuis la plus éloignée et la plus proche du tabernacle, où elle est à présent.

L'inventaire de 1639, nombre 6, dit ceci : « Une autre châsse du côté de l'Épître, joignant au tabernacle, où fut trouvé un autre corps d'une desdites saintes vierges et martyres de Cologne, avec ce billet : *Reliquiæ quas dedit decanus apostolorum et canonici beatæ Mariæ in Gradibus Ecclesiæ Grandimontis*. »

Plus il fut trouvé le corps de sainte Panaphrète, vierge et martyre, avec cet écrit : *Corpus sanctæ Panaphretæ, quæ fuit una magistra virginum Colonia, quod dominus Theobaldus, rex Navarræ, etc., attulit in Grandimontem VII idus aprilis 1269*. — (*Attestante domino priore Sanctæ Resurrectionis*). Ces derniers mots sont dans un billet à part.

VII. — Deux saintes Vierges et Martyres de Cologne.

Une autre châsse, semblable aux précédentes, où il y a au devant une figure de la Vierge tenant à la main droite un lis et le petit Jésus en l'autre, et à ses côtés six vierges par dessus l'image du Sauveur et trois images à chacun de ses côtés; par derrière est dépeint le martyre de ces saintes vierges, dont il y en a douze en haut qui tiennent en la main un lis, et vers le milieu sont écrits ces mots : *Hic requiescit corpus cujusdam virginis et martyris quam*

dedit Ecclesiæ Grandimontis abbatissa monasterii Virginum Coloniae. Elle est du côté de l'Evangile, la plus proche du tabernacle. Nous y avons trouvé dedans un très-grand paquet, plié comme les précédents, sur lequel est ce billet : *Hoc corpus virginis et martyris habuit Hermannus, decanus Ecclesiæ Apostolorum, a quodam cellerario cujusdam abbatiæ Cistercii, et dedit illud Ecclesiæ Grandimontis.*

Et dans ledit paquet sont les os des bras et des jambes, ceux de l'épine, les côtes et tous les autres os du corps, excepté la tête, dont nous n'avons trouvé qu'une mâchoire.

Le catalogue en dit ceci : *In sexta capsula quæ est in inferiori dicti lateris, nempe Evangelii, et respicit cornu Epistolæ, jacet unum corpus virginis et martyris, quæ corpora virginum et martyrum dedit nobis Hermannus, decanus Ecclesiæ Apostolorum.*

L'inventaire de 1639, nombre 7, dit ainsi : « Une autre châsse joignant à la susdite, c'est-à-dire à celle qui est la plus proche du tabernacle du côté de l'Épître, où fut trouvé un corps d'une desdites vierges et martyres de Cologne, avec ce billet : *Hoc corpus virginis et martyris Coloniae habuit Hermannus, decanus Ecclesiæ Apostolorum, a quodam cellerario cujusdam abbatiæ Cistercii, et dedit illud Ecclesiæ Grandimontis* ».

CROIX.

VIII. — De la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

Nous avons trouvé dans les armoires qui sont derrière le grand autel, qu'on appelle ordinairement le trésor, une croix double ou à deux travers qui forme quatre bras (car c'est ce que nous entendons dans cet inventaire par ce mot de croix double), faite de bois de la croix de Notre-Seigneur, longue d'un demi-pied moins deux pouces, quasi d'un travers doigt, et aussi épaisse que large. Le travers d'en haut est long environ de trois travers doigt, et celui d'en bas un peu plus long.

Elle est dans un reliquaire d'argent doré, carré, où il y a gravés derrière seize vers grecs, dont on peut voir l'explication avec les choses remarquables de cette croix dans le savant livre qu'en a écrit M. Ogier à la prière de révérendissime P. en Dieu dom

(1) « Elle est à la cathédrale de Limoges, où elle a été transférée le 4 avril 1790 » (Note de Legros.) — Hauteur de la pièce, 15 centimètres; largeur, 10 centimètres; hauteur de la croix, 12 centimètres.

Anthoine de Chavaroché, abbé de Grandmont et général de l'ordre. Ce sacré bois est enchâssé dans ledit reliquaire avec une certaine composition d'une odeur très-douce tout autour, qui occupe tout ce qui reste d'espace dans ledit reliquaire. On couvre de plus ledit bois d'une plaque d'argent où est figuré un crucifix au milieu, deux anges au dessus de ses bras, la Vierge et saint Jean aux côtés, et aux pieds une petite figure d'un homme avec les mains jointes, le tout en bosse.

Nous avons dépeint ici cette plaque assez exactement parce que M. Ogier n'en fait pas de mention dans son livre, quoiqu'elle ne soit pas moins ancienne que le reste du reliquaire, lequel s'emboîte dans un autre d'argent doré, différent seulement du premier en ce qu'il se termine par le haut en pointe ou en pyramide, et se ferme à deux battants, au dedans desquels sont gravées deux figures où il est écrit, sur la tête de l'une : *Sanctus Petrus*, et sur l'autre, *sanctus Paulus* ; et au dehors de ces battants sont gravés ces mots :

Qui semper vivit, cum mortem sponte subivit,
Mors vitam genuit, mors necetrिता fuit.
Lux caligavit, pax vera crucem toleravit.
Nox sua nostra dies, crux sua nostra quies.

Et plus bas :

Crux plamatoris, via pacis, meta laboris,
Mors Salvatoris, mors mortis, culmen honoris,
Crux pretiosa, vale, mundi pretium speciale;
Crux reverenda, vale, populi decus imperiale.

Et sur le derrière dudit :

Rex Amalricus sit summi regis amicus.
Propter dona crucis donetur munere lucis.
Quando crucem misit, nos Christi gratia visit.
Hinc jocundemur, vigilesque Deum veneremur.
Regia miremur; regem pro rege precemur.
Christo jungatur quicumque crucem veneratur.
Nec pars nec tota sit Grandimonte remota.
Qui scelus illud agat, Deus hunc anathemate plaget.

Voilà à peu près comme est fait ce reliquaire, que l'on porte sur un pied de cuivre doré, carré, large par le bas de chaque côté d'un

demi-pied, haut environ d'un pied, et orné de toutes parts d'un bon nombre de pierres précieuses.

Voyons maintenant ce qu'en disent les inventaires, et commençons par le premier, qui est de l'an 1495, et qui en parle ainsi dans le nombre 2 : « Une croix en façon d'un tableau fermé, auquel il y a une grande pièce de vraie croix fermée d'une pièce plate d'argent, où il y a un crucifix d'argent, le tout fermé à deux portes d'argent ».

2. Celui de 1515 en parle en mêmes termes et dans le même nombre, comme il fait de tous les autres reliquaires : c'est pourquoi nous ne le citerons plus que deux ensemble.

3. Celui de 1566 rapporte ainsi dans le nombre 26 : « La grande vraie croix, ayant du bois envoyé par *Amalricus*, roi de Jérusalem, faite en forme de tableau garni de taffetas, avec le pied de cuivre doré émaillé et grande quantité de pierreries ».

On ne trouve point dans les autres inventaires le taffetas dont parle celui-ci, sur lequel on a mis, depuis quelques années, un voile à fond d'argent doublé de taffetas rouge, et bordé d'une grande dentelle d'argent fin, qui est attachée sur le haut, et pend en façon de bannière.

Quant au pied dont parlent cet inventaire et les suivants, il est vrai qu'il a servi et sert encore aujourd'hui comme nous avons dit : toutefois il n'est guère moins certain que c'est celui d'une autre croix dont les inventaires de 1495 et de 1515 parlent dans le nombre 3, comme nous dirons plus bas.

4. Celui de 1567, nombre 22 : « Une vraie croix, où il y a un tableau d'argent doré et pied de cuivre doré, carré, tout garni de pierreries ».

5. Celui de 1575, nombre 28 : « La vraie croix, qui est dans le tableau d'argent que bailla feu, de bonne mémoire, le très-illustre prince Almeric, roi de Jérusalem, et fut envoyée par l'empereur de Constantinople en l'abbaye de Grandmont par le vénérable évêque de Liddence, et laquelle croix est du tout entièrement garnie comme vouloit être anciennement, avec le pied d'icelle croix de cuivre doré garni entièrement de plusieurs et grand nombre de pierreries précieuses ».

6. Celui de 1611 en parle ainsi au nombre 2 : « Une vraie croix, enchâssée en argent doré, où il y a pour vitre un grand tableau d'argent, sur lequel sont les images du crucifix, de la Vierge et de saint Jean ; le tout relevé en bosse sur un pied de cuivre doré tout garni de pierreries, et ouvrage fort délicatement ».

7. Celui de 1639, nombre 9 : « Une croix à deux travers de bois

de la croix de Notre-Seigneur, qui est longue de demi-pied, enchâssée dans de l'argent doré, où il y a des vers grecs qui sont gravés au derrière de ladite enchâssure, laquelle enchâssure d'argent doré est encore enfermée dedans une autre, aussi d'argent doré, qui s'ouvre à deux battants, au premier desquels est gravée au dedans une image de saint Pierre, apôtre, et, en l'autre, une de saint Paul ».

IX. — De la vraie Croix de Notre-Seigneur et de saint Pierre et de saint André.

Une croix double, dont le montant ou l'arbre, qui est du bois de celle de saint André, est long de demi-pied et quatre travers doigt, et large d'un doigt; le travers d'en haut, qui est du bois de la vraie croix, est long de trois travers doigt, et l'autre, qui est de celle de saint Pierre, de quatre travers doigt, tous deux de mêmes largeur et grosseur que le montant.

Cette croix est enchâssée entre deux piliers hauts d'un pied, garnis tout autour d'argent doré et très-curieusement travaillé, où sont enchâssées quantité de petites pierres.

Ces piliers sont joints ensemble par les deux bouts, au haut et au bas de ladite croix, avec quelques traverses de même matière et de même travail que le reste, et ont chacun une forme de petit clocher au bout, en l'un desquels est attaché cet écrit en parchemin : *Cruce illa tribus pretiosissimis lignis coalescit; arbor namque est de cruce divi Andree, superiora brachia de cruce Christi, inferiora de cruce divi Petri.* On met cette croix sur un pied de cuivre doré rond, où sont attachés deux serpents qui ont sur le dos quelque petite turquoise et plusieurs autres petites sur la pomme ou le nœud du pied. Il y avoit aussi une figure de serpent qui ne s'y trouve plus.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 4 : « Une croix qui a trois pièces : l'une de la vraie croix, l'autre de saint André, la tierce de saint Pierre; en laquelle croix y a trois tournelles au haut ».

On voit par là qu'il y a eu une troisième touraille au haut de ce reliquaire; et, de fait, on y voit encore la place vide au milieu des deux dont nous venons de parler; de sorte qu'il y a apparence qu'elle s'est perdue, à moins que ce ne soit le même qui est aujourd'hui au bas de cette croix sur le pied.

Celui de 1566, nombre 14 : « Une grande croix double entre deux piliers, ayant trois petits clochers à la sommité, et du bois de la croix de saint Pierre et de saint André ».

Il ne parle point qu'il y ait du bois de la vraie croix; mais il ne

faut pas s'en étonner, car il n'exprime quasi jamais que les reliquaires : il suffit donc que les précédents l'assurent.

Celui de 1567, nombre 4 : « Une croix de saint André, double, garnie de pierreries, qui est toute d'argent, entièrement hors le reliquaire ».

Cet inventaire, avec quelques suivants, ne fait mention que de saint André, parce que l'arbre qui est de saint André est la principale partie de cette sainte croix. Il dit aussi que ce reliquaire soit tout d'argent, mais mal à propos, puisqu'il est de cuivre au dedans; et, par ces mots *hors le reliquaire*, il entend excepter la relique.

Celui de 1575, nombre 4 : « Une croix de saint André toute garnie de petites pierreries, fors le reliquaire qui est au milieu, et le reste est d'argent bien ouvré enrichi comme dessus ».

Celui de 1644, nombre 4 : « Une croix qui est du bois de saint André, apôtre (quelqu'un a ajouté par dessus Notre-Seigneur et saint Pierre). Elle est d'argent, fors le reliquaire, et garnie de pierreries, et ouvragée fort artistement et subtilement ».

Celui de 1639, nombre 26 : « Une grande croix de celle de saint André, longue environ d'un pied, à deux travers, garnie d'argent doré artistement travaillé, avec des pierreries.

X. — Croix sans reliques, qu'on croit avoir été faite par saint Eloi.

Une croix de cristal, toute d'une pièce, haute de plus d'un demi-pied, large de deux travers doigt, épaisse environ d'un travers doigt, garnie d'un petit tour d'argent doré, de pierres vertes et perles. Au milieu de ce cristal est attaché un crucifix d'argent doré très-bien travaillé; d'un côté, la Vierge, et, de l'autre, saint Jean, de mêmes matière et travail que le crucifix. Le pied est carré, porté sur quatre petites figures : deux de lion, et deux de bœuf; le tout d'argent doré et fort bien travaillé. Sur le pied sont enchâssées trois pierres que quelques-uns prennent pour des agates, où il y a en bosse les images de la Vierge, de saint Pierre et de saint Paul. Il est certain, comme nous verrons ci-après, qu'il y en a eu une quatrième, qu'on ne trouve pas aujourd'hui, non plus que quantité d'autres pierres et perles dont il étoit orné; le tout haut d'un pied et demi à peu près.

Suivant la tradition, cette croix est un ouvrage de saint Eloi. Il est représenté au pied de la croix avec les ornements d'un évêque (1).

Les inventaires de 1495 et 1545, nombre 5, en parlent ainsi :

(1) Ces deux lignes sont d'une écriture plus récente que le reste de l'inventaire.

« Une croix large, de cristal, à pied, sur les figures des quatre évangélistes, garni ledit pied de deux manières d'entaillure et d'autres perles et pierres ; d'un côté et d'autre, la Vierge, saint Jean. Le pied n'est pas porté sur les figures des évangélistes, comme ils disent, mais sur des lions et des bœufs, comme nous avons dit. »

Celui de 1566, nombre 6 : « Une croix de cristal, le pied d'argent surdoré avec un grand nombre de perles et autres pierreries, et une croix avec un crucifix, le tout d'argent surdoré, ayant le fût de la vraie croix ».

Ces derniers mots donnent sujet de croire qu'il y a de la vraie croix dans celle dont nous parlons : toutefois nous n'y voyons point d'endroit où il y en puisse avoir, outre qu'il n'en est fait aucune mention autre part.

Celui de 1567, nombre 6 : « Une croix où il y a un crucifix, une Notre-Dame et saint Jean, où il y a une grande pierre de cristallin derrière, où il y a une image de Notre-Dame, et l'autre de monsieur saint Jean, et au pied d'icelle sont les quatre évangélistes, toute garnie de pierreries ».

On pourrait croire qu'il y a deux images de la Vierge et de saint Jean à cause qu'elles sont exprimées deux fois dans les inventaires ; mais il est clair que ce n'est qu'une répétition, les autres n'en faisant pas d'autre mention que d'une image de la Vierge et d'une de saint Jean, outre qu'il ne paroît pas y en avoir eu davantage.

Celui de 1575, nombre 6 : « Une croix où est un crucifix, Notre-Dame, saint Jean, où est derrière une grande pièce de cristal fort beau, et le pied d'icelle est carré, et les figures des quatre évangélistes où sont quelques agates ouvrées et petites perles ».

Celui de 1644, nombre 5, en dit ceci : « Une grande croix double de cristal, au milieu de laquelle il y a un crucifix ; par les deux côtés, Notre-Dame et saint Jean, et ladite croix montée sur un beau pied de cuivre doré, sur lequel sont les quatre évangélistes relevés en bosse, ouvragés d'une façon bien riche et hardie ».

Il n'est pas trop aisé de connoître ce que cet inventaire veut dire par croix double ; car ce mot nous montre une croix à double travers, ce qui ne peut convenir à celle dont il est question, n'ayant que deux bras : il faut donc qu'il se soit trompé, ou bien il entend une croix à deux faces, ou qui a la forme de croix par devant et par derrière, et c'est en ce sens qu'il semble prendre le même mot en parlant de quelques autres croix. Il dit aussi que le pied n'est que de cuivre doré quoique en effet il soit d'argent doré. Il ajoute que sur ce pied sont les quatre évangélistes relevés en bosse ; en quoi il se

trompe aussi, car il n'y a, comme nous avons dit, sur ledit pied, que les figures de la Vierge, de saint Pierre et de saint Paul; et, s'il entend par dessous, nous y avons déjà répondu qu'il n'y a que celles de lions et de bœufs.

Celui de 1639, nombre 4 : « Une croix de cristal, dont l'arbre et le pied sont d'argent doré avec deux branches qui les pendent aux deux côtés, sur une desquelles est la Vierge, et, sur l'autre, saint Jean, et une croix sur celle de cristal, où est un crucifix dessus; le tout d'argent doré, garni et orné de quatre agates au pied et de plusieurs grosses perles.

XI. — De la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix double d'argent doré par dessus et de bois par dedans, bien travaillée, ornée de toutes parts de perles et pierres précieuses, haute environ d'un pied et demi, large de deux bons travers doigt, épaisse d'un pouce, et tous les bouts tant de l'arbre que des travers finissent en façon de fleurs de lis. Il y a, au milieu du travers, une petite croix du bois de celle de Notre-Seigneur, couverte d'une autre d'argent doré.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi au nombre 6 : « Une croix assez grande et grand ouvrage, double, garnie de plusieurs perles et pierres, toute d'argent doré, en laquelle au dessus du fût de la vraie croix a un crucifix d'argent, laquelle croix est toute rompue et cassée à l'occasion du bois du dedans, lequel est tout pourri. — Celui de 1515 ajoute ces mots, que l'on a aussi écrits en marge de celui de 1495 : « Ladite croix a été habillée par M..... » (et ne nomme pas qui).

Celui de 1566, nombre 4 : « Une croix d'argent surdoré, double croison floretée, ayant un croisat garni de pierreries, ayant du fût de la vraie croix ».

Celui de 1567, nombre 3 : « Une croix d'argent doré bien ouvree, double, garnie de pierreries dessus et dessous et de toutes parts, où y a un petit crucifix d'argent ».

Celui de 1575; nombre 3 : « Une croix, aussi qui est d'argent doré bien ouvree, qui est double et garnie de pierreries dessus et dessous et de toutes parts, où est un petit crucifix d'argent ».

Celui de 1611, nombre 7 : « Une croix double d'argent doré avec un crucifix, et garnie de pierreries ».

Celui de 1639, nombre 39 : « Une grande croix double d'argent doré fort artistement travaillée, garnie de pierreries et de perles,

avec le pied de même sorte , le tout de la hauteur d'environ deux pieds et demi ».

Il entend parler ainsi par le *pied* celui qui sert à la vraie croix dont nous avons déjà parlé au nombre 8.

XII. — Du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix semblable à la précédente , de même grandeur, de même travail et de même figure , ornée de fort grosses pierres précieuses, sur lesquelles sont même gravées quelques figures. Au milieu du travers d'en haut il y a un crucifix d'argent doré , et , à l'autre , une petite croix du bois de celle de Notre-Seigneur , comme à la précédente.

Les inventaires de 1495 et 1515 en disent ceci au nombre 7 : « Une croix double où il y a au haut un crucifix d'argent doré , et au milieu du fût de la vraie croix , garnie de grosses pierres devant et derrière ».

Celui de 1566, nombre 5 : « Une autre croix d'argent surdoré, double croison , floretée, ayant un crucifix bien doré garni de pierreries, ayant du fût de la vraie croix ».

Celui de 1567, nombre 2 : « Une autre croix d'argent doré, où il y a un crucifix d'or, est double , garnie de pierreries ».

Cet inventaire se trompe , aussi bien que le suivant , en disant que ledit crucifix est d'or, n'étant que d'argent doré.

Celui de 1575, nombre 2 : « Une autre croix d'argent doré , où est un crucifix d'or, qui est double aussi , et toute garnie de pierreries , et fort bien ouvrée ».

Celui de 1611, nombre 6 : « Une croix double d'argent doré , où il y a un crucifix d'argent doré enrichi de pierreries ».

L'original de l'inventaire de 1639 n'en fait point de mention ; mais la copie en parle ainsi , nombre 39 : « Une autre sans pied , semblable à la première de l'ouvrage de saint Eloi ».

Mais il y a apparence que ces derniers mots sont de la glose du copiste , n'en trouvant rien autre part.

XIII. — Du Sépulture de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de celui de saint Pierre, des saints Innocents.

Une petite croix double , longue environ d'un pied , couverte d'argent doré, ornée de pierreries, sur laquelle il y a gravé d'un côté :

De sepulchro Domini, de *sepulchro B. Mariæ*; et, de l'autre : *De Innocentibus*, *sancti Gervasii*, *sancti Protasii*, *sancti Martini*, *episcopi*; de *capite sancti Leonardi*; et, sur un des bras : *De capite sancti Joannis Baptistæ*; et, sur l'autre : *Sancti Vincentii*, *martyris*; au-dessous du premier : *De nativitate Domini*; et, sur l'autre : *De Calvarie*. Elle se tient pour l'ordinaire sur la crédence du grand autel, au côté de l'Épître, sur un pied rond de cuivre doré, qui a trois figures de serpents dessus, et est porté sur trois autres petits. On s'en sert pour donner, à la messe, la paix aux religieux.

XIV. — De saint Nicolas, de sainte Marie-Madeleine; du Sépulchre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une autre croix semblable à la précédente, petite, etc., d'un côté de laquelle y a gravé sur le montant : *Sancti Nicolai*, *sanctæ Mariæ Magdalænæ*; et, de l'autre côté : *De sepulchro Domini*; sur un des bras : *De nativitate Domini*; et, sur l'autre : *De Calvarie*; au dessus, et d'un côté : *Sancti Marci*, *apostoli*; et, de l'autre : *Sancti Vincentii*. On la tient d'ordinaire sur l'autel de la chapelle de dessus la sacristie.

Presque tous les inventaires parlent ensemble de ces deux croix et de quelques autres. C'est pourquoi nous n'avons pu les rapporter séparément. Voici ce qu'en disent ceux de 1495 et 1515 au nombre 9 : « Cinq petites croix doubles, couvertes d'argent, et garnies de pierres, desquelles croix il en a quatre rompues ».

De ces cinq croix nous n'en avons que les deux précédentes; des autres trois il en restoit encore quelques pièces que le sacristain vendit à un orfèvre en l'an 1663 pour en acheter quelque autre chose, et desquelles nous croyons que l'inventaire de 1639 entend parler au nombre 48, disant : « Deux travers de croix qui sont d'argent doré, avec un crucifix aussi d'argent doré ».

Celui de 1566, nombre 9 : « Quatre petites croix doubles, garnies de pierreries, le tout d'argent, où sont quelques reliques des Saints ».

Cet inventaire ne parle que de quatre; mais il en ajoute en même temps, au nombre 5, une autre croix simple d'argent garnie de pierreries, ce qui nous fait croire que c'est une des cinq dont parlent les autres; quant à ce, dit y avoir dedans quelques reliques : cela est fort probable par les noms que nous trouvons écrits au dessus des deux qui restent; toutefois nous ne les avons pas ouvertes.

Celui de 1567, nombre 17 : « Cinq petites croix d'argent doré garnies de pierreries ».

L'inventaire de 1575, nombre 18 : « Cinq petites croix d'argent doré garnies de petites pierreries ».

Celui de 1611 en parle séparément, et dit, au nombre 8, de la première : « Une croix double d'argent doré, garnie de pierreries, où il y a gravé d'un côté : *De sepulchro Domini, de sepulchro beatæ Mariæ*; et, de l'autre côté : *De Innocentibus, de sancto Gervasio, Protasio, sancto Martino et sancto Leonardo* ». De la seconde, au nombre 9 : « Une autre croix, aussi double, d'argent doré, enrichie de pierreries, où il y a gravé, d'un côté, par deux fois : *De sepulchro Domini*; et, de l'autre : *Sancti Nicolai, sancti Cloardi* ».

On voit par ce qu'il dit de ces deux croix que ce sont les mêmes dont nous venons de parler nombre 13 et 14. Il en ajoute une troisième, dont les autres font mention parmi les cinq qu'ils rapportent, une autre croix double d'argent enrichie de pierreries, et parle encore des quatre au nombre 12; une autre croix d'argent simple enrichie de pierreries.

Cet inventaire ne fait mention que de ces quatre croix d'argent : c'est pourquoi il faut que lors il n'y en avoit pas davantage.

Celui de 1639 parle d'une de ces croix, nombre 42, plus une petite croix d'argent.

V. — Du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix de cuivre doré, composée de deux plaques ayant la figure de quatre demi-cercles disposés en croix, en chacun desquels il y a sur la plaque de devant une pierre de cristal, et au milieu l'image de la Véronique en bosse d'ivoire. Le pied est rond, de cuivre doré, sur lequel sont quatre figures d'aigles émaillées. Nous avons trouvé au dedans d'icelle un peu de bois en croix double, où il en manque beaucoup, principalement au travers d'en bas, et au devant est l'image de la Véronique, qui la ferme en façon de porte; ledit bois est de la vraie croix selon quelques inventaires.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent de cette croix sur la fin en une addition qu'on y a fait de quelque reliquaire dont ils n'avaient pas fait mention. Un autre reliquaire de laiton doré à pied de calice, et le dessus fait en manière de croix ronde avec quatre pierres, et au milieu une image d'ivoire.

L'inventaire de 1566, nombre 43, en parle ainsi : « Une autre

faite en croix, ayant dans le croiset du bois de la vraie croix, le pied de cuivre doré ».

Celui de 1567 n'en parle point, sans doute parce qu'elle ne fut point apportée à Limoges avec les autres reliquaires qu'on fut obligé d'y réfugier à cause des émotions et guerres qui s'élevaient en ce temps-là : c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que nous ne le citions pas en beaucoup d'autres endroits, car on n'y en apporta qu'une petite, des principaux desquels seulement on fit ledit inventaire.

Celui de 1575, nombre 42 : « Un reliquaire de cuivre doré, auquel il y a quatre cristaux comme perles, au milieu duquel il y a une petite croix double qui semble être de la vraie croix ; par dessus est une image d'ivoire ; le pied duquel reliquaire est un petit chandelier de cuivre doré et émaillé ».

Celui de 1611, nombre 3 : « Un reliquaire fait en croix ronde, sur laquelle il y a l'image de la Véronique relevée en bosse d'ivoire et quatre pierres de cristal ; et, au dessous de ladite image, y a du bois de la sainte croix en double croison ».

Celui de 1639, nombre 13 : « Un reliquaire de cuivre doré en forme de croix qui s'appelle la Véronique, où il y a de la croix de notre Sauveur. »

XVI. — Croix processionnelle.

Une croix de cristal dont le montant est long d'un pied et de quatre doigts par dessus, le travers de même longueur, de laquelle tous les bouts finissent en fleurs de lis, épaisse d'un travers doigt et large de deux ou environ ; elle est de plusieurs pièces, et a été raccommodée avec du fer-blanc. On la porte sur un bâton de cuivre doré aux processions des jours solennels.

Les inventaires n'en font point de mention, parce qu'on n'avait pas coutume sans doute de la tenir dans le trésor comme on fait aujourd'hui. Celui néanmoins de 1611 fait mention d'une, au nombre 14, en ces termes, qu'on pourroit bien attribuer à celle-ci : « Une croix de cristal rompue et cassée en trois pièces, garnie de cuivre émaillé ».

XVII. — Croix processionnelle.

Une croix de cuivre doré et émaillé par dessus, et de bois par dedans : d'un côté est un crucifix, et, sous les pieds, l'image de

saint Pierre; l'image de la Vierge et de saint Jean au bras; de l'autre côté est l'image du Sauveur au milieu; celle de saint Pierre par dessus, les pieds en haut, la tête en bas, et par dessous deux anges figurés, et, au bras, un aigle et un lion: on la porte d'ordinaire aux processions. Les inventaires n'en parlent pas.

XVIII. — Du bois de la vraie Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une croix dont les travers sont de deux pièces de cristal, le montant de cuivre doré, au milieu duquel il y a, par devant et par derrière, une porte carrée de cuivre doré, qui fermoit autrefois une petite croix du bois de celle de Notre-Seigneur, laquelle ne s'y trouve plus: on la tient sur le haut du tabernacle.

Il y a apparence que c'est de cette croix dont parlent les inventaires suivants:

Ceux de 1495 et 1515, nombre 8: « Une grande croix de cristal, au milieu de laquelle il y a du fût de la vraie croix ».

Celui de 1566, 8 nombre: « Une grande croix de cristal garnie d'un croison au milieu, de cuivre doré sans pied ».

Celui de 1567, nombre 7: « Vieille croix de cristallin, où il y a du bois de la vraie croix ».

Celui de 1575, nombre 7: « Une grande vieille croix, où il y a du bois de la vraie croix, qu'est de pièces de cristal ».

Celui de 1611, nombre 10: « Une croix de cristal simple, enchâssée de cuivre ».

Celui de 1689, nombre 42, parle d'une qui est sans doute celle-ci ou celle dont nous avons parlé au nombre 16, une croix de cristal.

XIX — Croix perdues.

Les inventaires font mention d'une autre croix d'argent qui ne se trouve plus.

Ceux de 1495 et 1515, nombre 4, en cette manière: « Une grande croix d'argent doré, dont le pied est émaillé, qui porte sur quatre lions, en laquelle croix y a quatre boucs longs en manière de flambes perses, Notre-Dame et saint Jean; de côté et d'autre, au pied de ladite croix, il y a trois petits piliers dommagés et trois feuillures rompues et perdues ».

Celui de 1566, nombre 7: « Une autre grande croix d'argent avec

son pied surdoré, émaillé et grand, ayant un grand crucifix qui se peut séparer, ayant l'image de Notre-Dame et saint Jean ».

Celui de 1567, nombre 5 : « Une grande croix d'argent, émaillée, où il y a un crucifix, une image de Notre-Dame et de monsieur saint Jean ».

Celui de 1575, nombre 5 : « Une croix d'argent qu'est grande, fort belle et de bel ouvrage; émaillée, où est un crucifix de Notre-Dame et de saint Jean; le tout d'argent et par lieux doré ».

Les inventaires suivants, qui sont de 1611 et 1639, n'en font point mention.

XX.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent d'une autre belle croix, au nombre 3, en ces termes : « Une belle et grande croix double, garnie de plusieurs perles et pierres, en laquelle a un pied bel et riche garni pareillement de plusieurs pierres, lequel pied sert aucunes fois à la croix de l'article précédent, c'est-à-dire à la vraie croix ».

C'est le pied dont nous avons parlé dans le nombre 8, que les autres inventaires attribuent à la vraie croix, et qui en effet lui servoit aucunes fois, comme dit celui-ci, quoique ce fût le vrai pied de celle dont nous parlons à présent.

Les suivants font mention d'une autre croix qui paroît être la même avec celle dont nous parlons. Celui de 1566, en cette manière, nombre 3 : « Une croix d'or double, floretée, ayant deux croisons, en l'un desquels il y a une émeraude garnie de pierreries ».

Celui de 1567, nombre 4 : « Une croix d'or double, à double croisets, et par dessus, où est en un d'iceux croisets une fort riche émeraude, et le reste tout enrichi d'autres pierres orientales de grande valeur, par dessus et dessous et de toutes parts, fort bien ouvree ».

Celui de 1575, nombre 4 : « Une grande croix d'or double et double croisets, et, au milieu d'un croisets, est une fort belle et riche émeraude accompagnée desdits petits croisets; quatre petites émeraudes, et le reste enrichit toute la croix; d'autres pierres ou pierreries orientales de grande valeur, tant dessus que dessous, et toute la croix d'or bien ouvree en façon de croix d'un légat et vicaire du pape ».

Les inventaires de 1611 et 1639 n'en parlent point, non plus que des sept coupes d'argent où l'on tenoit, comme assurent les pré-

cédents, les chefs des Vierges de Cologne, dont nous parlerons plus bas; ce qui nous fait dire qu'il ne restoit plus rien de tout cela de leur temps. De savoir maintenant que ces croix et coupes sont devenues, c'est un peu difficile : on dit néanmoins que, dans les troubles que M. de Saint-Germain suscita au temps de l'élection de feu M. de Lavaurd, elles furent emportées par ledit sieur de Saint-Germain avec le plomb dont le couvent étoit tout couvert, ainsi que l'église l'est encore aujourd'hui, et une partie des titres de l'abbaye.

Les inventaires de 1495 et 1515 en mettent encore une au nombre 59 qui ne se trouve plus : « Une croix double de laiton doré, derrière laquelle est un cristal rond, et y a du fût de la vraie croix ».

Celui de 1566, nombre 11, parle aussi d'une autre croix double garnie de quelque pierre.

L'inventaire de 1611, nombre 13, met deux autres croix ainsi : « Deux petites croix de cuivre, une double et l'autre simple, de cuivre doré et émaillé ».

RELIQUAIRES.

XXI. — De saint Etienne de Muret.

Le chef d'argent de notre bienheureux père saint Etienne, qui s'ouvre depuis la couronne en haut, où il y a un petit trou rond qui ferme avec une grille d'argent doré, à travers laquelle on peut voir la tête du saint, que nous avons trouvée dans une bourse tout entière, excepté quelques os depuis les yeux en bas et quelques autres du côté droit de la tête, dont il y en a deux assez grands pliés à part d'un double taffetas rouge, où il y a aussi un œil du saint qui est de la grosseur d'un gros pois plié de quelque étoffe rouge avec un autre paquet où sont quelques petits ossements pliés dans du taffetas jaune, et un paquet des cendres de la grosseur d'une noix, pliées de taffetas rouge. Il y a aussi un billet de parchemin qui contient ces mots : *Toutes ces particules sont du chef de saint Etienne : je l'ai écrit afin que personne n'en doute.* F. H. B.

Ce chef se porte sur un corselet d'argent fait exprès, et qui, par le bas, a cinq pieds de tour ou environ, et un grand pied et demi de

hauteur. Autour sont douze figures d'émail, dans quatre desquelles sont les armes du cardinal de Saint-Malo, donateur de ce corselet, comme dit cet inventaire, et onzième abbé de Grandmont. Les autres figures représentent quelques actions remarquables de la vie, mort et translation du saint. On lui attache au cou, avec une chaîne d'argent, une croix d'or pectorale que portoit révérend père en Dieu dom Georges Barny, abbé de Grandmont.

Les inventaires de 1495 et 1515, au nombre 12, mettent le chef de saint Etienne avec les chefs des Vierges de Cologne en cette manière : « Huit chefs, l'un desquels est de M. saint Etienne, patron, et les sept autres, des onze mille Vierges, tous enchâssés en argent ».

Celui de 1566, nombre 4 : « Le corps de M. saint Etienne avec un soubassement, le tout d'argent doré et émaillé. Sous le mot de *corps* il comprend le chef, ainsi que les précédents, sous celui de *chef*, comprennent le corps ou corselet ».

Celui de 1567, nombre 8 : « Le chef de M. saint Etienne, qui est d'argent, tant soubassement que le chef, en habit de diacre ».

Celui de 1575, nombre 8 : « Le chef et figure de M. saint Etienne, patron de Grandmont, en façon d'un diacre, où repose le chef dudit saint, qui est tout d'argent, avec le soubassement, qui est tout argent émaillé, où est partie de la figure de la vie dudit saint, et les armoiries de feu, de bonne mémoire, M. le cardinal de Saint-Malo, onzième abbé de céans, donateur dudit joyaux et reliquaire ».

Celui de 1614, nombre 16 : « Le chef du très-glorieux confesseur saint Etienne de Muret, notre fondateur, enchâssé en argent doré »; et ensuite, au nombre 17 : « Le corset dudit saint Etienne, châsse en argent doré ».

Celui de 1639, nombre 9 : « Le corselet d'argent de saint Etienne, où l'on trouve son chef ».

XXII. — De saint Etienne de Muret.

Un bras d'argent doré, et la main non dorée, de saint Etienne, où il y a, au doigt au milieu, une bague d'argent doré dont la pierre est perdue. Le bras est orné de quelques pierres et de quelque orfèvrerie en façon de passément au poignet, à l'extrémité du bras, et tout le long de la manche en quatre ou cinq endroits. Vers le milieu du bras est une petite porte en façon de grille, à travers laquelle on voit un os du bras et quelques drapeaux rouges; tout

autour, et plus bas, une petite lame d'argent où est écrit : *Sancti Stephani, confessoris* ; le bras et la main de la hauteur de plus d'un pied et demi.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 24 : « Un bras de saint Etienne, d'argent doré, garni de plusieurs pierres, et a un anel au doigt du milieu ».

Celui de 1566, nombre 2 : « Le bras de saint Etienne, d'argent doré, émaillé et garni de pierres, auquel il y a un anneau d'argent garni d'une pierre ».

Celui de 1567, nombre 9 : « Un des bras de saint Etienne, qui est d'argent doré, et garni de pierreries, et en un de ses doigts y a une bague dorée ».

Celui de 1575, nombre 9 : « Un des bras dudit saint, qui est enchâssé d'argent doré, garni de quelques petites pierres, auquel bras, en un des doigts, est une bague dorée qu'on dit qu'il retint pour tout partage et portion des biens de sa maison de Thiers en Auvergne ».

Celui de 1611, nombre 18 : « Le bras du même saint, enchâssé en argent doré, enrichi d'orfèvrerie, avec un anneau au doigt ».

Celui de 1639, nombre 10 : « Le bras de bienheureux père saint Etienne, enchâssé en argent doré, et orné de pierreries, avec un anneau que l'on tient par tradition être celui qu'il réserva de tous ses biens pour s'en servir à sa profession, comme il est dit en sa Vie ».

XXIII. — De saint Félicien, évêque et martyr.

Un bras d'argent non doré, orné, comme le précédent, de pierreries, et quelques orfèvreries en façon de dentelle, où il y a une lame d'argent, sur laquelle est écrit : *Sancti Feliciani, episcopi et martyris* ; et, par dessus, est une petite porte ronde faite en grille, au travers laquelle on voit l'os dit de saint Félicien, couvert de quelque drap vert. Il a au doigt du milieu un anneau où est une pierre, et est de la hauteur du précédent. Il fut envoyé de Thiers à Grandmont par les chanoines dudit lieu en échange d'un autre bras de saint Etienne, enchâssé aussi en argent.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 15 : « Le bras de M. saint Félicien, d'argent, duquel la bordure, qui est d'argent doré taillé, est rompue et séparée, et a un anel au doigt du milieu ».

On a sans doute raccommodé depuis cette bordure, car elle n'est plus ni rompue ni séparée.

Celui de 1566, nombre 16 : « Un bras de M. saint Félician, évêque et martyr, garni de pierreries, au dedans duquel y a des reliques dudit saint, le tout d'argent, et partie surdoré ».

Celui de 1567, nombre 10 : « Le bras de M. saint Félician, d'argent, les bords dorés, avec des petites pierres ».

Celui de 1575, nombre 10, en dit ceci : « Le bras de monseigneur Félician, évêque et martyr, qui est d'argent, et les bords dorés, où est quelque pierrerie ».

Celui de 1611, nombre 20 : « Un bras de saint Félician, enchâssé en argent doré avec des pierreries ».

Celui de 1639, nombre 11 : Un bras de saint Félician, en argent, qui est doré au poignet, à l'extrémité d'en haut, garni aussi de pierreries, et un anneau semblablement au doigt ».

XXIV. — De saint Apollinaire, évêque et martyr.

Un bras d'argent très-bien fait, long de plus de deux pieds, vers le milieu duquel est une ouverture carrée, à travers laquelle on voit par un verre un os du bras plié d'un taffetas rouge et d'une toile blanche, et au bas est un écriteau de parchemin où il y a en lettres rouges : *Sancti Apollinaris, episcopi et martyris*. Autour de cette ouverture il y a quelque passement, comme aussi en quelques autres endroits ; il y a aussi au pouce une grosse bague d'argent doré avec une pierre.

Les inventaires ne parlent pas de ce bras, parce qu'il étoit encore, de leur temps, dans une des châsses sur l'autel d'où M. Barny le fit ôter, et l'enchâsser en la manière que nous avons décrit.

XXV. — Des saintes Vierges et Martyres de Cologne.

Les chefs des sept vierges compagnes de sainte Ursule, dans des bourses de taffetas et autres étoffes, dont il y en a deux qui sont encore en leur entier ; en l'un desquels on voit du sang, et, sur le haut de la tête, le coup de sabre qu'on croit le coup de son martyr. Sur l'autre de ces deux chefs, il y a au front un autre coup de sabre ; les cinq autres sont tous en pièces.

On a mis depuis peu deux chefs des rompus avec leur bourse dans deux belles riches coupes d'argent doré, et toutes parsemées de fleurs de lis et de croissants, dont l'une fut donnée par un père d'un de

nos religieux nommé Dottet, originaire de Tours ; et l'autre , achetée par M. Barny. On estime les deux quatre cents écus ou environ. Nous en avons aussi mis un des rompus , où paroît un coup de sabre sur un os du crâne , dans un coffret de cuivre doré et émaillé , et encore un autre dans un coffret d'ivoire.

Les inventaires de 1495 et 1515 mettent ces sept chefs ensemble avec celui de saint Etienne en cette sorte , nombre 12 : « Huit chefs , l'un desquels est de monsieur saint Etienne , patron , et les autres sept , des onze mille vierges , tous enchâssés en argent ».

Celui de 1566 , nombre 17 : « Sept chefs en façon de coupe , où il y a sept chefs d'aucunes des onze mille vierges de Cologne , le tout d'argent doré ».

Celui de 1567 , nombre 11 : « Les sept coupes d'argent où sont les chefs des sept vierges qui furent défaits à Cologne sur la mer ».

Celui de 1575 , nombre 11 : « Sept coupes d'argent où sont les chefs des sept saintes vierges martyres , de celles qui furent martyrisées à Cologne sur le Rhin ».

Celui de 1611 , nombre 42 : « Sept chefs des onze mille vierges de Cologne , dans des bourses de taffetas ».

On voit par les inventaires précédents que ces chefs avoient été dans autant de coupes d'argent , et qu'ils n'étoient plus que dans des bourses de taffetas , comme remarque celui que nous venons de rapporter le dernier ; ce qui nous fait croire que ces coupes n'y étoient alors , et que ce que l'on dit avoir été ravies par le sieur de Saint-Germain , durant le trouble dont nous avons déjà parlé , nombre 20 , est bien probable ; car c'est peu de temps après ce trouble que ledit inventaire fut fait.

Celui de 1639 , nombre 8 : « Sept corselets de bois doré , où se trouva , en celui qui fut le premier présenté , le chef d'une des vierges et martyres de Cologne qui avoit au devant le coup de son martyre. Dans le deuxième fut trouvé le chef de sainte Albine , vierge et martyre de Cologne. Dans le troisième fut un autre chef d'une autre vierge et martyre de Cologne , avec les marques de son martyre. Dans le quatrième fut le chef d'une autre vierge et martyre avec du sang au devant et le coup du martyre. Dans le cinquième et sixième et le septième furent trouvés trois autres chefs des sept vierges et martyres de Cologne ».

Les corselets de bois où l'on trouva les chefs des sept vierges et martyres selon cet inventaire se voient encore à présent , et on s'en sert à certain temps de l'année pour orner l'autel ; mais on n'y tient

plus lesdits chefs, qui demeurent toujours dans le trésor avec le reste des reliques.

XXVI. — Des vêtements de la sainte Vierge.

Une image de la Vierge, en bosse d'argent dessus, assise sur un siège où il y a deux anges d'argent doré aux deux côtés, tenant sur ses genoux le petit Jésus couronné. Sous les pieds de ladite Vierge sont quelques pierres à l'entour en façon de chapelet, et, plus bas, un petit cristal sous lequel nous avons trouvé, plié dans de la toile et dans quelques autres draps de soie, un petit drapeau comme rouge, et, au dessus cet écrit en parchemin : *Pannus iste fuit de vestimentis sanctæ Dei Genitricis*. Tout le reliquaire est haut environ d'un pied et demi. On a coutume de l'exposer sur le tabernacle les jours des fêtes de la Vierge.

Les inventaires de 1495 et 1515 n'en parlent pas, sans doute parce qu'elle n'y étoit pas encore.

Celui de 1566 en dit ceci, nombre 12 : « Une image de Notre-Dame, d'argent, tenant l'image d'un enfant garnie de pierreries, partie surdorée, couronnée, enchâssée de bois ».

Celui de 1567, nombre 12 : « Une image de la Vierge Marie, d'argent par le dessus, et dedans de bois, et dorée à beaucoup d'endroits, garnie de pierreries ».

Celui de 1575, nombre 12 : Une image de la Vierge Marie, assez grande, qui est d'argent comme feuilles, et dedans de bois et dorée par lieux, et garnie de pierreries ».

Celui de 1611, nombre 24 : « Une assez grande image de la Vierge tenant son fils, relevée en bosse d'argent doré, non massive ».

Celui de 1639, nombre 41 : « Une Notre-Dame, d'argent, qui tient un petit Jésus entre ses bras ».

De tous ces inventaires il n'y en a aucun qui fasse mention des vêtements de la Vierge que nous avons trouvés sous le cristal rond, comme nous avons dit, peut-être parce qu'ils n'y avoient pas pris garde.

XXVII. — Des cheveux de la sainte Vierge; reliques de sainte Marie-Madelaine, de sainte Catherine, etc.

Une autre petite image d'argent de la Vierge, en bosse, assise dans une chaire, tenant un petit sur les genoux, au dessus de

laquelle est une pomme de cristal, où nous avons trouvé quatre petits paquets, dans un desquels il y a des cheveux pliés de quelques étoffes, où est attaché un billet où est écrit : *De capillis beatæ Virginis Mariæ*. Dans le second, quelques petits drapeaux pliés dans du taffetas. Dans le troisième, quelques cheveux, un petit morceau de bois, un petit osselet et une pierre blanche ; le tout dans du taffetas feuille-morte. Dans le quatrième, quelques cheveux en petits morceaux, une pierre blanche et quelques cendres, pliés comme le précédent.

Quoiqu'il n'y ait pas d'écriteau sur les trois derniers paquets, on peut néanmoins, par les inventaires, savoir quelles sont les reliques qui sont au dedans, parce que les inventaires de 1495 et 1515 assurent qu'il y avoit dans le reliquaire nommé *de sainte Madelaine*, dont nous parlerons plus bas : *De cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ et de vestimentis ejus*. Or, ne trouvant point d'autre vêtement dans tout le trésor, ni même dans les inventaires, que ceux de la Vierge qui ont leur écriteau et ceux-ci, il faut sans doute que ces trois derniers paquets soient de sainte Madelaine, et qu'on les ait tirés de leur reliquaire pour les mettre dans celui-ci. Il y a aussi apparence qu'on y changea tout ensemble *de cunabulo et ossibus*, y trouvant aussi dans lesdits paquets quelques morceaux de bois et des os qui peuvent bien être de la sainte dont nous parlons.

Quant à ce qu'il y a du bois et des os dans chacun des deux derniers paquets, on pourroit bien croire qu'ils ont été partagés pour en mettre en divers reliquaires ; mais il y a plus d'apparence qu'on a pris un de ces paquets d'un autre reliquaire que nous ne trouvons plus, et dont les mêmes inventaires font mention au nombre 43, où il y avoit, entre autres reliques, *de capillis beatæ Catharinæ, de cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ* ; de sorte qu'on peut croire qu'il y a dans un de ces paquets des cheveux de sainte Catherine, puisqu'ils ne sont dans aucun autre reliquaire, et, dans les autres deux paquets, *de cunabulo et ossibus beatæ Magdalænæ*. Le catalogue dit aussi qu'il y a des cheveux de sainte Madelaine que nous ne trouvons pas ailleurs, ce qui nous a obligés de mettre sur le premier de ces trois derniers paquets : *De vestimentis beatæ Mariæ Magdalænæ*. Et, d'autant qu'on ne sauroit discerner les cheveux de ces deux saintes qui sont dans les autres deux paquets, nous avons mis au dessus : *De capillis beatæ Catharinæ, et de capillis, cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ*, et les avons transportés dans le reliquaire de sainte Madelaine.

A l'ouverture du cristal dudit reliquaire où nous avons trouvé ces

saintes reliques, qui est garni d'argent; il y a ces mots gravés dessus : *Hoc vas dedit Deo et B. Mariæ Grandimontis Petrus de Quinbac*. Le pied sur lequel est ce cristal est rond; d'argent doré en certains endroits.

Les inventaires de 1495 et 1545 disent ceci, nombre 17 : « Une autre petite image de Notre-Dame, sur un pied d'argent, assise sur une chaise, qui est sur un cristal rond ».

Celui de 1566, nombre 15 : « Une image de Notre-Dame sur un vase de cristal, et le pied en façon de calice d'argent doré ».

Celui de 1567, nombre 15 : « Un reliquaire de la Vierge Marie où il y a du cristallin, et par le dessus une petite image de la Vierge, et des reliques au dedans ».

Celui de 1575, nombre 15 : « Un reliquaire de la Vierge Marie où il y a du cristallin fait en façon d'un petit vaisseau; et, par le dessus, l'image de la Vierge, et dedans quelques reliques ».

Celui de 1644, nombre 21 : « Une Notre-Dame d'argent sise dans une chaise ».

Celui de 1639, nombre 12 : « Un reliquaire d'argent où est une Notre-Dame dessus, dans lequel se trouvent trois petits paquets de cheveux, dont il y en a un de ceux de Notre-Dame. Il y a aussi deux pierres et reliques sans écriteau.

XXVIII. — Du bandeau de saint Jean-Baptiste.

Le bandeau de saint Jean-Baptiste, ouvragé en certains endroits de soie de diverses couleurs, et où paroissent, vers le milieu, quelques marques de son sang; est large de trois bons doigts, et long environ d'un pied et demi, couvert d'un taffetas rouge bordé de quelque dentelle d'argent, et où est attaché cet écriteau : *De panno quo collum beatissimi Joannis Baptistæ involutum fuit in decollatione sua, et etiam de sanguine ipsius apparet in panno*.

On dit que le pape Clément V, passant à Grandmont, en prit la moitié, que beaucoup de personnes assurent avoir vue à Rome, dans l'église de St-Jean-de-Latran; et un des inventaires dit que c'est la première ceinture de la fille d'Hérodias qu'elle donna lorsque le saint fut décollé. On garda cette précieuse relique, comme on a fait jusqu'à présent, dans une boîte d'ivoire garnie d'argent.

Les inventaires de 1495 et 1545, nombre 24 : « Une boîte d'ivoire où est le bandeau de monsieur saint Jean-Baptiste ».

Celui de 1566, nombre 54 : « Une boîte d'ivoire ayant le bandeau de monsieur saint Jean ».

Celui de 1575, nombre 29 : « Le bandeau de monsieur saint Jean-Baptiste, qui est la ceinture de la fille d'Hérodiad, qu'elle donna en son martyre, étant dans une boîte d'ivoire garnie d'argent, où ledit bandeau a coutume d'être mis par ci-devant ».

Celui de 1611, nombre 23 : « La moitié du bandeau de monsieur saint Jean-Baptiste dans une boîte d'ivoire garnie d'argent ».

Celui de 1639, nombre 14 : « Une petite boîte d'ivoire, où se trouve la moitié du bandeau de saint Jean-Baptiste, qui est taché du sang dudit saint ».

XVIX. — Diverses reliques.

Un reliquaire d'argent doré, orné de pierreries, au haut duquel il y a un cristal carré un peu long, et, par dessus, quelque feuillage; le pied est carré. Autour dudit cristal sont quatre petites tours, et plus bas une pomme d'argent pleine de quelques pierres par dedans, de petits os et d'un morceau de bois, couverte par dessus de quelques figures d'animaux, et plus haut nous avons trouvé tout plein d'ossements et autres saintes reliques dont les noms sont gravés au dessous du pied : *In hac phylacteria sunt hæ reliquæ : quidam pilus Domini ; de tunica inconsutili ; de cruce Domini ; de sepulchro Domini ; de tabula in qua fuit positum corpus Domini ; de sepulchro beatæ Mariæ ; de vestimentis ipsius beati Joannis Baptistæ ; de sancto Andrea ; de sanctis Philippo , Bartolomeo , Barnaba , Thoma , Jacobo , apostolis , et Innocentibus ; de sanctis Marco , Luca , evangelistis ; de sancto Stephano , protomartyre ; de sanctis Laurentio , Vincentio , Ignatio , Eustachio , Theodoro , Eleuterio , martyribus ; de sanctis Martino , Nicolao , Jacobo Persiæ ; de sanctis Gregorio , Hyeronimo ; de sanctis Zebedæo , Simeone ; de sanctis Maria Magdalena , Euphemia , Catharina ; de spinis coronæ Domini.*

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 27, en parlent ainsi : « Un reliquaire à pied carré, d'argent doré, garni de diverses pierres; au haut un cristal carré, et, au dessus, un chapiteau à feuillage; et, autour dudit cristal, quatre tourelles ».

Celui de 1566, nombre 20 : « Un reliquaire d'argent sur un pied d'argent doré garni de pierreries, carré, et le milieu ayant quatre petits clochers et des petites pierres pendantes ».

Celui de 1567, nombre 24 : « Une pièce d'argent doré carrée, où sont quatre petits clochers d'argent et de cristallin et de perles, qui pendent tour à tour d'icelle, garnis de pierreries, où il y a du cristallin et une pièce d'argent doré par le dessus bien ouvree ».

Celui de 1575, nombre 24 : « Un reliquaire d'argent doré, où il y a quatre petits clochers et quelques perles et cristallin pendant autour, et quelques petites pierreries et une pierre d'argent doré par dessus, le tout bien ouvré ».

Celui de 1611, nombre 25 : « Un riche reliquaire enchâssé d'argent, en forme carrée, où il y a plusieurs saintes reliques, les noms desquelles sont gravés au pied : *De sancto Joanne Baptista, etc.* ».

Celui de 1639, nombre 48 : « Un reliquaire d'argent doré garni de pierreries sans reliques ».

Cet inventaire se trompe en disant qu'il n'y a pas de reliques : sans doute ils ne purent pas l'ouvrir, comme il assure du suivant, lequel nous avons ouvert comme le précédent, et les avons trouvés pleins de reliques, etc.

XXX. — De saint Blaise, martyr ; de sainte Barbe ; du titre de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de saint Ignace, martyr, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, orné de tous côtés de pierreries, dont le pied est de six demi-cercles disposés en rond, et le haut aussi, où il y a sur chacun d'eux un petit cristal qui se ferme avec un couvercle de cuivre doré, et un au milieu de ces susdits cristaux, où nous avons trouvé un os un peu brisé, plié de quelque drap, sur lequel est ce billet : *Blasii, mart.* ; plus un os de la grosseur d'une noisette, plié de taffetas blanc ; plus un petit os dans du taffetas ; plus un petit os dans quelque drap ; le tout sans billet. Tous les autres cristaux sont remplis de saints ossements. Il n'y a point d'autre écriteau que celui qui est attaché en un d'eux, qui peut suffire, joint le témoignage de quelques inventaires, pour croire qu'il y a de toutes les reliques qui sont contenues dans l'écrit : *In cristallo sunt hæ reliquæ : de sancta Barbara ; de titulo sanctæ Crucis ; de sancto Ignacio ; de sancta Margarita ; de sanctis Leonardo, Philippo, apostolis, Blasio, et de lancea sancti Blasii, martyris ; de sancto Laurentio ; de sanctis Christophoro, Dionisio.*

Les inventaires de 1495 et de 1515 en font mention en cette sorte, nombre 38 : « Un assez bel reliquaire de cuivre doré, tout le pied garni de pierres sur menuiserie, au haut duquel il y a un cristal garni d'argent doré ou de laiton, et autour dudit cristal six autres burettes de cristal ».

Ces inventaires, avec quelques autres, ne disent pas qu'il y eût ici les reliques que nous y trouvons aujourd'hui ; mais ils font mention d'un autre reliquaire, dont nous parlerons entre les perdus, où ils

assurent qu'elles étoient alors. Néanmoins, puisque nous trouvons tous les noms des mêmes saints dans le billet qui est attaché à celui-ci, on doit croire qu'elles ont été transférées avec le même billet.

Celui de 1566, nombre 27 : « Un reliquaire de cuivre doré, ayant sept petits clochers garnis de pierreries, ayant les reliques de saint Oreilhe, etc. ».

Celui de 1575, nombre 37 : « Un gros reliquaire bas, de cuivre doré, émaillé, couvert de pierreries; dessus, sept petits vases où il y a dedans des reliques de plusieurs saints ».

Celui de 1611, nombre 32 : « Un reliquaire de cuivre doré, enrichi de pierreries, où il y a des saintes reliques, comme de sainte Barbe, etc., *de titulo sanctæ Crucis*, avec quatre petits clochers autour ».

Cet inventaire ne fait mention que de quatre clochers, ce qui nous donne lieu de croire qu'il s'en étoit écarté quelques-uns, car nous en trouvons aujourd'hui six autour de celui du milieu.

Celui de 1639, nombre 17 : « Un reliquaire d'argent doré, orné de pierreries et de plusieurs cristaux en forme de petites tours, où il y a un écriteau en parchemin qui contient les reliques de sainte Barbe; du titre de la sainte Croix; de saint Ignace, martyr; de sainte Marguerite, etc. Le susdit reliquaire ne se peut ouvrir ».

Ce reliquaire n'est que de cuivre doré, et non pas d'argent, et s'ouvre en sept endroits, à savoir au haut de chaque cristal, qui se ferment en façon de burette.

XXXI. — Des cheveux de la sainte Vierge; une dent de saint Martial, apôtre.

Un reliquaire d'argent doré, enrichi de pierreries, le pied rond, en dedans duquel il y a comme une clochette d'argent, et plus haut est gravé au dehors : *De capillis beatæ Dei Genitricis Mariæ*, lesquels cheveux sont maintenant où nous avons dit, au nombre 27, dans le petit reliquaire de la Vierge; et par dessus il y a gravé : *Dens sancti Martialis, apostoli*; et, plus haut, est enchâssé un cristal long et rond, sur lequel sont gravées quelques fleurs de lis, et dedans il y a une dent de saint-Martial, où nous avons mis cet écrit : *Dens sancti Martialis, Lemovicensis episcopi*.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 19 : « Un reliquaire d'argent doré à pied rond, auquel est une dent de monsieur saint Martial ».

Celui de 1566, nombre 18 : « Un reliquaire dont le pied est

d'argent en la manière d'un calice, ayant des pierreries, au milieu duquel, devers la sommité, ayant du cristal, où il y a une dent de monsieur saint Martial ».

Celui de 1567, nombre 13 : « Un reliquaire d'argent doré, garni de pierreries, où il y a une dent de monsieur saint Martial ».

Celui de 1575, nombre 13 : « Un reliquaire d'argent doré, garni de pierreries, où est une dent de monsieur saint Martial, apôtre ».

Celui de 1611, nombre 22 : « Une dent de saint Martial, enchâssée dans du cristal sur un pied d'argent doré avec pierreries ».

Celui de 1639, nombre 15 : « Un reliquaire d'argent, garni de pierreries, où il y a une dent de saint Martial, évêque de Limoges ».

XXXII. — Des saints Junien et Amand, confesseurs, et de la courroie de Notre-Seigneur ; de saint Fiacre, saint Valérie, etc.

Un reliquaire d'argent, qui est doré en certains endroits, le pied rond, autour duquel il y a gravé : *F. P. de Montval me fecit fieri. Reliquiæ beatorum Juniani et Amandi, et corrigiæ Domini*. Et sur le pied est gravée une image, au côté de laquelle il y a gravé : *Beatus*, et de l'autre : *Amandus*. Plus haut il y a un cristal enchâssé en argent rond, gros et long environ de cinq travers doigt, dans lequel nous avons trouvé un os du doigt plié de taffetas, sur lequel on voit cet écrit : *Sancti Fiacrii*. Plus un os plat, plié de taffetas, et encore d'un autre par dessus. Plus un paquet où il y a un petit os du doigt, plié de toile, dans laquelle sont quelques morceaux de bois, le tout plié encore de taffetas. Plus un autre paquet où il y a un os plié dans du taffetas. Plus deux autres petits os sans être pliés dans du taffetas, quelques morceaux de bois, le tout dans une bourse de soie. Au haut du cristal il y a une image d'argent, en bosse, sous le pied de laquelle est gravé : *Beatus Junianus*, par où l'on voit que c'est l'image de saint Junien, et non pas de saint Fiacre, quoiqu'on lui donne ordinairement ce nom, et, par l'inscription qui est autour du pied, que ce reliquaire a été fait pour mettre les reliques de saint Junien et saint Amand : d'où l'on peut probablement inférer qu'elles y sont encore, puisque nous ne trouvons pas qu'elles en aient été tirées ; mais, pour ne pas se tromper, nous y avons mis le paquet de celles de saint Junien qui étoit dans le reliquaire de saint Guillaume, dont nous parlerons. Quant à ce qu'il ajoute : *Et corrigiæ Domini*, nous ne trouvons rien qui ressemble, dans ce reliquaire,

à des courroies. Il y a aussi dans ce cristal, comme on peut tirer des inventaires, des reliques : *Sancti Cathaldi, sancti Valerici, sancti Josephi*, quoiqu'on ne puisse distinguer que celles de saint Fiacre, où est le billet. C'est pourquoi nous y avons attaché cet écriteau : *De reliquiis sanctorum Fiacrii et Juniani; confessorum*; et, de l'autre côté : *Sancto Amando, confessore; Cathaldo, episcopo; Valerico, confessore, et Josepho*.

Il faut remarquer que les saints dont nous mettons les noms au derrière de nos billets sont ceux que nous n'avons pas trouvés écrits dans d'autres billets.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 40 : « Un vaisseau ou reliquaire d'argent, auquel est un cristal garni d'argent menuisé, et, au dessus dudit cristal, une image d'argent tenant une croix comme saint Michel, dans lequel il y a des reliques : *Sancti Cathaldi; sancti Valerici; de clavo Domini et de osse Joseph; de sancto Fiacrio*.

Il y a quelque apparence que toutes ces reliques y sont encore, comme nous avons dit, excepté *de clavo Domini*, où nous ne trouvons rien qui en approche.

Celui de 1566, nombre 38 : « Un reliquaire de saint Fiacre d'argent doré ».

Celui de 1575, nombre 34 : « Un reliquaire de saint Fiacre et saint Amand, d'argent doré, ayant un cristal où sont les reliques ».

Celui de 1611, nombre 29 : « Un reliquaire de saint Fiacre, d'argent massif, le vase de verre, et une image d'argent au-dessus, qui est aussi d'argent ».

Celui de 1639, nombre 25 : « Un reliquaire d'argent; au dessus, un saint Fiacre d'argent; on y trouve un os dudit saint, plus un morceau de bois sans billet; plus un os de sainte Valérie; plus un os de saint Cathalde ».

Il dit qu'il y a dedans un os de sainte Valérie; mais nous n'y trouvons pas de marque qui puisse nous le prouver : il faut qu'il ait pris sainte Valérie pour saint Valéric.

XXXIII. — De saint Sylvestre, pape; de saint Jean; de sainte Madelaine, etc.

Un reliquaire fait en burette de cristal, haut d'un demi pied, garni d'argent, où nous avons trouvé douze petits paquets de reliques, toutes pliées de taffetas blanc, en l'un desquels il y a un petit os avec ce billet par dessus : *Sancti Sylvestri, papæ*; plus, dans un autre paquet, une dent sans écriteau, qui pourroit bien être de

saint Jean, parce que les inventaires de 1495 et 1515 font mention d'une dent de ce saint qui étoit dans un reliquaire qui ne se trouve plus, comme nous dirons au nombre des perdus. Dans tous les autres paquets il y a de petits os, excepté deux, où il y a quelques petites pierres.

Nous ne saurions dire au vrai de quels saints sont ces reliques qui n'ont point d'écriteau, et parce que les inventaires appellent tous cette burette de *sainte Madelaine*, et qu'ils assurent qu'il y avoit dedans : *De cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ, et vestimentis ejus*. Nous y avons mis tout ce que nous y avons trouvé dans le petit reliquaire de la Vierge, et même un paquet de cheveux de sainte Catherine, ne pouvant distinguer de ceux de sainte Madelaine, et y avons attaché cet écrit : *De reliquitis sancti Sylvestri*, et par derrière : *De capillis, de vestimentis, cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ; de capillis beatæ Catharinæ et de aliis*. La burette où sont lesdites reliques est sur une plaque ronde, de cuivre doré, où il y a autour six petits clochers de même matière, et, par dessous, sont attachés quelques pendants de cuivre doré, faits en façon de petites clochettes; le pied est de cuivre doré, où est un petit cristal au milieu, gros comme une noix, haut environ d'un pied.

Les inventaires de 1495 et de 1515 en disent ces mots, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré, à pied de calice rond, au haut duquel est une façon d'aiguïère de cristal, garnie d'argent, autour de laquelle sont des taurailles de laiton doré, et dedans icelles sont : *De cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalænæ, et vestimentis ejus* ».

Celui de 1566, nombre 32 : « Un reliquaire fait en vase, ayant le pied en façon de calice, qui est de cristal garni, ayant des reliques de sainte Madelaine et autres ».

Celui de 1575, nombre 30 : « Un reliquaire en vase de cristal, qui est le reliquaire de sainte Madelaine sur un pied de cuivre doré émaillé, ayant dessus cinq petits clochers. Il se peut faire qu'il n'y avoit alors que cinq clochers : toutefois les autres en mettent six, comme aussi il se voit aujourd'hui ».

Celui de 1611, nombre 37 : « Un beau reliquaire de sainte Madelaine en forme de vase de cristal, le pied et le dessous de cuivre doré, où il y a cinq petits clochers ».

Celui de 1639, nombre 27 : « Une burette de cristal, garnie de cuivre doré, pleine de petits ossements : on y trouve une dent, plus un billet qui dit des reliques de saint Silvestre, pape. Ce sont parcelles d'ossements ».

XXXIV. — De saint André; de saint Étienne, martyr; saint Martin, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, où il y a sur une plaque ronde six petits clochers, et, au milieu, une agate de la grosseur d'un œuf ou environ, garnie d'argent, en manière de burette, où nous avons trouvé un petit os plié avec du taffetas rouge, sur lequel est écrit : *De costa sancti Andreæ*; plus un autre os, plié comme le précédent, où est attaché ce billet : *De sancto Stephano*; plus un autre petit os dans une bourse blanche, et quelques cendres et petits ossements non pliés, sans écriteau. On peut néanmoins, avec raison, se servir du témoignage des inventaires pour dire qu'il y a des reliques de saint Martin, et comme assure aussi le billet qui est par dehors. Le pied dudit reliquaire est rond, de cuivre doré, où sont gravées en bas quatre figures, dont l'une est du crucifix, etc.; le tout de la hauteur quasi d'un pied.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 31 : « Un reliquaire de cuivre doré, au haut duquel il y a un vaisseau en manière d'une burette de verre enchâssée en argent, environnée de six tourelles de laiton doré, où pënd un écrit de parchemin : *De sancto Martino; de costa beati Andreæ; sancti Stephani, protomartyris* ».

Celui de 1566, nombre 50 : « Un reliquaire ayant vase de cristal garni de cuivre doré, ayant six clochers, le pied de cuivre doré, et, au milieu, une pomme de cristal ».

Le vase de ce reliquaire ne sauroit être de cristal, et on croit communément que c'est une agate : il n'est pas aussi garni de cuivre, mais d'argent doré, ni émaillé, si par ce mot il n'entend parler qu'il est orné de pierreries ».

Celui de 1575, nombre 34 : « Un reliquaire de saint André, de saint Étienne, protomartyr, qui est d'agate, de cuivre doré émaillé, et six petits clochers sur un pied de cuivre doré ».

Celui de 1611, nombre 39 : « Un reliquaire de cristal, de cuivre doré, où il y a six clochers, de saint Martin, évêque et confesseur; saint André et saint Étienne, protomartyr ».

Celui de 1639, nombre 30 : « Un reliquaire où est une petite burette dessus et des reliques de saint André et saint Martin ».

Nous y en trouvons aussi de saint Étienne, protomartyr, avec leur billet.

XXXV. — De saint Sébastien.

Un reliquaire, ayant une petite statue d'argent de saint Sébastien attaché à un arbre et percé de flèches, sur une base de cuivre doré, où il y a un verre au milieu qui avance sur le devant, à travers lequel on voit un paquet plié de taffetas rouge avec cet écrit par dessus : *De sancto Sebastiano*, dans lequel nous avons trouvé un os du pouce de la grosseur d'une noisette. Autour de cette base on voit plusieurs figures en émail, entre autres, aux deux côtés de devant, les armes de M. Antoine L'Allemand, évêque de Cahors et abbé de Grandmont, donataire de ce reliquaire et d'autres riches ornements de drap d'or que nous avons encore aujourd'hui.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 25 : « Un autre reliquaire de saint Sébastien où est *de pollice ejus*, à pied d'argent doré, assez petit ». Ledit inventaire se trompe en disant que le pied dudit reliquaire est d'argent, etc.

Celui de 1566, nombre 40 : « Saint Sébastien, d'argent, le pied de cuivre doré émaillé, fait en carré ».

Celui de 1575, nombre 33 : « Un reliquaire ayant l'image de saint Sébastien, qui est d'argent, le pied de cuivre doré émaillé ».

Celui de 1611, nombre 28 : « Un reliquaire de saint Sébastien, l'image d'argent, et le pied de cuivre ».

Celui de 1639, nombre 24 : « Un reliquaire d'argent, avec l'image de saint Sébastien, d'argent, où il y a des os dudit saint ».

XXXVI. — De sainte Cathérine, vierge et martyre.

Un reliquaire dont le pied est d'argent doré, rond, fait par dessus en écaille, sur lequel il y a gravé : *De oleo sanctæ Catharinæ*; et, au dessus du pied, un verre ou cristal garni d'argent autour, où l'on voit une huile figée et un peu blanche, qui découloit, comme disent les inventaires, du tombeau de cette sainte.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 22 : « Un reliquaire d'argent doré, au haut duquel est une petite croix double, et y a audit reliquaire : *De oleo beatæ Catharinæ, virginis* ».

Cette croix double qui étoit au haut de ce reliquaire ne se trouve plus.

Celui de 1566, nombre 23 : « Un reliquaire d'argent doré, le pied en façon de calice, ayant dans une boîte de l'huile de sainte Cathérine ».

Celui de 1567, nombre 44 : « Un reliquaire d'argent, où il y a

un vaisseau où il y a de l'huile de madame sainte Catherine quand elle fut décollée, et portée de son tombeau au mont Sinaï ».

Celui de 1575 explique un peu mieux ce que le précédent veut dire, nombre 14 : « Un petit reliquaire d'argent, où est un vaisseau de cristal où y a de l'huile de madame sainte Catherine, qu'on dit découpler du tombeau de ladite vierge au mont Sinaï ».

Celui de 1611, nombre 20 : « Un reliquaire de l'huile de sainte Catherine, d'argent doré ; le vase de verre fait en petite fiole ».

Celui de 1639, nombre 29 : « Un reliquaire de cuivre doré, dont le pied est par écailles, où se trouve de l'huile du tombeau de sainte Catherine, vierge et martyr ».

Nous avons déjà dit que ce reliquaire est d'argent, non pas de cuivre, quoi qu'en dise celui-ci.

XXXVII — De saint Cloud, confesseur.

Un reliquaire dont le pied est carré, de cuivre doré, sur lequel il y a huit médailles d'argent, quatre au haut, où sont les figures de quatre anges, et quatre en bas des quatre évangélistes. Au haut du reliquaire sont quatre petits clochers de cuivre doré, dans trois desquels il y a des ossements pliés avec du taffetas sans écrit ; et, au milieu des quatre, un cristal garni d'argent en façon d'une tour, où nous avons trouvé un paquet de cendres pliées dans du taffetas rouge, où il y a ce billet : *Sancti Clodoaldi, confessoris* ; plus quelques cendres aussi pliées dans deux taffetas sans écriteau.

Les inventaires de 1493 et 1515 disent ceci, nombre 35 : « Un autre vaisseau de laiton doré, à pied carré, ledit pied garni des figures des quatre évangélistes, d'argent, au haut duquel il y a une tourelle d'argent pleine d'ossements, entre autres quatre tourelles audit pied de laiton doré ».

Celui de 1566*, nombre 31 : « Un reliquaire de cuivre doré, le pied en carré, ayant une pomme de cristal, le vase d'argent et quatre petits clochers ayant des reliques ; le vase de ce reliquaire est de cristal garni d'argent ».

Celui de 1515, nombre 38 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a quatre petits clochers de même matière, et au milieu un d'argent, où il y a des reliques dedans ».

Celui de 1611, nombre 34 : « Un reliquaire de cuivre doré avec quatre médailles d'argent et quatre petits clochers au dessus dudit reliquaire, qui sont de cuivre doré ».

Celui de 1639, nombre 34 : « Un reliquaire d'argent, où il y a des reliques à saint Cloud ».

XXXVIII. — De saint Guillaume, évêque de Bourges ; de saint Martin ; de saint Benoît ; de saint Junien ; dix dents des Vierges de Cologne, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, où il y a, sur une plaque ronde, une tour au milieu de deux autres tourelles, dans laquelle nous avons trouvé un os gros environ (de la grosseur) d'une noix, plié dans du taffetas rouge et puis d'un blanc, où est attaché ce billet : *De corpore beati Guillelmi, archiepiscopi Bituricensis*. Plus quelques os pliés dans de la toile violette, avec cet écriteau par dessus : *De Innocentibus*. Plus une dent et un petit os pliés de taffetas rouge et de blanc par dessus, où est ce billet : *De sancto Martino*. Plus un petit os plié de quelques taffetas, avec cet écriteau : *Sancti Benedicti*. Plus une dent et un os du doigt, plié de taffetas, où est ce billet : *Sancti Juniani, confessoris*. Plus dix dents pliées de taffetas blanc avec ce billet : *Dentes isti sunt de Virginibus Coloniae*. Plus une pierre pliée dans du papier, sur lequel est écrit : *De sepulchro sancti Stephani de Mureto*. Voilà ce que nous avons trouvé dans ledit reliquaire. Mais, parce qu'on peut douter si les reliques de saint Junien que nous avons dit être dans le reliquaire qu'on nomme de saint Fiacre, nombre 32, n'ont point été changées dans celui-ci, nous les avons mises dans celui de saint Fiacre. Le pied de ce reliquaire est rond, et a quatre médailles au bas attachées, où sont quatre figures d'anges.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent de cette manière, nombre 46 : « Un reliquaire de laiton doré, à pied rond ; au haut, quatre tourelles et croisettes ; au milieu, une grosse tourelle en manière de boîte, dans laquelle sont les reliques de *sancto Abraham ; de sancto Joseph ; de sanctis Justa, Fide ; de sancto Leobono* ».

Ces reliques ont été changées dans le suivant, comme disent les inventaires, et celles du suivant dans celui-ci, où il n'y a plus quatre tourelles, que deux seulement ».

Celui de 1566, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré ; le haut d'icelui de cristal, ayant quatre petits clochers et des reliques de saint Guillaume et autres ».

On ne trouve point aujourd'hui, dans tout ce reliquaire de cristal ; et, à ce qu'il dit qu'il y avoit des reliques de saint Guillaume, il est aisé à juger qu'elles y avoient été déjà changées ».

Celui de 1575, nombre 45 : « Un autre reliquaire à cinq clochers, tous de cuivre doré, où il y a des reliques de saint Guillaume et autres ».

Celui de 1644, nombre 40 : « Un reliquaire de saint Guillaume, évêque de Bourges, religieux de céans, des onze mille Vierges, des Innocents, de saint Benoît, etc. ».

Celui de 1639, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré, où sont des reliques de saint Guillaume, des dents des Vierges de Colonne, des Innocents, etc. ».

XXXIX. — De saint Léobon ; de saint Alexis ; de la terre mêlée avec du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de saint Abraham ; saint Joseph, etc.

Un reliquaire d'argent, fait en boîte, de la grosseur et figure d'une pomme, émaillée et entrelacée par dehors de quelques cordons dorés ; le couvercle est aussi d'argent, avec une vitre ronde. Au milieu, est le pied rond, mais de cuivre doré, et haut environ d'un demi-pied. Nous avons trouvé dans ladite boîte un os de la grosseur quasi de deux noix, sans écrit, plié de taffetas. Plus un paquet de la grosseur d'une noix, qui est de terre qui semble être mêlée avec du sang, plié d'un double linge blanc et de quelque drap rouge par dessus. Plus, dans une petite bourse, un petit os plié de toile. Plus un os assez grand dans du taffetas. Plus quelques petits os dans un taffetas rouge couvert d'un autre blanc. Plus quelques petits os pliés de taffetas blanc. Plus une petite bourse de toile où il y a deux morceaux de bois. En toutes lesdites reliques il ne se trouve aucun écriteau. Toutefois on peut dire avec certitude qu'il y a dedans des reliques de saint Léobon et de saint Alexis ; quoiqu'on ne puisse les distinguer, et de la terre mêlée avec du sang de Notre-Seigneur, comme assure le billet qui étoit attaché sur la boîte : *Sancti Leoboni, sancti Alexii, et de terra mixta cum sanguine Christi*. Il est aussi probable qu'il y a des reliques de saint Abraham, de saint Joseph, de sainte Juste et de sainte Foi, selon les inventaires. C'est pourquoi nous y avons mis cet écriteau : *De reliquiis sanctorum Leoboni, Alexii, confessorum, et de terra cum sanguine Christi* ; par derrière : *De sanctis Abraham et Joseph, de sanctis Justa, Fide, etc.*

Les inventaires de 1495 et 1545 en parlent ainsi, nombre 47 : « Un autre de laiton doré, à pied rond, le haut en manière d'une pomme nêlée, dorée, dedans laquelle il y a les reliques : *Sancti Guillelmi, archiepiscopi Bituricensis ; sanctorum Innocentium ; sancti*

Benedicti, et de *dentibus virginum Coloniae*. Ces reliques ont été changées dans le précédent reliquaire, comme nous avons dit, et celle du précédent dans celui-ci.

Celui-ci de 1566, nombre 42 : « Autre pomme d'argent doré, le pied de cuivre doré, des reliques de saint Léobon ».

Celui de 1575, nombre 39 : « Un reliquaire d'argent doré sur un pied de cuivre doré, où il y a des reliques de saint Léobon ».

Celui de 1611, nombre 34 : « Un reliquaire de saint Léobon, le vase d'argent, le pied de cuivre doré qui n'a pas le dessus ». Sans doute que le couvercle de ce reliquaire, qu'il entend par le dessus, étoit perdu, et, d'effet, celui que nous y voyons aujourd'hui paroît encore neuf, ce qui nous fait dire qu'il a été fait depuis cet inventaire.

Celui de 1639, nombre 49 : « Un autre de cuivre doré émaillé, dont le haut est d'argent, où il y a un peu de bois comme un travers de croix, un os assez gros et plusieurs autres petits. Le tout sans aucun écriteau ».

XL. — Des saints Vital; Valérien; Paul, apôtre; Jean Baptiste; Innocent; Christophe; Gervais; Martin; Jacques et Nemesius, et saint Martial; sainte Valérie, etc.

Un reliquaire fait en boîte, comme le précédent, d'argent doré, dont le couvercle est d'argent non doré, auquel est attaché cet écriteau : *De cinere sanctorum Vitalis et Valeriani; de sanctis Paulo, apostolo; Joanne Baptista; Innocentio; Christophoro; Gervasio; Martino; Jacobo; Nemesio*. Nous y avons trouvé dedans un petit os plié de taffetas rouge, sur lequel est écrit : *De sancto Joanne Baptista*. Plus quelques cendres pliées d'un taffetas rouge, où est attaché ce billet : *De sancto Jacobo*. Plus un petit paquet de cendres dans une pièce de toile, sur laquelle y est cet écriteau en parchemin : *Sancti Martialis*; le tout plié d'une autre toile plus fine, où il y a écrit sur du papier : *Sancti Martialis*. Plus des cendres pliées séparément dans deux pièces de parchemin, en l'un desquels est écrit : *De cineribus sancti Martialis*, et, dans l'autre : *De cineribus sanctæ Valeriæ*; lesquelles sont encore pliées d'un drap rouge. Plus un os du doigt plié dans du taffetas rouge, sur lequel il y a cet écriteau en parchemin : *Sancti Christophori*. Plus un petit os plié dans plusieurs petites pièces de drap, où sont écrits, dans un billet de parchemin, ces mots : *Reliquiæ sancti Christophori*. Plus un autre petit os, plié dans de la toile, laquelle est encore pliée d'une plus fine, avec cet écrit : *Reliquiæ sancti Caprasii, episcopi et martyris*.

Plus un os dans deux bourses de soie, sur l'une desquelles est ce billet : *Sancti Nemesii, martyris*. Plus deux autres petits paquets, dans un desquels est un os assez grand, qui semble être de la tête, plié de taffetas rouge ; et, dans l'autre, un petit, plié de taffetas rouge fait en bourse. Les écriteaux de ces deux paquets, qui sont un *de sancto Paulo*, et l'autre *de Innocentibus*, se sont détachés et mêlés ensemble, de sorte qu'on ne sauroit discerner de qui sont les reliques. On voit par les écriteaux que nous y avons trouvés, et par les inventaires suivants, que le billet qui pend au dehors se trompe lorsqu'il met : *De cinere sanctorum Vitalis et Valeriani*, au lieu de *sancti Martialis et sanctæ Valeriæ* ; et de *sancto Innocentio*, au lieu de *sanctis Innocentibus*. C'est pourquoi nous y avons attaché celui-ci : *De reliquiis sancti Joannis Baptistæ ; sancti Pauli et Jacobi, apostoli ; de sanctis Innocentibus ; de cineribus sancti Martialis et sanctæ Valeriæ, et de sanctis Christophoro, Caprasio, Nemesio, martyribus*.

Le pied de ce reliquaire est de cuivre doré, rond, et haut d'environ un demi-pied.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 39 : « Un reliquaire de laiton, à pied rond, au haut duquel il y a un rond gaderonné d'argent doré, dans lequel sont les reliques *de sancto Paulo, apostolo ; sancto Nemesio, martyre ; de sancto Joanne Baptista ; de sanctis Gervasio et Protasio ; de cinere sancti Martialis ; de sanctis Innocentibus ; de sancto Christophoro* ». Nous n'y retrouvons pas aujourd'hui les reliques des saints Gervais et Protais, dont ces inventaires, avec celui de 1639, font mention.

Celui de 1566, nombre 44 : « Une pomme d'argent doré, le pied de cuivre doré, ayant des reliques de saint Paul et autres saints ».

Celui de 1575, nombre 35 : « Un reliquaire où sont des reliques de saint Paul, apôtre, qu'est d'argent doré, assis sur un pied de cuivre doré avec une pierre de cristal au milieu ».

Celui de 1644, nombre 26 : « Un reliquaire, de saint Paul, saint Jean-Baptiste, des Innocents, enchâssé ; la coupe d'argent avec une pomme de cristal, le pied de cuivre doré ».

Celui de 1639, nombre 32 : « Un reliquaire de cuivre doré, dont le dessus est d'argent ; en forme d'une boîte, où il y a des reliques de saint Martial ; de sainte Valérie ; saint Paul ; saint Jean-Baptiste ; des saints Innocents ; de saint Christophe ; des saints Gervais et Protais et de saint Martial ; de saint Nemèse, martyr, et de saint Caprais, évêque et martyr ».

On peut, avec raison, s'étonner que les reliques des saints Gervais

et Protas se soient perdues dans si peu de temps, et qu'il s'en trouve à leur place de saint Jacques, dont nul des inventaires ne parle, et deux paquets de saint Christophe, quoiqu'ils n'en parlent pas expressément de deux.

XLII. — Des saints Denis, de Paris; Rustique et Eleuthère, ses compagnons, martyrs; de saint André, etc.

Une petite boîte d'argent doré, émaillée et plate par dessus, autour de laquelle il y a quelques oiseaux, et dont le couvercle est beaucoup usé et percé au milieu; le pied est de cuivre doré, rond et haut, avec la boîte environ d'un demi-pied: nous y avons trouvé dedans un paquet, où il y a trois os et d'autres plus petits pliés de toile blanche, et par dessus d'un taffetas rouge où est cet écriteau: *Hoc est sancti Dionysii, martyris, et sanctorum Rustici et Eleutherii, et cet autre, attaché au pied dudit reliquaire: De sanctis Andrea, apostolo, Dionysio et sociis.* Il se trouve dans ce reliquaire assez d'ossements pour y en avoir de saint André: toutefois, puisque les inventaires n'en parlent pas, nous n'en assurons rien.

Il ne se trouve dans les inventaires aucune marque qui puisse nous faire distinguer ce reliquaire d'avec le suivant: c'est pourquoi, après les avoir dépeints tous deux, nous rapporterons ensemble ce qu'ils en disent.

XLIII. — De saint Loup, évêque; de saint Sylvestre, et autres saints.

Une autre boîte, avec son pied semblable au précédent. Nous y avons trouvé un os assez remarquable plié de quelque étoffe. Plus, dans une toile violette, quelques petits os avec des cendres, et un autre petit paquet où il y en a trois petits pliés de taffetas rouge, le tout sans écriteau, et même n'en peut-on rien tirer d'assuré des inventaires, ainsi que nous verrons, sinon qu'il y a quelque apparence que les reliques de saint Loup sont dans ce reliquaire plutôt que dans tout autre; à raison de quoi nous y avons mis par dehors cet écrit: *De reliquiis sancti Lupi, episcopi, et aliorum.*

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent de ces deux reliques, nombre 28, en ces termes: « Un petit reliquaire à un pied de laiton doré, au haut duquel y a une petite boîte d'argent doré, dedans laquelle y a: *De ossibus sancti Sylvestri* »; et, au nombre 29: « Un autre

reliquaire, semblable au précédent, où y a des reliques *sancti Lupi, episcopi et confessoris*. Nous avons trouvé dans le reliquaire de sainte Madelaine des ossements de saint Sylvestre avec leurs billets, qui sont peut-être les mêmes qui étoient lors dans l'un de ces deux ».

Celui de 1566, nombre 37 : « Deux petits reliquaires sans vase, de cuivre doré, où sont les reliques de saint Loup et saint Sylvestre et autres.

Il veut peut-être dire sans vase de cristal, etc.

Celui de 1575, nombre 44 : « Un reliquaire fait en boîte, qu'est d'argent, et le pied de cuivre doré, où il y a des reliques de saint Loup » ; et, au nombre 49 : « Un reliquaire d'argent fait en boîte, où sont les reliques de saint Sylvestre, sur un pied de cuivre doré ».

Celui de 1611, nombre 27 : « Un reliquaire de saint Sylvestre, le vase d'argent, le pied de cuivre doré. Quelqu'un a écrit en marge : « Lequel n'avons connu ». Peut-être que les reliques de saint Sylvestre avoient été dès lors changées dans le reliquaire qu'on appelle de sainte Madelaine, ce qui étoit cause qu'on ne connoissoit plus celui-ci sous le nom de Sylvestre ». Et, au nombre 38 : « Un reliquaire des saints Denis, Rustique et Eleuthère ; le vase d'argent, le pied de cuivre doré, gravé, sans pierreries ».

Jusqu'à ce instant les reliques de saint Sylvestre avoient toujours demeuré dans un de ces deux reliquaires, et celles de saint Loup dans l'autre. Mais il faut remarquer qu'il ne parle pas de saint Loup, au lieu duquel il met saints Denis, Rustique et Eleuthère ; lesquelles néanmoins ont été transportées avec celles de saint Sylvestre, comme dit l'écrit qui étoit attaché au pied : néanmoins il est probable que celles de saint Loup y sont restées.

Celui de 1639, nombre 20 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un billet qui dit des reliques des saints Denis, Eleuthère et Rustique : ce sont de petits os. Plus un billet qui écrit les reliques de saint André, lesquelles ne se trouvent point ».

XLIII. — De la sainte Vierge ; de saint Thomas et saint Thadée, apôtres ; de saint Jean-Baptiste ; de saint Eutrope.

Un reliquaire de cuivre doré, dont le pied est rond ; au dessus il y a un cristal assez gros et long, qui a un couvercle de cuivre doré, où est attaché ce billet de parchemin qui paroît bien vieux : *De pannis beatæ Mariæ virginis ; de reliquiis beati Thomæ, apostoli ; de*

reliquiis beati Thadæi, apostoli; de reliquiis beati Joannis Baptistæ; et, par derrière: De reliquiis beati Eutropii, episcopi et martyris.

Nous y avons trouvé dedans un peu de drap de diverses couleurs plié dans du taffetas rouge, sur lequel est attaché un écriteau : *De vestimentis beatæ Mariæ*. Plus un petit os plié de taffetas rouge, avec ce billet : *De sancto Thoma, apostolo*. Plus un autre os plié comme le précédent, avec cet écriteau : *De sancto Thadæo, apostolo*. Plus un gros os de doigt plié de quelque taffetas rouge, où il y a ce billet : *Hæ sunt reliquie sancti Eutropii, martyris*. Plus du taffetas rouge, où il n'y a rien dedans, et où étoient sans doute les reliques de saint Jean-Baptiste, dont il est mention dans l'écriteau attaché audit reliquaire et dans les inventaires, lesquelles ne se trouvent plus. Nous avons ainsi changé le billet de dehors : *De vestimentis beatæ Mariæ; de reliquiis beatorum Thomæ et Thadæi, apostolorum, et beati Eutropii, episcopi et martyris*.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 30, en parlent ainsi : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un cristal, dedans lequel il y a : *De pannis beatæ Mariæ virginis; de reliquiis beati Thomæ, apostoli; de reliquiis beati Thadæi, apostoli, et beati Joannis Baptistæ*, comme appert par un écriteau de parchemin pendant audit reliquaire ».

Ils ne font pas mention de celles de saint Eutrope, assurément parce qu'elles n'y étoient pas encore, mais dans un autre dont il parle au nombre 43; lequel, s'étant rompu, on fut obligé de changer les reliques dans d'autres, une partie dans celui de la Vierge, et celles de saint Eutrope dans celui-ci, à cause de quoi on écrivit au derrière du billet qui y étoit attaché : *Sancti Eutropii, episcopi et martyris*.

Celui de 1566, nombre 34 : « Autre reliquaire de cuivre doré avec une boîte de cristal ayant les reliques de saint Eutrope ».

Celui de 1575, nombre 32 : « Un reliquaire de saint Eutrope qu'est dans un cristal enchrassé de cuivre doré ».

Celui de 1614, nombre 33 : « Un reliquaire de cuivre doré de saint Eutrope ».

Celui de 1639, nombre 34 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a dessus un fort beau cristal, dans lequel il y a des reliques *de sancto Eutropio, de pannis beatæ Mariæ, de sancto Thoma, de sancto Thadæo et de sancto Joanne Baptista* ».

XLIV. — Des saints Léonard, Fabien, Léger, Martial, Sébastien.

Un reliquaire de cuivre doré, dont le pied est rond, où sont gravées quatre fleurs de lis, et au dessus duquel il y a un cristal garni de cuivre doré en façon de clocher, avec une petite croix par dessus. Nous y avons trouvé dedans un os de doigt plié de quelque étoffe avec cet écriteau : *Hæ reliquie sunt sancti Leonardi*. Plus, dans du taffetas, un petit os avec son billet : *De corpore sancti Fabiani*. Plus, dans une petite bourse de taffetas, une dent sans écriteau, que nous croyons être de saint Léger, comme nous dirons plus bas.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent de ce reliquaire, nombre 30, en ces termes : « Un vaisseau long, à pied de calice, rond, auquel il y a un verre long couvert en manière d'un clocher, dedans lequel verre est écrit : *De corpore sancti Leonardi*; et, dehors, un écrit de parchemin pendant : *Sancti Martialis, apostoli*; et enfin : *De ossibus sancti Sebastiani* ».

Nous ne pensons pas qu'il y puisse avoir de reliques des saints Martial et Sébastien, n'y ayant qu'un petit os avec le nom de saint Fabien par dessus, et une dent sans billet, que nous croyons de saint Léger.

Celui de 1566, nombre 39 : « Un reliquaire de saint Martial, de cuivre doré, fait en clocher de cristal. Il appelle ledit reliquaire de saint Martial, parce qu'il y avoit des reliques dudit saint, selon les inventaires, que nous n'y trouvons plus à présent, et qui pourroient bien être dans celui de saint Paul, où il y en a deux paquets ».

Celui de 1575, nombre 36 : « Un reliquaire de cuivre doré; où il y a un cristal ayant des reliques de saint Martial et autres saints ».

Celui de 1614, nombre 36 : « Un reliquaire où est écrit : *La dent de saint Léger*, le vase de verre et le pied de cuivre doré ».

Nous croyons que le reliquaire dont parle ce dernier inventaire est le même que celui que nous décrivons, où nous avons trouvé la dent sans billet, qui peut bien être celle de saint Léger, comme rapporte ledit inventaire, quoique les autres n'en fassent pas de mention, n'y étant pas peut-être de leur temps ».

Celui de 1639, nombre 22 : « Un reliquaire de cuivre doré, où il y a un cristal qui est assez long, où il y a un os de saint Fabien, pape, un os de saint Léonard et une dent sans billet ».

XLV. — Dents de saint Étienne de Muret et de saint Jovinien ou Jovan.

Un reliquaire de cuivre doré et émaillé, long quasi d'un pied et demi, le pied rond porté sur trois autres petits pieds, et où sont trois serpents, et au haut un cristal enchâssé de cuivre doré, où nous avons trouvé deux dents sans billet, pliées de taffetas rouge, dont l'une est, comme disent les inventaires, de saint Etienne, quoiqu'on ne puisse la distinguer, et l'autre de saint Jovinien ou Jovan. Plus un os qui semble être du doigt, avec quelques autres osselets pliés de taffetas rouge, sans écriteau.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 40 : « Un long reliquaire de laiton doré, à pied rond sur trois serpents, au haut duquel y a dedans un verre, *de dente sancti Stephani de Mureto* ».

Celui de 1566, nombre 47 : « Autre reliquaire de cuivre doré, émaillé, ayant une dent de saint Etienne ».

Celui de 1575, nombre 44 : « Un reliquaire fait en façon de candélabre, de cuivre, et émaillé, dans lequel y a un cristal, où est une dent de saint Etienne, confesseur, et autres reliques ».

Celui de 1644, nombre 19 : « Une dent de saint Etienne, confesseur, enchâssée dans un haut reliquaire de cuivre doré et émaillé ».

Celui de 1639, nombre 37 : « Dans un petit cristal, deux dents et un petit os sans billet ».

On ne sauroit douter, après tant de témoignages, qu'une de ces deux dents dont parle celui-ci ne soit de saint Etienne, quoiqu'on ne puisse la distinguer de l'autre. On ne peut pas avancer avec certitude de quel saint est la dernière, n'y ayant que cet inventaire qui en parle : toutefois les quatre autres parlent d'une de saint Jovinien ou Jovan, qui étoit dans un reliquaire semblable à celui-ci, mais plus petit, qui ne se trouve plus aujourd'hui, mais qui peut-être est rompu ou perdu : il faut présumer que ladite dent a été transférée dans celui-ci.

XLVI. — Des saints Martin, Front, Albine, Essence, André, Laurent, Gilles, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, le pied rond fait en croix par dessus, et s'ouvre à deux battants, sur un desquels il y a au dehors une figure gravée, et sous ses pieds : *De sancto Martino*,

sancto Fronto ; sur l'autre battant, une autre figure. Sous les pieds est écrit : *De sancta Albina* ; et, au dedans d'une de ces portes, est gravé ce qui suit : *De sancta Essentia, de Gethsemani ; de præsepio Domini ; de camisia beatæ Mariæ ; de vera cruce ; de corpore beati Andreæ ; de maxilla sancti Laurentii* ; et, au dedans de l'autre porte : *De sancto Ægidio D. S. G.* (peut-être il entend parler par ces lettres de saint Georges ou de saint Guillaume) ; *de beata Mariâ Magdalena ; de sancta Catharina ; de Virginibus ; de capite beati Georgii ; de sancto Stephano, confessore Muretensi*. Au derrière du reliquaire, il y a une image de la Vierge, tenant un lis à la main droite, et le petit Jésus en la gauche. Au dedans du reliquaire, y a quatre cristaux disposés en croix, sous le plus haut desquels nous avons trouvé ce billet : *De capite sancti Georgii, martyris*, qui est sur un os plat. Plus, d'un autre côté, deux os semblables au précédent. Plus un os assez long. Plus trois petites pierres sans plier. Plus quatre petits paquets dans lesquels y a des ossements, quelques pierres et quelques morceaux de bois. Sous le plus bas, il y a un billet : *Præceptor templi*, sous lequel est un paquet dans lequel sont quelques petits os, quelques pierres et quelques parcelles qui semblent être de cire ; le tout plié dans du taffetas rouge. Plus neuf pierres blanches, et cet écriteau par dessus : *De Calvario*. Plus le bout d'une ceinture. Sous le cristal qui est au côté droit se trouvent une pierre blanche et quelques autres petits morceaux. Plus quelques petits os et cendres dans du taffetas rouge. Plus une pièce de cuir pliée de taffetas jaune. Sous le cristal, du côté gauche, nous avons trouvé un os du doigt assez long plié à demi avec un peu de taffetas rouge. Plus un autre os plat et deux autres plus petits.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 26 : « Un reliquaire à pied rond en tableau, le tout de laiton doré, au dedans duquel sont quatre repositaires de verre, où sont : *De sancto Martino ; de sanctis Albina, Essentia ; de præsepio Domini ; de maxilla sancti Laurentii ; de sancto Egidio ; de sancta Catharina ; de capite beati Georgii*, comme est écrit à la clôture, et dedans est écrit : *De Calvario Domini*.

Celui de 1566, nombre 49 : « Autre, fait en tabernacle, à deux portes, un pied de cuivre émaillé, doré, ayant quelques reliques. On ne sait ce qu'il entend par émaillé, car il n'y a point d'émail au pied dudit reliquaire ».

Celui de 1575, nombre 40 : « Un reliquaire de cuivre doré, fait en tableau, avec quatre cristaux, ayant dedans beaucoup de reliques, et fermé à portes de cuivre doré ».

Celui de 1611, nombre 41 : « Un reliquaire qui a deux fenêtres ;

le vase de verre au haut ; entre plusieurs reliques, y a : *De monte Calvario ; de sancto Georgio*, etc.

Celui de 1639, nombre 35 : « Un reliquaire de cuivre doré, ouvert à deux portes, où sont des reliques du chef et des os de saint Georges, martyr ; *de Calvario*, etc. ».

XLVII. — De saint Junien, etc.

Un ange en bosse, de cuivre doré, émaillé, porté sur un pied carré, et qui a sur la tête un petit cristal garni de cuivre doré, sur lequel est ce billet : *De sancto Juniano*, et dedans nous avons trouvé un os du doigt plié de quelque drap violet avec cet écriteau : *Sancti Juniani, confessoris*. Plus du taffetas blanc, quelques cendres, sans écrit. Les inventaires ne font pas mention de ce cristal ni des reliques qui sont dedans, ce qui nous donne à connoître qu'elles y ont été mises depuis peu.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 51 : « Il y a un angelot de cuivre doré ».

Celui de 1566, nombre 29 : « Une image en façon d'un ange de cuivre doré, émaillé ».

Celui de 1575, nombre 48 : « Un petit pied de cuivre où est un ange de cuivre doré, émaillé, venu autrefois de la chapelle de Balasis ».

Celui de 1611, nombre 45 : « Un ange de cuivre doré, émaillé, sur un pied qui a quatre pattes ».

Celui de 1639 n'en fait pas de mention, peut-être parce qu'il n'y avoit pas de reliques desquelles ils faisoient principalement la visite.

XLVIII. — De saint Astère ou Astier, martyr ; sainte Barbe.

Un petit reliquaire haut de demi-pied. Au milieu est un cristal en pomme, garni d'argent, et fait comme une burette, dans laquelle est un petit os plié de toile blanche, sans billet ; il y en a un pourtant attaché au haut du reliquaire, qui contient ces mots : *De sanctis Barbara et aliis* ; ce qui ne peut être véritable, n'y ayant qu'un petit os, outre que les inventaires ne disent qu'il y ait de reliques de *sainte Barbe* : c'est pourquoi nous avons mis cet os dans le reliquaire dont nous avons parlé au nombre 30, où il y a eu des reliques de ladite sainte qu'on peut avoir changées dans celui-ci, où nous avons mis un

petit paquet de reliques de saint Astère, martyr, avec cet écrit : *Sancti Asterii, martyris.*

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 24 : « Deux petits reliquaires d'argent en façon de burette : au milieu est un cristal rond ; l'un plus grand que l'autre ». Nous ne trouvons aujourd'hui qu'un de ces deux reliquaires.

Celui de 1566, nombre 24 : « Autre reliquaire, fait en bouteille de cristallin ».

Celui de 1567, nombre 49 : « Un petit reliquaire d'argent et de cristallin où sont des reliques ».

Ces inventaires et le suivant assurent qu'il y avoit des reliques sans dire de quel saint, quoique les autres n'en parlent pas, etc.

Celui de 1575, nombre 49 : « Un petit reliquaire d'argent et de cristal où il y a des reliques dedans ».

Celui de 1614, nombre 25 : « Un vase de cristal où il n'y a rien dedans ; le dessus et le pied d'argent ».

Celui de 1639, nombre 23 : « Un petit reliquaire d'argent où il y a de petit os, avec un billet tout mangé qui ne se peut lire ».

XLIX. — Diverses reliques anonymes.

Un reliquaire composé de deux plaques d'argent sur du bois fait en ovale, où il y a, d'un côté, cinq pierres de cristal disposées en croix, dont nous avons levé la plus grosse, qui est celle du milieu, et n'y avons rien trouvé que du papier et du bois pourri. Néanmoins, parce que l'inventaire de 1575 assure qu'il y a des reliques, nous y avons remis ce que nous en avons tiré. De l'autre côté, il y a une figure de croix en bosse ; le pied est fort petit, de cuivré doré et émaillé.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 50 : « Un reliquaire dont le pied est à trois pieds, et le haut en manière d'une table ou d'œuf plat, garni d'un cristal rond, et quatre pierres autour ».

Celui de 1566, nombre 45 : « Autre de fer blanc, fait en navette, ayant un pied de cuivre doré fait en chandelier ». Ce reliquaire est d'argent, non pas de fer-blanc.

Celui de 1575, nombre 43 : « Autre reliquaire d'argent fait en navette, et y a cinq petits cristaux étant enchâssés dedans, où sont quelques reliques de saints, et sur un petit chandelier de cuivre ».

Celui de 1614, nombre 45 : « Une croix d'argent en forme ovalesque, avec cinq pierres de cristal ».

Celui de 1639, nombre 28 : « Un petit reliquaire d'argent fait en ovale qui ne se peut ouvrir ».

L. — Des saints Machaire, Primitif et Maximin, martyrs.

Un reliquaire d'argent tout neuf, dont le pied est fait en ovale, au dessous duquel est gravé : *Fr. Gab. Dumas, 1659*, qui est le nom du religieux qui le donna pour y mettre des reliques ; le haut ressemble à un soleil, excepté la rondeur et les rayons, qu'il n'a pas ; le tout haut quasi d'un pied. Nous avons mis ce reliquaire, comme n'ayant été donné que depuis peu, sur la fin de cet inventaire ; nous l'avons garni de saintes reliques en cette sorte : d'une côte de saint Machaire, martyr de la légion des Thébéens, laquelle nous avons prise d'un des coffres du trésor, où elle étoit pliée d'un papier sur lequel étoit écrit : *Hic sunt reliquiae sancti Macharii, martyris*. Plus d'un os de saint Primitif, martyr, qui fut donné à dom Antoine Chavaroché, abbé, avec attestation par madame la marquise de Montausier, à laquelle fut envoyé le corps dudit saint de Rome l'an 1664. Plus d'un os de saint Maximin, martyr, qui a été donné de même audit abbé dom Antoine de Chavaroché par les RR. mères carmélites de Limoges, lesquelles gardent en grande vénération le corps dudit saint, qui leur fut accordé par notre saint père le pape Alexandre septième l'an 1664.

LI. — De saint Ambroise, évêque.

Un reliquaire de cuivre doré, le pied rond et le haut en façon de dôme à quatre piliers, entre lesquels il y a les figures de quelques saints en bosse, et dedans un cristal rompu où nous avons trouvé un petit os avec ce billet : *Sancti Ambrosii, episcopi*, et deux médailles avec un autre billet où sont écrits les noms des saints des reliques desquels ces médailles sont composées. Au haut dudit reliquaire sont gravées les armes de monseigneur François de Neufville, à qui on dit que ce reliquaire servoit de masse lorsqu'il officioit pontificalement. Nul des inventaires n'en parle ; ce qui nous fait dire qu'il n'y a pas long-temps qu'il sert en reliquaire.

LII. — De saint Matthieu, etc.

Un reliquaire de cuivre doré, garni de quelques pierres, le pied rond et le haut en manière de clocher, où il y a par dessus une croix à

laquelle est attaché cet écriteau : *De sancto Matthæo et aliis*. Toutefois nous n'y avons trouvé dedans qu'un os sans billet, plié de taffetas rouge, et un autre taffetas jaune et vide ; ce qui nous fait voir qu'il ne faut pas s'arrêter à ce billet. Peut-être que c'est de ce reliquaire que parlent les inventaires suivants.

Celui de 1614, nombre 44 : « Le pied d'un reliquaire de cuivre doré, le vase vide, de cuivre doré ».

Celui de 1639, nombre 46 : « Un reliquaire de cuivre doré sans reliques ».

LIII. — Reliques anonymes.

Un reliquaire composé d'un vieux pied de calice de laiton et de quelque autre pièce de cuivre doré, qui est par dessus, dans lequel nous avons trouvé des petits ossements pliés dans un papier où est écrit : *De sanctis reliquiis quorum nomen Deus novit*. Au haut dudit reliquaire est une pierre de cristal. Voilà tout ce que nous pouvons dire de ce reliquaire, les inventaires n'en faisant aucune mention.

LIV. — Des saints André, Mathias, Innocents, Sébastien, Apollonie, Gersine, Ambroise, Potentielle, Agapit, etc.

Un reliquaire fait en tableau, dont le cadre est en bois, et par dessus orné d'ivoire et d'ébène, bien travaillé. On lit à travers d'une glace ces mots tout autour du carré : *Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt*, etc., et les noms autour des reliques dont il est garni : *sancti Andreæ, apostoli; sancti Mathiæ, apostoli; sanctorum Innocentium, martyrum; sancti Sebastiani, martyris; sanctæ Apolloniæ, virginis et martyris; sanctæ Gersinæ; sancti Ambrosii, episcopi Mediolani; sanctæ Potentianæ, virginis; sancti Agapiti, martyris; 40 martyrum; sancti Odolphi; sanctæ Cordulæ, virginis et martyris; sancti Mauricii, martyris; sanctæ Catharinæ, virginis et martyris; sanctæ Barbaræ; undecim millium virginum et martyrum; sanctorum Machabæorum ex legione; sancti Gereonis; sancti Alexandris, militis; sancti Bonifacii, papæ; sanctorum Thebæorum, martyrum, 1618.*

LV. — La dalmatique de saint Etienne de Muret.

Une tunique de diacre, tissée de soie de diverses couleurs, parsemée de quelques figures d'aigle, dont notre bienheureux P. saint Etienne se servoit en faisant le diacre, laquelle ne s'est presque

point usée depuis tant de siècles, quoiqu'elle serve à tous les diacres le jour qu'ils chantent leur premier évangile, et qu'on la montre presque tous les jours à tous ceux qui désirent voir nos saintes reliques, auxquels on la donne aussi à baiser comme les autres principales reliques. Elle est fermée aux manches, et est fort longue, doublée de toile.

L'inventaire de 1575 la met parmi les ornements en cette sorte : « Le courtibaud de saint Etienne, de soie jaune et violette, et de plusieurs autres couleurs, qu'on baille aux nouveaux diacres le jour qu'ils chantent leur premier évangile ».

Celui de 1614, nombre 53 : « Le courtibaud de notre bon pasteur saint Estienne, tissu de soie, où il y a plusieurs aigles figurés ».

Celui de 1639, nombre 36 : « La tunique de notre bienheureux P. saint Estienne ».

RELIQUAIRES PERDUS.

LVI. — Custodes.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention d'une custode au nombre 1 en cette sorte : « La custode en façon de colombe en laquelle est *corpus Domini* ».

Celui de 1575, nombre 24 : « La custode où l'on tient *corpus Domini*, toute d'argent doré, ensemble le soubassement en façon d'une assiette, le tout d'argent; ensemble partie de la chaîne qui la soutient; le pavillon d'icelle de satin cramoisi ouvré d'or, et la couronne et chaîne qui soutiennent ladite custode d'argent ».

Celui de 1614, nombre 1 : « Une custode en forme de colombe d'argent doré, en laquelle est le saint Sacrement, ladite colombe sise sur une coupe d'argent doré, sur laquelle custode il y a une couronne de satin cramoisi avec de petites tours d'icelle et quatre chaînettes, qui sont d'argent ».

La copie des inventaires de 1515 et 1567 dit qu'elle n'est pas perdue en ces termes : « L'an de notre salut 1625, le révérendissime saint abbé Rigal, étant à Paris, changea la susdite custode, avec le reste de l'argenterie qui l'accompagnoit, en un beau et grand ciboire d'argent doré à triple touche, haut environ d'une coudée, compris son couvercle, qui fait la moitié de la coupe avec la petite

croix de dessus ; la largeur de la coupe est environ d'un demi-pied , et le pied du susdit ciboire proportionné à l'avenant , sur lequel sont gravées en écusson les armes dudit révérendissime saint abbé. Davantage , sur la coupe du susdit ciboire , y a , comme semble , un peu relevées en bosse , la nativité , circoncision de Notre-Seigneur , avec l'adoration des trois rois. Avec ce il eut de plus le cristal ou le soleil où se met le saint Sacrement pour être adoré aux jours de la Cène , et Fête-Dieu ; lequel cristal est tout environné de rayons d'argent doré , et s'accommode dans un petit pied de même matière , ou , si l'on veut , sur le haut du susdit ciboire , en démontant seulement la petite croix. Le tout est estimé 80 écus ».

Nous trouvons aujourd'hui le même saint ciboire et le soleil en même espèce qu'il a rapporté , etc.

LVII. — Image de la sainte Vierge , qui avoit des reliques.

Des inventaires de 1495 et 1515 parlent d'une image de la Vierge , nombre 15 , en ces termes : « Une petite image de la Vierge , tenant un petit Dieu , le tout d'argent doré , au dos duquel Dieu y a des reliques , et encore par derrière entre les deux épaules ».

Celui de 1566 , nombre 13 : « Autre image de Notre-Dame , d'argent doré , tenant l'image de Notre-Seigneur , au derrière duquel il y a quelques reliques ».

Celui de 1567 , nombre 16 : « Une image de la vierge Marie , d'argent doré , tenant un petit fils entre ses mains ; le tout d'argent doré ».

Celui de 1575 , nombre 16 : « Un reliquaire de la vierge Marie , d'argent doré , tenant un petit fils entre ses bras , et quelques reliques dedans ».

LVIII. — Image de la sainte Vierge.

Les inventaires de 1495 et 1515 en mettent encore une autre image de la Vierge , nombre 16 , en cette manière : « Une autre petite image de la Vierge assise sur un pied d'argent comme en une chaire ».

Celui de 1566 , nombre 19 : « Une autre petite relique ayant le peid de calice , à la sommité ayant une image de la Vierge , et son petit enfant , ayant des pierres ».

Celui de 1567, nombre 48 : « Une image de la vierge Marie, d'argent doré, assise au dedans d'une chaire, avec des pierres ».

Celui de 1575, nombre 47 : « Une autre image de la vierge Marie, qu'est d'argent doré, où est assise la vierge Marie, où sont quelques petites pierreries ».

Les inventaires de 1611 et 1639 ne font pas mention de ce reliquaire ni du précédent de la Vierge, non plus que des croix et coupes dont nous avons parlé ci-dessus; ce qui nous fait croire que cela s'est perdu tout à la fois.

LIX. — Reliques de la-sainte Vierge.

Nous trouvons dans les inventaires de 1495 et 1515, nombre 48 : « Un cristal long, garni d'argent, et deux émaux aux deux bouts, sur quatre petits pieds d'argent, faits en serpents; auquel cristal sont des reliques de Notre-Dame ». Il ne se trouve rien de cela dans les inventaires.

LX. — Du Sépulture de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention d'un autre en ces termes, nombre 20 : « Un reliquaire de cuivre doré, à pied menu, au haut duquel est un cristal en un rond d'argent *de sepulchro Domini* ».

Celui de 1566, nombre 28, parle d'un perdu, qui pourroit être le même : « Autre reliquaire où il y a un cristal ayant des reliques ».

LXI. — Reliques anonymes.

Les inventaires de 1495 et 1515, nombre 24, en mettent deux autres, desquels il nous en reste un ainsi : « Deux petits reliquaires d'argent, en façon de burette, au milieu desquels il y a un cristal rond, l'un plus grand que l'autre ».

Celui de 1566, nombre 22 : « Autre reliquaire d'argent ayant le pied en façon de calice, la sommité en façon de lanterne de cristallin, où il y a quelques reliques ».

Celui de 1567, nombre 20 : « Un reliquaire d'argent où il y a des reliques dans du cristallin, et le pied d'icelui rond, où il y a des médailles dorées ».

Celui de 1575, nombre 20 : « Un reliquaire d'argent où il y a du cristal, et est le pied rond, où sont quelques médailles dorées ».

LXII. — De saint Jean-Baptiste ; de saint Pierre ; de la vraie Croix ; de saint Laurent et des Innocents.

Il y a dans les inventaires de 1495 et 1515, nombre 23 : « Un autre reliquaire, comme il semble, de laiton doré, auquel il y a une dent de saint Jean-Baptiste, des os de saint Pierre et de la vraie croix, des os de saint Laurent et des Innocents, le tout dans du cristal couvert d'un chapiteau d'argent doré ». Et aux marges il y a écrit : « Le chapiteau n'y est plus ». Ce qui nous fait dire que ce reliquaire commençoit à se rompre, et qu'on fut contraint de changer les reliques dans quelqu'un des autres, quoique nous ne puissions pas les y reconnoître, ne trouvant pas de billet. Il y a toutefois apparence que cette dent de saint Jean-Baptiste est celle que nous trouvons sans billet dans le reliquaire de sainte Madelaine, comme nous avons dit.

LXIII. — De saint Alexis ; de saint Vincent ; de la terre mêlée avec du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de son sépulcre.

Les inventaires de 1495 et 1515 parlent d'un autre, nombre 34 : « Un vaisseau de laiton doré, à pied de calice rond, au haut duquel est une pomme d'argent doré. Il y a des reliques *sancti Alexii, confessoris; sancti Vincentii, martyris, et de terra mixta cum sanguine Christi; de sepulcro Domini*, comme tout appert par écriteaux, et peut-être que toutes les reliques n'y sont pas ».

Nous trouvons deux de ces reliques, qui sont *sancti Alexii, et de terra mixta cum sanguine Christi*, dans le reliquaire de *sancto Leobono*, ainsi que nous avons dit ».

Celui de 1566, nombre 44 : « Une pomme d'argent, le pied de cuivre doré, des reliques de saint Vincent, etc. »

LXIV. — De saint André et autres.

Les inventaires de 1495 et 1515 en mettent un autre, nombre 36 : « Un long reliquaire d'argent, à pied de calice, au haut duquel il y a un verre ou cristal, dedans lequel il n'y a que des petits drapelets et sandales ».

C'est peut-être du même qu'entend parler celui de 1566, nombre 36 : « Autre reliquaire de fer blanc, le pied de cuivre doré, ayant des reliques de saint André et de plusieurs autres ».

Il se peut faire que celui-ci a pris du fer-blanc pour de l'argent, comme il a fait d'un autre.

LXV. — De saint Jovinien ou Jovan.

Dans les inventaires de 1495 et 1515 il se trouve, nombre 37 : « Un autre petit reliquaire de laiton doré, à trois pieds, au haut duquel il y a un cristal, dedans lequel est *dens sancti Joviniani* ».

Celui de 1566 en parle, nombre 47, ainsi : « Une petite lanterne de cristal enchâssée de cuivre doré, des reliques de saint Jovan, le pied de cuivre doré en façon de chandelier ».

Celui de 1575, nombre 36 : « Un petit reliquaire de cristal, garni de cuivre doré, où il y a une dent de saint Jovan sur un petit chandelier de cuivre doré et émaillé ».

Il est probable qu'on a échangé cette dent de saint Jovan dans le reliquaire où est celle de saint Etienne, parce que ces reliquaires sont fort semblables, et même nous en trouvons deux n'y ayant auparavant que celle de saint Etienne.

LXVI. — De sainte Barbe et autres.

Les inventaires de 1415 et 1515 font mention, nombre 42 : « D'un autre de laiton doré à pied rond, garni de huit rondeaux en image, au dessus duquel il y a, en manière d'une boîte, un cristal où il y a : *De sancta Barbara; de titulo sanctæ Crucis; de sanctis Ignatio, Margarita, Leonardo, Philippo, apostolo; Blasio; de sanctis Laurentio, Christophoro, Saturnino, Dionysio* ».

Nous avons trouvé tous ces noms écrits dans un billet qui est attaché au reliquaire, où il y a six burettes de cristal : c'est pourquoi nous croyons que lesdites reliques y ont été transférées, celui-ci étant rompu.

Celui de 1566, nombre 35 : « Autre reliquaire fait en lanterne de cristal, garni d'argent, le pied en façon de calice de cuivre doré, ayant des reliques de sainte Barbe et autres saints ».

LXVII. — Des courroies qui ont servi à flageller Notre-Seigneur Jésus-Christ; de saint Eutrope et autres.

Nous trouvons dans les inventaires de 1495 et 1515, nombre 43 : « Un autre reliquaire d'argent doré, à pied rond, auquel il y a un

verre couvert et garni d'argent, où il y a : *De corrigiis quibus fuit verberatum corpus Domini ; de sancto Eutropio ; de capillis beatæ Catharinæ ; de sanctis Lupo , Bartholomæo , apostolis ; de cunabulo et ossibus beatæ Mariæ Magdalene ;* et , aux marges , est écrit : « Ont été remises en un autre vaisseau rond , parce que celui-ci est rompu ».

De toutes ces reliques nous n'avons trouvé que celles de saint Eutrope , avec leur billet dans le reliquaire où sont celles de saint Thomas et de saint Thaldée , et de plus , dans le reliquaire de la Vierge , qu'un paquet des cheveux qui doivent être de sainte Catherine , avec du bois et quelques os qui sont sans doute de sainte Madelaine , lesquelles nous avons changées dans le reliquaire de sainte Madelaine.

LXVIII. — Saint Laurent , saint Albin et autres.

Les inventaires de 1495 et 1515 disent , nombre 44 : « Un autre petit vaisseau de laiton doré , au haut duquel il y a une croix , et dedans un verre qui a des reliques *sanctorum Laurentii , Albini , Lauterii ,* et de *aliquibus aliis* , comme est par écrit ».

Celui de 1566 , nombre 20 : « Autre petit reliquaire ayant une croix ou bout de cuivre doré , ayant des reliques de saint Aubin ».

LXIX. — Anonyme.

Dans le nombre 45 des inventaires de 1495 et 1515 , il est fait mention d'un autre petit reliquaire , long à trois pieds , au haut duquel il y a un cristal disjoint.

LXX. — Saint Amand et sainte Justine.

Les mêmes inventaires , nombre 48 , parlent d'un autre reliquaire à pied rond sur trois serpents ; ledit pied , comme émaillé , au haut duquel il y a un verre non couvert , et dedans des reliques *sancti Amantii , sanctæ Justinæ*.

LXXI. — Anonyme.

Les mêmes encore , nombre 49 : « Un reliquaire d'argent , à pied rond , autour duquel pendent plusieurs petits pendants et le dessus goudronné ».

Celui de 1566 , nombre 48 : « Autre ayant de petites campanelles de cuivre doré , le pied en façon de calice ».

Celui de 1575, nombre 47 : « Autre reliquaire de cuivre doré, sur lequel il y a quelques perles de pierreries et de petites campanelles, et au milieu une pomme de cristal ».

Il y a sujet de douter si c'est du même que parlent tous ces inventaires ; car les deux premiers disent qu'il est d'argent, et les autres de cuivre ; mais il se peut faire qu'il étoit partie d'argent, partie de cuivre.

COFFRES.

LXXII. — De saint Antoine, saint Eusèbe, sainte Foi, et saint Caprais, martyr ; saint Anselme, etc.

Un petit coffre, fait en châsse, de cuivre doré et émaillé par dehors, où il y a au devant quelques figures de saints et de trois anges par dessus, et deux à chaque côté, avec ce billet attaché au haut : *De sanctis Antonio, Eusebio ; de sancta Fide, virgine et martyre ; de sancto Caprasio, martyre*, et nous avons trouvé dedans un os gros comme une noix, plié de drap rouge, où est ce billet : *Sanctæ Fidei, virg. et martyris*. Plus une partie d'une côte pliée de taffetas blanc. Plus une autre semblable et pliée de même façon. Plus un gros os plié de taffetas blanc et d'un autre jaune. Plus un os du doigt plié aussi de taffetas blanc. Plus un autre os, presque comme une noix, dans du taffetas blanc. Plus un autre du doigt dans du taffetas vert. Plus, dans un drap rouge, un petit os. Toutes lesquelles sont sans écriteau.

Les inventaires de 1495, 1545 et 1611 n'en parlent point.

Celui de 1566, nombre 52, en dit ceci : « Un petit reliquaire, fait en châsse, des reliques de saint Antoine ».

Celui de 1575, nombre 50 : « Une petite châsse de cuivre doré et émaillé, ayant des reliques dedans ».

Celui de 1639, nombre 21 : « Un autre reliquaire de cuivre doré et émaillé, en façon d'une petite châsse, où il y a des reliques de saint Antoine, de saint Anselme, de sainte Foi, vierge et martyre, et du corps de saint Capontile, martyr. Plus deux petits os et un autre qui est plus grand, qui est d'un doigt, et un autre du cou ».

Le billet que nous avons trouvé attaché au dessus dudit coffre met : *Saint Eusèbe et saint Caprais* ; et cet inventaire, *saint Anselme et saint Capontile*. Nous ne saurions dire lequel des deux s'est trompé, ou bien s'il y a des reliques de tous ces saints. C'est pourquoi nous laissons le billet comme nous l'avons trouvé.

LXXIII. — Des Compagnes de sainte Ursule.

Un coffre, tout de cuivre doré et émaillé, où sont trois figures de quelques saints par devant et autant par derrière, et deux autres de chaque côté, et beaucoup d'anges à l'entour. Ce coffre est porté sur quatre petits pieds, et est tout doré par dedans, où nous n'avons rien trouvé, et y avons mis le chef d'une vierge des compagnes de sainte Ursule, avec sa bourse de taffetas, lequel chef est tout en pièces. Il paroît sur un os du crâne le coup de son martyre.

Les inventaires de 1495 et 1545 en font mention en ces termes, nombre 64 : « Un coffre de laiton auquel il y a une boucle par dessus, et est tout émaillé et figuré à personnages, et doré par le dedans, lequel a quatre petits pieds ronds par le dessous, auquel il y a un petit sac de toile, lequel sac est quasi plein de terre ou cendres et plusieurs ossements de reliques de saints, et en outre le sac a plusieurs reliques contenues aux chartraux d'iceux ».

Celui de 1575, nombre 27, parle de « deux coffres de cuivre doré et émaillé, où il y a des reliques de saints ».

Celui de 1611, nombre 50 : « Deux autres plus grands coffres de cuivre doré et émaillé, où il y a de saintes reliques dedans ».

Celui de 1639, nombre 38 : « Deux coffres de cuivre doré et émaillé, remplis d'ossements, sans écriteau ».

LXXIV. — Des mêmes.

Un coffre carré, que nous croyons être d'ivoire, garni de cuivre doré, et doublé par dedans d'un taffetas rouge, où nous avons mis un autre chef tout rompu d'une autre des compagnes de sainte Ursule, avec sa bourse de taffetas.

Les inventaires font mention de plusieurs autres coffres et boîtes d'ivoire, parmi lesquels on ne sauroit reconnoître celui-ci, ni un autre aussi d'ivoire dont nous parlerons plus bas, parce qu'ils n'en disent rien de particulier : c'est pourquoi nous rapportons ensemble ce qu'ils en disent.

LXXV. — De saint Brandan, martyr, etc.

Un coffre fait en châsse, de cuivre doré émaillé par dehors, de bois par dedans, où est l'image du Crucifix avec celle de la Vierge et de saint Jean, et de deux autres saints à ses côtés ; par dessus, un Sauveur qui est au milieu des quatre évangélistes, et deux autres

saints; par derrière, quatre figures comme d'apôtres au bas, et quatre au haut, et deux à chaque côté.

Nous y avons trouvé quelques reliques sans écriteau, et nous y avons mis un os assez grand, plié de taffetas blanc, avec ce billet : *Sancti Brandani, martyris, de legione Thebæorum*. Plus un autre os assez grand, plié comme le précédent, et ce billet : *Sanctæ Albinæ, virginis et martyris Coloniae*. Plus un autre petit os, plié de même, avec ce billet : *Cujusdam virginis et martyris*; lesquelles reliques nous avons trouvées avec leur écriteau dans les coffres suivants.

Les inventaires de 1495 et 1515 en parlent ainsi, nombre 66 : « Un petit coffre à façon d'une châsse, couvert de laiton, auquel sont plusieurs reliques et un chartrai écrit de rouge, commençant : *Hæ reliquæ sunt de sancto Petro*, et finissant : *De aliis quibusdam* ».

Pour nous, nous n'y avons pas trouvé cet écriteau dont ils parlent.

LXXVI. — Anonymes.

Un autre coffre de bois, plus grand que le précédent, garni de cuivre doré, où sont par devant quatre images en bosse sur autant de plaques de cuivre doré, émaillé, où il y a écrit sur la première : *Guillelmus, prior Grandimontis*, et de même sur la seconde; sur la troisième : *Sanctus Stephanus, protomartyr*; sur la quatrième : *Bernardus de sancto Eligio*. Il y a aussi, gravé au bas du couvercle, sur la tête de ces quatre figures : *Hic sunt sanctorum sacrosancta memoria quorum sit consolamen nobis orantibus. Amen*. Nous avons trouvé ce coffre plein de drapeaux tout pourris, qui ont sans doute servi autrefois pour plier de saintes reliques.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention dudit reliquaire en cette sorte, nombre 65 : « Un autre coffre plus grand, lequel est couvert de laiton et quatre personnages par le devant, auquel a aucunes reliques et chartraux qui n'ont point de reliques ».

LXXVII. — De saint Macaire, saint Brandan, sainte Albine, vierge.

Un petit coffre d'ivoire par dehors et de bois par dedans, garni de cuivre doré un peu rompu. Nous y avons trouvé une côte de saint Macaire, pliée dans du papier, où étoit écrit : *Reliquiæ sancti Macharii*. Plus un os assez grand, plié de papier, où étoit écrit : *Sancti Brandani, martyris, de legione Thebæorum*. Plus un autre os plié de même, où étoit écrit : *Sanctæ Albinæ, virginis et martyris Coloniae*. Plus un autre petit os, où étoit écrit sur le papier qui le

plioit : *Cujusdam virginis et martyris*. Nous y en avons trouvé plusieurs autres sans billet. Nous avons tiré toutes celles qui avoient billet pour les mettre dans un des précédents comme nous avons dit, et à leur place nous y avons mis dix-huit petits paquets de saints ossements, pour la plupart pliés de taffetas blanc, que nous avons pris des autres coffres. Plus un paquet plus grand où sont quelques morceaux de bois pliés de même. Plus un sachet de beaucoup d'autres ossements. Plus deux petits cristaux ou verres, dans un desquels sont deux petits paquets de reliques, et dans l'autre un paquet de cendres plié de taffetas blanc. De toutes lesdites reliques nous n'avons trouvé aucun billet.

LXXVIII. — Anonymes.

Un coffre de bois doré, orné de toutes parts de grand nombre de petites figures en bosse d'un travail très-délicat, porté sur quatre pommes de bois doré. Nous y avons trouvé ces reliques des cendres d'ossements de plusieurs saints dans un sachet de taffetas blanc, douze os assez remarquables, pliés séparément avec du taffetas blanc, lesquelles nous y avons laissées.

LXXIX. — Anonymes.

Nous avons trouvé de plus dans le trésor un sachet de satin bleu plein de cendres de saintes reliques.

Les inventaires de 1495 et 1515 font mention desdits coffres et de plusieurs autres que nous n'avons pas en cette sorte : « Un coffre d'ivoire, le plus grand de tous, fermé à clef, et ne sait-on qu'il y a dedans parce qu'il n'y a point de clef.

Item, un autre coffre d'ivoire, doublé par le dedans de soie ou drap vert, auquel y a deux petites boîtes d'ivoire et une autre de verre, à la façon d'une petite pomme de pin, et un autre petit cristal auquel y a de *Virga Moysi*, et neuf ou dix autres reliques enveloppées en drap ou soie, contenues ez chartraux d'iceux.

Item, un autre coffre d'ivoire dont le couvercle est attaché à deux petites barres de laiton, lequel est peint par dessus à petits oiseaux, auquel sont huit pièces de reliques enveloppées en drap et soie nommées ez chartraux des uns, et les autres n'en ont point.

Item, un autre coffre d'ivoire, plat par dessus, auquel sont cinq pièces de reliques et une dent enveloppée. L'une desdites reliques en une bourse; et les autres reliques en soie ou drap, et ladite dent non enveloppée.

Item, un autre coffre d'ivoire, auquel sont plusieurs reliques, lesquelles n'ont point de chartraux, mais il y a audit coffre deux boîtes rondes, l'une de bois et l'autre d'ivoire garnie de reliques, et il y a audit coffre une dent à quatre racines, et n'est point en-châssée ni enveloppée.

Item, une autre boîte ronde de bois, peinte de rouge, en laquelle sont plusieurs reliques contenues ez chartraux.

Item, un autre petit coffre d'ivoire, auquel sont plusieurs reliques contenues ez chartraux.

Item, une boîte ronde d'ivoire, en laquelle sont trois pieds de laiton, et dedans ladite sont plusieurs reliques, et au dessus est un écriteau : *Hæ sunt reliquiæ sanctæ Flavie et de sanguine Christi.*

Item, deux autres petites boîtes d'ivoire : en la plus grande sont des reliques contenues ez chartraux. La plus petite n'en a point de reliques, mais seulement trois ou quatre chartraux.

L'inventaire de 1566, nombre 25, parle des mêmes coffres d'ivoire en ces termes : « Six coffres d'ivoire, petits, ayant des reliques, partie garnie de bandes de cuivre doré avec serrure ».

Celui de 1575, nombre 25 : « Cinq petits coffres d'ivoire garnis de cuivre doré, où il y a plusieurs reliques dedans ; » et, au nombre 26 : « Deux boîtes rondes d'ivoire, où sont quelques reliques de saints ».

Celui de 1611, nombre 42 : « Cinq petits coffres ou boîtes d'ivoire garnies de cuivre, où il y a des saintes reliques ; et il est écrit en marge : Lesquels sont tous en pièces ».

Celui de 1639, nombre 38 : « Une boîte d'ivoire, une autre plus grande, aussi d'ivoire, deux coffres de cuivre doré et émaillé, remplis d'ossements, sans écriteau ».

CALICES ET AUTRE ARGENTERIE.

XXC.

Le saint ciboire d'argent doré et le soleil de même matière qu'on porte sur ledit ciboire le jour de la Fête-Dieu et de son octave, desquels nous avons parlé nombre LVI.

XXCI.

Un vieux calice d'argent doré, dont le pied est de dix demi-

cercles disposés en rond , orné de fleurs de lis et de rayons , autour duquel sont quelques figures en émail ; au derrière de la patène est un Sauveur en émail avec plusieurs lis , etc.

La copie des inventaires de 1515 et 1567 fait mention de ce calice sur la fin en ces termes : « En ce voyage il apporta (c'est-à-dire révérendissime abbé Rigal) le grand calice avec sa patène , qu'on estime 60 écus ».

Item , un autre calice d'argent doré avec sa patène , qui fut acheté par le même abbé Rigal de Lavaur. Il y a au bas dudit calice un rond de petits anges autour du pied , et fut acheté 50 écus.

Item , un autre beau calice d'argent doré , où il y a sur le pied quelques figures représentant divers mystères de la vie ou mort de Notre-Seigneur. Sur le nœud dudit pied est une figure de notre père saint Etienne , avec cet écrit : *Sanctus Stephanus , confessor* ; et celle du bienheureux Hugues , religieux de notre ordre , avec cet écrit : *Beatus Hugo Lacerta , confessor* ; au dessous du pied sont les armes de révérend P. en Dieu dom Fr. Fautal , abbé de Grandmont , de l'année qu'il fut fait , à savoir l'an 1633 , en laquelle il l'acheta 100 écus. Au dessous de la patène est figurée l'Apparition de Notre-Seigneur aux douze apôtres , en laquelle il fit toucher son côté à saint Thomas.

Item , un autre petit calice d'argent , des communs , avec sa patène , où sont sur le pied les armes du révérend P. en Dieu dom G. Barny , abbé de Grandmont , qui l'a acheté. Il y a trois figures d'anges en bosse sur le nœud du pied , et se démonte en deux endroits.

Item , un autre petit calice d'argent comme le précédent , mais un peu plus petit , et où sont aussi les armes du même révérend abbé , parce qu'il fut en même temps acheté.

Item , un autre petit calice d'argent , dont le nœud est goudronné , et se démonte en deux endroits , acheté par le révérend P. en Dieu dom Antoine de Chavaroche , abbé de Grandmont , de même que les suivants.

Item , un autre grand et beau calice d'argent , bien travaillé , où il y a en bosse l'Annonciation , la Visitation de sainte Elisabeth et la Nativité de Notre-Seigneur. Sur le nœud sont les figures en bosse de la Foi , Espérance et Charité. Au dessous de la patène est représentée la Résurrection de Notre-Seigneur.

Item , un autre beau calice d'argent doré , parsemé de fleurs de lis partout , et même sur la patène. Il est estimé 100 écus , et se démonte en un seul endroit.

Item, un autre beau calice d'argent doré, très-bien orné et travaillé, où sont les figures des quatre docteurs de l'Eglise et des quatre évangélistes en bosse; il se démonte en deux endroits; il a été acheté, et les trois précédents aussi, par le révérend P. en Dieu dom Antoine de Chavaroché, et a été estimé par un orfèvre de Limoges 400 liv.

XXCII.

La chapelle d'argent qui fut achetée par révérend P. en Dieu dom Fr. Fautal, abbé de Grandmont, et qui consiste en une belle et grande croix d'argent doré, où est au milieu un crucifix très-bien fait, et, à chaque bout des bras et du montant, deux anges à deux faces en bosse. Le pied est fait en ovale; au dedans du pied sont ses armes. Elle est de la hauteur quasi de deux pieds. — En deux chandeliers d'argent doré, hauts de plus d'un pied, où il y a, sur le pied, trois anges en bosse, et, au dessous dudit pied, les armes dudit abbé. — En deux burettes d'argent doré, avec le bassin de même matière et travail, sur lesquelles burettes sont représentées en bosse tout autour les noces de Cana en Galilée, et au dedans du couvercle sont les armes susdites. Ledit bassin est fait en ovale et doré par dedans, où il y a aux bords quatre figures d'anges en bosse, et au milieu un soleil où sont encore les susdites armes. Plus deux encensoirs d'argent avec la navette, sur lesquels sont trois figures d'anges en bosse et les susdites armes de révérend P. en Dieu dom Fr. Fautal, et où sont quatre chaînes d'argent en chacun. Sur la navette sont les mêmes armes et ces mots gravés : *Sanctus Stephanus, confessor*. Plus une fort belle crosse d'argent doré, dont le bâton est couvert d'argent doré et parsemé de fleurs de lis. Elle a été achetée par révérend P. en Dieu dom Georges Barny, abbé de Grandmont, dont elle porte les armes. Plus deux bâtons de chantes, d'argent, où sont sur le bourdon trois anges en bosse avec les armes dudit abbé dom G. Barny. Plus la masse d'argent, où sont, de même qu'aux deux bâtons, trois anges en bosse et les susdites armes. Plus la lampe d'argent pendante au haut du chœur, où sont les armes du même abbé dom G. Barny.



NOTE

Sur le Trésor de l'abbaye de Grandmont.

Les lecteurs de l'inventaire précédent apprendront avec bonheur que le merveilleux trésor si brièvement décrit dans ces longues pages n'a pas péri tout entier. L'art et la piété peuvent se réjouir au contraire de la conservation de la plus grande partie de ses précieuses reliques et des bijoux qui les abritaient. Depuis 1844, des recherches persévérantes nous ont fait retrouver ces dépôts de la foi de nos pères. M. Nivet-Fontaubert, avec une bienveillance qui mérite toute notre gratitude, a bien voulu laisser entre nos mains les inventaires de cette abbaye formant une série qui se clot en juillet 1790. Tous ces papiers provenaient de l'abbé Legros. Le seul inventaire de 1666, que Legros cite pourtant à chaque page, manquait à cette collection. Le voici exhumé pour l'instruction des curieux : les archives de la Haute-Vienne nous ont fourni cette pièce importante, que M. Auguste Du Boys a bien voulu collationner, et éditer avec sa patience et son exactitude habituelles.

Toutefois, malgré son étendue, cet inventaire n'embrasse pas tous les objets d'orfèvrerie émaillée que possédait la célèbre abbaye : les descriptions laissent aussi à désirer. Dans un travail intitulé *Trésor de Grandmont*, nous complétons ces notes, et nous donnons des gravures des œuvres merveilleuses dont l'aridité d'un catalogue ne laisse pas entrevoir l'exquise et rare beauté. Déjà les *Annales Archéologiques* ont publié cinq planches. Une sixième paraîtra dans la livraison d'octobre. En attendant l'achèvement des gravures, confiées à un burin habile, notre texte prend place dans un gros *Dictionnaire d'Orfèvrerie ou de la mise en œuvre artistique des métaux*, qui paraîtra au commencement de l'année 1856 : les curieux pourront l'y trouver. Qu'il nous soit permis cependant d'en extraire quelques notes.

Outre le trésor décrit plus haut, l'abbaye de Grandmont possédait un grand autel en cuivre émaillé, recouvert d'un gigantesque ciborium de même matière, et trois grands tombeaux de cuivre doré et émaillé. Les tombeaux furent saccagés et violés, à la fin du xvi^e siècle, par le comte de Saint-Germain-Beaupré, chef d'une bande de pillards calvinistes. On ne sait trop pourquoi l'autel

74 NOTE SUR LE TRÉSOR DE L'ABBAYE DE GRANDMONT.

échappa à leurs déprédations. En juillet 1790, après la suppression de l'abbaye, obtenue par M. d'Argentré, évêque de Limoges, l'autel fut vendu au sieur Coutaud. Il en reste deux fragments, conservés au musée de l'hôtel de Cluny. Ces fragments représentent une Apparition de saint Nicolas à saint Etienne et l'Adoration des Mages.

Les reliques et les reliquaires furent distribués aux églises du diocèse. Cette dispersion explique leur conservation. La plupart des paroisses ont sauvé les dépôts précieux dont elles furent mises en possession à cette époque. Ainsi le trésor de Grandmont fut sauvé par la ruine qui atteignit son berceau.

Voici quelques détails statistiques sur la conservation de ce trésor dispersé. Nous indiquons le numéro d'ordre de l'inventaire précédent :

II. — Conservée à Ambazac. C'est une œuvre capitale de l'orfèvrerie du ^{xiii} siècle.

VIII. — La vraie croix est encore conservée à la cathédrale de Limoges. Mais le reliquaire byzantin, célèbre par une inscription grecque que nous avons rééditée, est perdu.

XII. — Cette croix, donnée à l'église de Gorre, y est conservée. Le travail du filigrane y est des plus remarquables, et, parmi les pierres gravées, il se trouve une intaille de travail grec dont le travail est de la plus exquise beauté. Cette croix sera gravée.

XV. — Conservé à Bailledent. Nous en avons donné la description et la gravure dans les *Annales Archéologiques*.

XXI. — Le chef d'argent de saint Etienne de Muret est conservé à Saint-Sylvestre. Le buste a été brisé et volé. Il n'y a d'entier que la tête et le cou. Malgré ces mutilations, cette œuvre d'orfèvrerie demeure une des plus remarquables qu'il y ait au monde. Elle sera publiée par la gravure dans les *Annales Archéologiques*.

XXII. — Conservé à Maillac.

XXIII. — Conservé aux Billanges.

XXIX. — OEuvre charmante, conservée par l'église de Château-ponsat. Nous l'avons décrite et figurée dans les *Annales Archéologiques*. La gravure est en ce moment à l'exposition des Beaux-Arts.

XXXII. — Conservé à Saint-Sylvestre, et publié dans les *Annales Archéologiques*. L'inscription avec abréviation doit se compléter ainsi : F. P. de *Montevalerio*, de Montvailler. Par suite d'une transcription fautive, nous avons cru y voir un nom d'auteur : ce

n'est qu'un donateur. Ce nom doit donc être effacé de nos listes d'émailleurs limousins.

XXXV. — L'église de St-Sulpice-les-Feuilles possède ce reliquaire, orné d'émaux, et daté de 1479. Il sera gravé.

XXXIX. — Conservé à Saint-Goussaud.

XL. — Conservé à Milhaguet.

XLVI. — Conservé à Isle.

XLVII. — Conservé à St-Sulpice. Très-curieux pour l'histoire du travail de l'émail. Sera publié dans la livraison d'octobre des *Annales Archéologiques*.

LV. — Cette dalmatique, doublement précieuse, est conservée à Ambazac.

LXIII. — Conservé à l'hospice de Limoges.

D'autres reliquaires anciens, ayant la même origine, sont conservés dans les églises de l'hospice de Limoges, de Saint-Georges-les-Landes, de Laurière, etc. Ils seront décrits avec les œuvres anciennes que nous découvrons chaque jour.

14 septembre 1855.

TEXIER,

Supérieur du Petit-Séminaire du Dorat.



BIBLIOGRAPHIE.

APOSTOLAT DE SAINT MARTIAL DANS LES GAULES.

A M. l'abbé ARBELLOT, chanoine honoraire, vicaire de l'église cathédrale de Limoges et secrétaire de la Société Archéologique du Limousin.

Monsieur l'abbé, je termine la lecture de votre belle Dissertation sur l'apostolat de saint Martial (1), et j'ai hâte de vous dire avec quel bonheur j'ai reconnu que ce savant travail rétablissait dans sa gloire

(1) *Dissertation sur l'Apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des églises de France*, in-8°. A Paris, chez Lecoffre; à Limoges, chez Leblanc et Cie, libraires.

et dans sa dignité d'apôtre le saint patron de l'Aquitaine, le protecteur spécial de notre Limousin, ce vaillant pionnier du christianisme qui, enrôlé tout jeune encore dans l'illustre phalange des soixante-douze disciples, partit des régions orientales avec l'apôtre Pierre; de Rome fut délégué vers l'extrême Occident par le successeur du Christ, le porte-clef du ciel (1); s'élança plein de foi et de force dans cette Gaule à peine touchée par la civilisation de ses conquérants, encore barbare de mœurs et de langage, adonnée aux pratiques idolâtres et sanguinaires d'un druidisme mêlé de polythéisme gréco-romain; défricha cette terre sauvage, et y jeta la divine semence d'où devait sortir une grande nation de soldats et de missionnaires, soldats de la foi au moyen-âge, de l'indépendance et de la liberté des peuples aux temps modernes, à toute époque missionnaires de la civilisation; et, parvenu enfin au terme de son dur et glorieux labeur, s'endormit dans le Seigneur, laissant à l'antique *Augustoritum* ses restes bénis.

Toutes les traditions nationales nous enseignaient que le catéchiste de l'Aquitaine était un apôtre délégué direct de saint Pierre, et ces traditions avaient reçu la consécration solennelle des décrets du Saint-Siège et des conciles, lorsque, au *xviii^e* siècle, l'école des critiques rigoristes, poussée par l'ardeur exagérée de créateurs et des adeptes d'une science naissante, entreprit d'effacer le prestige de ces anciennes dévotions. Certains d'entre les plus zélés combattirent avec acharnement les légendes, et s'efforcèrent de dénicher les saints, suivant une expression que vous rappelez (2).

Alors toutes les origines furent brusquement attaquées; et, s'il est vrai que certaines institutions, certains faits, certaines villes, eussent été vieillis dans un intérêt de caste, d'abbaye ou de clocher, les célèbres érudits qui fondèrent en France la diplomatie, au grand honneur de notre pays (rendons-leur respectueusement cette justice et cet hommage), par la rigueur de leurs règles et de leurs procédés, et par l'exclusion trop absolue des traditions, furent amenés à transporter les commencements de beaucoup de choses à des époques trop rapprochées de nous, et à faire perdre, pour un temps du moins, les traces de nos véritables origines.

C'était la réforme dans l'histoire, comme au siècle précédent avait surgi et travaillé la réforme dans la religion. Mais, de même que la réforme religieuse, la réforme historique a provoqué une réac-

(1) *Uranici claviger.*

(2) Launoy avait pris le surnom de *dénicheur de saints*.

tion ; et , tout en restant prudemment attaché aux principes qui font admettre ou rejeter un titre , un évènement , l'existence d'un personnage ou d'une localité , on tient un plus grand compte de la tradition , cet élément de preuve vague , indéfini , fugitif , mais qui , lorsqu'il s'accorde avec des faits et des actes certains , acquiert une valeur propre , et prend une large part dans l'argumentation.

Votre livre , monsieur l'abbé , est un de ceux qui signalent le plus clairement ce mouvement des esprits vers une réaction favorable à la tradition.

Depuis deux siècles , la plupart des critiques et des historiens , sur la foi de Grégoire de Tours , ont fait descendre jusqu'au milieu du ^{III}^e siècle l'arrivée dans les Gaules de saint Martial et des évêques régionnaires , messagers inspirés du Verbe , et lès ont découronnés de l'auréole sacrée des apôtres.

Mais vous , monsieur l'abbé , à qui l'archéologie générale et celle du Limousin étaient déjà redevables d'excellents travaux , vous avez , par votre nouvelle Dissertation , replacé ces ouvriers de la première heure sur leur piédestal , et vous avez rendu à nos églises leur culte ancien pour leurs vénérés fondateurs. C'est à la fois une belle œuvre d'historien et une bonne action de chrétien et de Français ; car du même coup vous relevez non-seulement l'église de Limoges , cette fille aînée et bien-aimée de saint Martial , qui semble avoir été l'église mère de la Gaule centrale (1) , mais encore celles de Narbonne , de Tours , de Clermont , de Paris , etc.

Je ne sache pas de discussion plus forte , plus lumineuse que votre discussion. L'usage de la tradition y est méthodiquement réglé (2). Vous agrandissez le cadre , non pas au profit de la tradition seule , mais au profit de tous ses éléments de preuve ; vous élargissez l'horizon pour que chacun y prenne sa part de soleil. Rien n'y est omis , ni raison ni objection : les armes de vos adversaires les plus redoutables , vous les éprouvez au choc de votre armure , et les faites servir à prouver sa solidité. Le chapitre des réfutations (3) me paraît , dans cet excellent livre si rempli de faits et d'aperçus , un modèle de logique , de précision et de clarté.

Grégoire de Tours , qui seul contredit et les actes écrits et les traditions constantes sur l'apostolat , convaincu d'erreur quant aux faits et quant aux dates ;

(1) Périgueux et Saintes se rattachèrent , dans les premiers temps de la prédication évangélique , à l'église de Limoges.

(2) Pag. 32 et suiv.

(3) Chap. IV , p. 22 et suiv.

L'existence ancienne de la Vie de saint Martial par le faux Aurélien, démontrée par des preuves nombreuses, et surtout par des vers de Fortunat, le poète-évêque de Poitiers (an 570), que vous avez l'honneur d'apporter le premier dans cette discussion, et qui donne à cette vie l'antériorité de date sur Grégoire de Tours (4);

L'antiquité, la persistance et la concordance des traditions à travers les âges, en tous lieux, par tous les modes, de Rama en Syrie à Rome, de Ravenne à Limoges, de Bordeaux à l'île de Bretagne :

Voilà les trois bases sur lesquelles repose cette démonstration triomphante. Plus complète que l'éloquente apologie d'Adémar de Chabannais, et supérieure à tous égards à la compilation du P. Bonaventure Saint-Amable, elle sera, je crois, la dernière défense de l'apostolat : car désormais, si j'en ne me trompe, il n'y aura plus à le défendre.

« Si la Providence, dites-vous, qui nous emploie aujourd'hui à un laborieux ministère, nous réserve un jour quelque loisir, nous espérons bien faire sur ce sujet quelque découverte nouvelle. (2). »

Quel bonheur serait le vôtre, Monsieur, si cette Providence que votre cœur invoque, réalisant à la fois votre espoir et vos conjectures, ouvrait sous votre main les *Actes primitifs de saint Martial, apôtre*, ce précieux monument, qui, vraisemblablement écrit par son successeur Aurélien, disparut au ^{vi} siècle dans l'effroyable tourmente des invasions, et dont l'œuvre du faux Aurélien nous a conservé les traits principaux, mêlés à des développements que l'imagination et les souvenirs populaires ne pouvaient manquer d'y ajouter !

Ce bonheur et cet honneur, monsieur l'abbé, c'est à vous, n'en doutez pas, qu'ils sont réservés. Vos infatigables recherches, les intelligentes études que vous poursuivez avec une religieuse ardeur, seront, grâce à Dieu, couronnées de succès, et vous nous apporterez, heureux Archimède, la solution définitive d'un problème qui n'est autre que celui des origines de cette illustre église gallicane qui compte tant d'héroïques martyrs depuis sainte Blandine, l'humble esclave lyonnaise, jusqu'au roi saint Louis, et tant de nobles penseurs, depuis saint Hilaire jusqu'à notre immortel Bossuet.

Paris, 3 août 1855.

M. DELOCHE.

(1) Fortunat écrivait dans le dernier quart du ^{vi} siècle : ses vers portent le titre suivant : *Versus Fortunati in vita sanctissimi Martialis, apostoli Christi*. « Agréable surprise ! dites-vous : nous y trouvons résumées en quelques vers nos principales traditions sur le compagnon de saint Pierre et l'apôtre de l'Aquitaine. » La page fut bientôt dévorée, et Archimède ne fut pas plus heureux quand il eut trouvé la solution de son fameux problème. » Page 73.

(2) Page 115.

HISTOIRE DE LA VILLE ET DU CANTON D'UZERCHE

Par M. Combet, Avocat, membre du Comité Archéologique de la Corrèze, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

1^{re} et 2^e livraisons (1).

Les deux modestes livraisons consacrées à l'histoire d'Uzerche confirment parfaitement la vieille maxime : *Nimum ne crede colori*.

Le dirai-je ? n'ayant pas l'honneur de connaître M. Combet, quand un intermédiaire m'a prié d'écrire un mot sur cette publication trop timide, faite en 1853 et en 1854, par livraisons, l'une de 32, et l'autre de 48 pages, à première vue, ma franchise native s'est effrayée de l'alternative également pénible de se déguiser un peu pour flatter, ou d'être dure en restant ce qu'elle doit être.

Une lecture attentive m'a prouvé qu'il eût mieux valu m'inspirer du sentiment chrétien, qui porte toujours à juger favorablement l'inconnu.

L'histoire d'Uzerche manque de préface; elle n'a même pas été précédée d'un prospectus qui résumât la pensée de l'auteur. M. Combet se défie par trop de lui-même, d'autant plus qu'il possède parfaitement son sujet, comme le prouvent les six chapitres déjà parus, chapitres dont la disposition simple et naturelle indique pour le plan général l'ordre chronologique.

Tout ce que nous ont appris les chroniqueurs sur cette partie si intéressante du Limousin, depuis la conquête des Gaules par Jules-César jusqu'au milieu du xii^e siècle (1149), se trouve élégamment raconté. Cette élégance apparaît dès la première page par la description topographique d'Uzerche. Pourtant l'auteur évite l'amplification; ses récits sont en général rapides et dictés par un patriotisme éclairé. Et pourquoi M. Combet ne serait-il pas fier de sa ville natale, dont André Duchêne a dit :

« Uzerche, seconde ville du Limousin, belle et tempérée, ville » assise sur le torrent de Vézère, et presque imprenable selon le

(1) En vente à Limoges, chez MM. Leblanc et Marmignon, à raison de 1 fr. la livraison. L'ouvrage aura cinq livraisons.

» jugement des hommes. Ses défenses sont les eaux de tous côtés.
» Il n'y a que deux avenues, mais si fortes qu'on dit communément
» que qui a maison à Uzerche a château en Limousin. »

Aussi M. Combet paraît heureux de rappeler que la forteresse bâtie par Pépin fut pendant quelque temps la résidence de l'évêque de Limoges, chassé par la guerre de sa ville épiscopale détruite et de son palais incendié; ce qui, pendant une dizaine d'ans, rendit Uzerche capitale de tout le Limousin. Il raconte encore comment, après un siège de sept ans, les habitants d'Uzerche, que la famine allait forcer à se rendre, chassèrent de leurs murs les Sarrasins au moyen d'un heureux stratagème dont le souvenir glorieux est rappelé par les armoiries de la ville. Enfin les petits-fils de Louis-le-Débonnaire, Louis et Pépin furent élevés dans le fort d'Uzerche.

Mais la gloire principale de cette ville, c'est son monastère : M. Combet s'en occupe spécialement dans ses deux livraisons. Les nobles et les saints personnages qui en furent abbés jusqu'en 1149 passent successivement sous les yeux du lecteur. La vie de Maurice Bourdin (l'antipape Grégoire VIII) remplit seule un chapitre.

Naturellement un auteur limousin devait un peu flatter le portrait de ce légat ambitieux, idole de l'empereur, et porté sur le trône pontifical, au mépris des saints canons, par un prince déclaré en plein concile (1112) ennemi de l'Eglise. Toutefois, et je suis heureux de rendre ce témoignage, la foi éclairée de M. Combet lui dicte toujours un langage convenable et une conclusion catholique quand il parle des moines, du duel judiciaire, de la querelle des investitures, etc., à propos desquels même des auteurs célèbres ont fait tant de déclamations peu dignes de leur gravité.

M. Combet a plus que de la littérature, il est un érudit consciencieux, et nous annonçons avec plaisir la publication prochaine des trois livraisons qui doivent compléter l'intéressante histoire d'Uzerche. Nous comptons même que l'accueil favorable fait à ses deux livraisons excitera l'auteur à donner les documents inédits qu'il promet sur le département de la Corrèze.

ROY-PIERREFITTE.

ÉTIENNE BALUZE.

Parmi les illustrations du Limousin il n'en est pas qui soit restée jusqu'à nos jours plus incontestée que celle de notre savant Baluze. Depuis près de deux siècles, tous les esprits sérieux rendaient hommage à l'auteur de la collection des *Capitulaires*, de l'histoire des *Papes d'Avignon* et de la *Maison d'Auvergne*; tous les hommes studieux saluaient avec gratitude et respect le nom de celui à qui la science historique et philologique était tant redevable; la postérité sanctionnait sans réserve le jugement de ses contemporains, et la ville de Tulle, qui lui donna le jour, était depuis ce temps désignée par les écrivains qui d'aventure la mentionnaient par ces mots, qui disaient sa seule gloire : *Patrie du célèbre Baluze*.

Et voilà qu'un écrivain a élevé la voix pour crier aux lettrés et aux érudits des deux siècles écoulés qu'ils se sont trompés, à la postérité qu'elle a été abusée, à ceux d'aujourd'hui que cette gloire est une gloire usurpée (1).

Il ne sera pas dit que de si injustes et si ingrates paroles soient restées sans réponse : non pas que la renommée du grand homme dont notre ville natale s'honore d'avoir été le berceau ait en aucun temps besoin d'un champion : ses œuvres sont là qui parlent pour lui ; et d'ailleurs, si un débat pouvait jamais s'ouvrir sur leur mérite, nous remettrions à de plus dignes que nous le soin de les défendre. Mais n'est-il pas à craindre que les lecteurs du feuilleton auquel nous faisons allusion ne supposent que nos compatriotes ont accueilli, je ne dis pas avec faveur, mais sans protestation, l'inconcevable attaque dirigée contre la mémoire de Baluze ? C'est donc en leur nom, et avec la conscience d'un commun devoir à accomplir, que nous

(1) L'auteur d'un feuilleton du journal *l'Union Corrèzienne*, nos des 21 et 26 juin 1855, avec une superbe, un dédain, un ton de supériorité que le fond de l'article est loin de justifier, va jusqu'à dire que notre grand érudit répand sur les questions qu'il touche les ombres de son cerveau; qu'il ne s'élève jamais au dessus du commérage; il lui refuse même, et avant tout, le sens critique .. Enfin l'on voit clairement que le feuilletoniste n'a point lu les œuvres de l'écrivain qu'il attaque, et qu'il croit pouvoir porter un jugement d'après quelques passages du seul livre dont il paraisse avoir pris connaissance (*l'Histoire de Tulle*), et très-superficiellement sans doute, car il en parle avec aussi peu de justesse dans l'appréciation que de modération dans la forme.

venons retracer les traits principaux d'une vie qui fut si remplie, d'un caractère qui ne se démentit jamais, et rappeler enfin les œuvres d'un savant qui fut l'une des lumières du *xvii^e* siècle, et qui fera éternellement l'orgueil de son pays.

Né à Tulle, le 24 décembre 1630, de Jean-Charles Baluze, jurisconsulte, et de Catherine Teyssier, Étienne Baluze fit avec succès ses premières études, au lieu même de sa naissance, dans le collège des Pères de la société de Jésus.

En 1646, il se rendit à Toulouse, et passa huit années au collège de St-Martial (1). Il y développa tout d'abord les qualités naturelles d'une intelligence vive et prompte et d'un esprit laborieux et appliqué. Suivant la volonté de son père, il entreprit l'étude du droit civil; mais il nous apprend lui-même que, ayant peu de goût pour cette science, il s'adonna plus volontiers à l'histoire et aux belles-lettres, et fut bientôt admis dans l'intimité des éminents professeurs qui brillaient alors à Toulouse, tels que Pierre Caseneuve, Pierre Poussin, Antoine d'Hauteserre, et de Ch. de Montchal, archevêque de Toulouse.

A peine âgé de vingt-deux ans, il publia son *Anti-Frizonius* (2), petit livre rempli d'érudition, où il relevait les erreurs commises par Pierre Frizonius dans sa *Gallia Purpurata*. Peu de temps après, parut sa dissertation sur le temps où vécut saint Sadroc, premier évêque de Limoges (3), et, l'année suivante, il mit au jour une nouvelle dissertation sur saint Clair, saint Lau, saint Ulfard et saint Baumar, patrons de l'église cathédrale de Tulle, et dont les reliques y étaient conservées (4).

Ces premiers ouvrages lui avaient déjà acquis un certain renom, et, en 1656, Pierre De Marca, archevêque de Toulouse, alors résidant à Paris, et l'un des plus savants hommes du *xvii^e* siècle, l'appela auprès de lui, et le fit participer à ses propres travaux. C'est à cette collaboration que l'on doit l'achèvement du traité de l'*Accord du sacerdoce et de l'empire*, ou des *Libertés de l'église gallicane*, dont le jeune

(1) Collège fondé au *xiv^e* siècle, pour vingt étudiants limousins, par le pape Innocent VI (Etienne Aubert), né au château des Monts près Pompadour, mort à Avignon le 12 septembre 1362. *Vit. Papar. Avenion.*, t. 1, p. 917 et seq.

(2) In-12, imprimé à Toulouse, 1652.

(3) Cette dissertation a été éditée à Tulle, en 1653, in-12.

(4) *Dissertatio de sanctis Claro, Laudo, etc.*, in-8°. Tutela, 1656. J'en ai trouvé, à la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris, un exemplaire provenant du legs testamentaire de la bibliothèque de l'archevêque Letellier.

Tulliste écrivit les quatre derniers livres. A l'une des éditions qu'il publia après la mort du docte prélat, il ajouta un *Traité des légats* et des notes importantes pour la défense des opinions de l'auteur (1).

C'est en 1662 que mourut P. De Marca. Le premier il avait deviné les aptitudes de son protégé, encouragé ses efforts et déterminé sa vocation. Aussi la plus vive affection régnait-elle entre ces deux hommes, et ce fut un moment de cruelle épreuve que celui où la destinée vint trancher le lien qui unissait à la fois ces deux belles intelligences et ces deux nobles cœurs (2).

Baluze ne consentit jamais depuis à s'attacher aussi intimement à la personne d'autres prélats français, et, malgré les offres brillantes qui lui furent adressées de divers côtés, il préféra garder son indépendance.

Il conserva toujours vivant le souvenir du bienfaiteur de sa jeunesse, et un sentiment de pieuse reconnaissance lui imposa la lourde tâche de terminer et publier l'ouvrage capital et resté inachevé du docte archevêque, le *Marca Hispanica*, ou description historique et géographique de la Catalogne et des pays circonvoisins. La préface, qui est un admirable résumé de l'ouvrage, le 1^{er} livre tout entier, qui n'est pas le moins intéressant, les tables et le riche appendice qui le terminent sont l'œuvre de Baluze (3). Déjà, par ses soins, les opuscules du même auteur avaient été soigneusement mis en lumière (4).

Cette application dévouée du célèbre érudit à l'achèvement et à la publication des œuvres de son vénérable patron n'est-elle pas un trait de caractère ? Cette fidélité dans la gratitude et dans l'affection ne témoigne-t-elle pas de la bonté de son cœur ? ne proteste-t-elle pas d'avance contre une accusation de fausse bonhomie sur laquelle nous reviendrons plus bas ?

(1) Trois éditions de cet ouvrage ont été publiées en 1663, 1669 et 1704.

(2) Il faut lire dans la lettre que Baluze écrivit après la mort de celui qu'il appelle son *excellent Mécène* l'expression vraie, naturelle, de cette douleur filiale : « Venio ad fatalem illum et acerbum diem quo vir optimus nobis ereptus est. Falluntur profecto qui existimant diem adimere ægritudinem hominibus, et dolores quantumvis magnos vetustate mitigari. Dies enim non modo non levat luctum hunc meum, sed etiam quotidie auget. » *Epistola Steph. Baluzii de vita et morte Petri De Marca*, in-8°. Parisiis, p. 92. — Dès 1622, Baluze était pourvu d'un canonicat dans l'église de Reims ; car. dans cette lettre, il en prend déjà le titre. Il ne reçut du reste jamais que la tonsure.

(3) Ce livre, dont le succès a été si grand et si mérité, a paru en 1688.

(4) C'est en 1681 que cet ouvrage a été édité.

Mais reprenons le cours des évènements.

De 1663 à 1667, Baluze donna successivement les éditions annotées des œuvres de Salvien, prêtre de Marseille au ^v^e siècle, et de Vincent de Lérins (1), de Loup, abbé de Ferrières (2), de saint Agobard, évêque de Lyon (3).

Ceux de nos lecteurs qui croiraient que ces éditions étaient un simple travail d'ordre, exigeant seulement du soin et une surveillance active des opérations de collation et de correction, se feraient une idée fort inexacte du mérite de ces sortes d'ouvrages. La partie matérielle en était la moindre et la moins difficile. On va en juger par la description d'une de ces publications, l'une des plus parfaites, il est vrai, celle des œuvres de Servat. Loup, abbé de Ferrières. C'était la première fois que les productions de cet écrivain du ^{ix}^e siècle se trouvaient imprimées ensemble. Baluze a mis en tête une épître dédicatoire à l'abbé Letellier, depuis archevêque de Reims. Suit une préface de l'éditeur, accompagnée de tous les témoignages rendus en divers temps à la mémoire de l'auteur; vient après le texte original; et le livre se termine par les notes de Baluze, qui occupent *plus du tiers du volume*, une table et un petit recueil d'anciens documents, diplômes, capitulaires, bulles et lettres de papes, que notre savant a publiés en appendice. Et ces notes sont d'un tel prix que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* les regardaient comme *un recueil d'érudition sur la critique de l'histoire* (4).

Sur la foi de la grande réputation que s'était faite notre Baluze, Colbert lui confia, en 1667, le soin d'administrer et d'accroître sa bibliothèque, moyennant une pension qui lui fut constamment servie par l'illustre ministre de Louis XIV, et, après la mort de ce dernier, par le marquis de Seignelay, son fils, jusqu'à l'année 1700, où il résigna ces pénibles fonctions (5).

(1) Paris, 1663, 1664, 1669, in-8°.

(2) Paris, 1664, in-8°.

(3) Paris, 1666, in-8°. Dans l'une des notes dont Baluze avait enrichi ce livre, il annonçait l'intention de publier une édition particulière des lettres de saint Rorice 1^{er}, évêque de Limoges (Agob. Lugd. suppl., not., p. 28); mais il n'a jamais réalisé ce projet.

(4) *Histoire littéraire de la France*, ^{ix}^e siècle, T. V, p. 271.

(5) Voir l'*Epître dédicatoire* de Baluze au marquis de Seignelay, placée en tête de la première édition du *Marca Hispanica*. Paris, 1688, in-f°. Jacques-Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, ayant hérité de la bibliothèque de son père le grand Colbert, la légua à son tour au roi Louis XIV, qui l'accepta par lettres-patentes enregistrées au parlement.

Grâce à ses actives investigations et à son choix judicieux, des livres rares et des manuscrits précieux, recueillis en Europe, en Asie et en Afrique, vinrent grossir cette bibliothèque, et former le plus riche dépôt littéraire du monde civilisé.

En 1670, Baluze fut appelé à professer le droit canonique au collège royal, dans lequel il devait exercer plus tard (en 1707) les fonctions de directeur, jouissant de l'insigne honneur d'occuper le premier une chaire spécialement créée pour lui.

Toutefois les soucis et les occupations multipliées de l'enseignement et de la bibliothèque de Colbert ne le détournèrent pas des travaux de haute érudition (1) par lesquels il préludait à la publication des Capitulaires.

C'est dans le cours de l'année 1677 que parut ce livre remarquable, ce code des temps mérovingiens et carlovingiens, dont la composition exigeait de si vastes connaissances, une critique si sûre, une science si exacte de l'histoire et de la chronologie, et qui précédait, ne l'oublions pas, ces livres immortels, précieux instruments de travail, créés, au XVIII^e siècle, par le génie patient et la puissance d'association et de discipline des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (2). L'histoire des Capitulaires, qui est placée en tête de la collection, et qui lui sert de préface, est à elle seule un ouvrage important, et a eu l'honneur de deux traductions et de deux éditions séparées (3).

De 1677 à 1693, Baluze mit encore au jour plusieurs livres (4),

(1) Il publia successivement la *Collection des Conciles de la Gaule Narbonnaise*, Paris, 1668, in-8°; — les *Homélies* de saint Césaire, évêque d'Arles, Paris, 1669, in-8°; — les œuvres de Reginon, abbé de Prüm, Paris, 1671, in-8°; — les *Dialogues* de l'archevêque Antoine Augustin, Paris, 1672, in-8°; — un opuscule de Pierre Galand, *Vita Petri Castellani, magni Eleemosynarii*, Paris, 1674, in-8°.

(2) *Capitularia reg. Francorum*: additæ sunt Marculfi et aliorum veteres formulæ, Parisiis, 1677, in-f°; 2 vol. Une nouvelle édition a été donnée par P. Chiniac de La Bastide en 1780.

(3) *Histoire des Capitulaires des rois français*, première traduction par Lescallier de Rourar, à La Haye, 1755; deuxième traduction par Chiniac, à Paris, 1778, in-8°.

(4) *La Mort des persécuteurs* de Lactance (1680, Paris, in-8°). — Les *Opuscula* de P. De Marca avec les notes. Paris, 1681, in-8°. — Les lettres du pape Innocent III (Paris, 1682, in-f°). — Les œuvres de Marius Mercator (Paris, 1684, in-8°). — Le *Marca Hispanica* sive *Limes Hispanicus* du même auteur : le IV^e livre et la préface sont de Baluze (Paris, 1688, in-f°). — Enfin les *Miscellanea*, collection de documents se rapportant principalement à l'histoire ecclésiastique, Paris, 1678 — 1715.

parmi lesquels nous citerons la nouvelle Collection des conciles (1).

A partir de cette époque, son talent se révèle sous une forme nouvelle.

Les Vies des papes d'Avignon (2) marquent la seconde phase de sa vie littéraire. Cet ouvrage, que l'on considère à juste titre comme l'un des plus importants de notre auteur, et auquel il paraît avoir apporté un soin particulier, est dédié au roi Louis XIV.

Il est divisé en trois parties distinctes : la première renferme les vies originales des pontifes, écrites en divers temps, et par divers personnages contemporains ou subséquents ; la dernière contient les instruments ou preuves, et, dans la seconde, qui embrasse neuf cents pages du premier volume, Baluze a inséré, sous le titre de *Notes*, une série de dissertations très-développées, et formant de véritables chapitres, où sont éclaircies, avec les ressources de sa prodigieuse érudition, la clarté admirable de sa méthode, et l'élégance toujours facile, naturelle et soutenue du plus pur langage latin, les questions de chronologie, de généalogie et d'histoire que soulève l'étude de la série des papes avignonnais.

Il est très-vraisemblable que le savant Tulliste fut conduit à traiter ce sujet par cette circonstance que plusieurs des pontifes qui siégèrent à Avignon étaient d'origine limousine (3). La connaissance parfaite qu'il avait des documents relatifs à l'histoire des familles de son pays lui fournissait de précieux matériaux, qu'il mit en œuvre avec le plus grand art. Aussi le succès fut-il complet, et mit le sceau à sa renommée d'écrivain. Il ne lui manquait plus que de connaître les détracteurs et la persécution.

En l'année 1700, ainsi que nous l'avons déjà dit, notre érudit, sentant le poids de l'âge, et croyant ne pouvoir rendre d'assez utiles services dans la bibliothèque de Colbert, se démit de ses fonctions, et reprit son indépendance. Il alla habiter, près du collège dit des Ecossais, une petite maison qui dépendait de cet établissement. Et, peu après, poussé par un sentiment de patriotisme toujours en éveil chez lui, et qui semblait grandir avec l'âge, il entreprit la composition du nouvel ouvrage qui devait causer sa perte.

(1) *Nova Collectio conciliorum cum notis*. Parisiis, 1683, in-4°.

(2) Paris, 1693, in-4°, 2 vol.

(3) Clément VI (Pierre Roger), élu pape en 1342, et Grégoire XI (Pierre Roger), son neveu, mort en 1378, étaient nés au château de Maumont près Ventadour. Innocent VI (Etienne Aubert), dont il a été parlé plus haut, était originaire des environs de Pompadour.

Laissons-le parler : mieux que tout commentaire , l'extrait que nous donnons ici de la préface de l'histoire de la maison d'Auvergne (1) révèle l'homme et l'écrivain.

« Dez le commencement de mes estudes , comme l'ouvrage que M. Justel a composé de la généalogie des vicomtes de Turenne estoit nouvellement imprimé , je pris plaisir à le lire , y estant porté par l'amour et par l'inclination qu'on a naturellement pour sa patrie , le chasteau de Turenne n'estant éloigné de la ville de Tulle , d'où je suis natif , que de quatre ou cinq lieues. Il est arrivé dans la suite que , voyant la maison des vicomtes de Turenne fondue en celle de La Tour d'Auvergne , la curiosité m'a poussé plus loin , et je me suis enfin trouvé engagé bien avant dans la connoissance de la généalogie de cette grande et illustre maison.

» Mes premières pensées n'avoient esté que de rechercher son origine , et de la conduire jusques à notre temps. Mais il m'est arrivé ce qui estoit arrivé avant moi à M. Justel ; car , en travaillant à cette recherche , à mesure que j'ai avancé dans mon travail , j'y ai découvert tant de lustre et de grandeur , et une si grande liaison avec l'histoire des comtes et dauphins d'Auvergne , que cela m'a donné encore envie de pénétrer plus avant , et d'aller jusques à la source de l'ancienneté et de la noblesse de toute la maison d'Auvergne. J'ai donc résolu de travailler aussi à l'histoire des comtes et des dauphins.

» Je scay que mon entreprise est grande , difficile et périlleuse , estant quasi impossible d'escrire sur cette sorte de sujets sans s'exposer à la mauvaise humeur des meschants critiques ,..... lesquels , ne sachant , pour me servir du raisonnement et des paroles de Belleforest , sur quoy discourir , ny en quoy employer le temps et le papier , n'ont austre estude que de dénigrer la reputation des grandes et généreuses maisons...

» Ayant toute ma vie fait profession de n'escrire rien que de vray , tout autant que j'ai sceu le connoistre , je me suis senti assez de cœur pour entreprendre un ouvrage si grand et si périlleux. Ma conscience et ma réputation me mettent à couvert des insultes de ceux qui croient se pouvoir faire un nom dans la république des lettres en réfutant les ouvrages d'autrui , et principalement les ouvrages de ceux qui se sont attiré l'estime et l'approbation du public.

» Saint Hiérome s'en est plaint avant moy dans ses Commentaires

(1) *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, Paris , 1708 , in-f°, 2 vol.

sur le prophète Isaïe , disant que , après avoir achevé le huitième livre , il va travailler au neuvième , *non absque morsu et obiectationibus invidorum , qui , ignorantes quid audiant , quid loquantur , de eo audent judicare quod nesciunt , et ante despicunt quam probent , eruditosque se aestimant et disertos si de cunctis scriptoribus detrahant* (1). »

Il écrivit , en effet , et publia cette histoire de la maison d'Auvergne dont les conclusions , appuyées sur des titres , tendaient à prouver que les représentants de cette famille descendaient , en ligne directe et masculine , des anciens ducs de Guyenne et comtes d'Auvergne. Ce beau travail , écrit dans la manière sobre et précise de l'*Histoire de la maison de Béthune* de Duchesne , et de l'*Histoire de la maison de Turenne* de Justel , mais avec plus d'ampleur , plus d'élévation , et surtout avec une portée et une vigueur de style dont les deux premiers n'ont jamais approché , et qui étonne quand on se reporte à l'âge de l'auteur , alors octogénaire ; ce travail , disons-nous , marque la troisième et dernière période du talent de Baluze , en ce qu'il nous offre une œuvre entièrement originale.

Emmanuel Théodose , cardinal de Bouillon , avait attiré à lui notre savant ; il encouragea , autant qu'il était en lui , l'exécution d'un livre qui glorifiait sa maison , et subvint même aux frais de la riche et luxueuse édition qui fut publiée en 1708. Nulle opposition ni discussion ne survint jusqu'à l'année 1710 , où le cardinal , après avoir supporté un long exil en France , sortit tout à coup du royaume. Cette fuite irrita le roi ; et le modeste et laborieux écrivain fut enveloppé dans les calomnies et les persécutions dirigées contre l'opulent et noble prélat. Accusé d'avoir usé de titres supposés dans un intérêt de généalogie , il fut condamné sans avoir été défendu ni même entendu. Son livre fut supprimé par ordre du roi , et lui-même , banni à la fois de l'Université et de Paris , fut relégué à Lyon (2).

Bientôt , grâce à l'appui de quelques personnages puissants , il obtint de se rapprocher de cette capitale où vivaient ses souvenirs et ses amis , et où se trouvaient réunis ces livres et ces précieux monuments des temps passés au milieu desquels s'étaient écoulées les plus belles et les plus heureuses années de sa vie.

(1) Cette préface , comme celle des *Capitulaires* , a été imprimée à part. Paris , 1708 , in-4°.

(2) Nous ne nous étendrons pas davantage sur un sujet qui exigerait de longs développements , et que nous nous proposons de traiter plus tard dans une notice qui sera spécialement consacrée à l'étude des travaux de Baluze à la bibliothèque de Colbert.

Il se rendit successivement à Rome , à Blois , à Tours et à Orléans , où il résida jusqu'en 1713. Enfin , dans le cours de cette année , la paix fut rendue à la famille de Bouillon ; l'innocence du malheureux Baluze fut reconnue , et il revint à Paris à la grande joie de ses nombreux amis et aux acclamations des hommes de lettres. Mais il ne recouvra ni l'emploi qu'il avait autrefois dans l'Université , ni la pension qu'à ce titre il recevait du roi. La justice qui lui fut rendue ne fut donc pas seulement tardive : elle resta incomplète.

On a parlé , dans le feuilleton déjà cité , de l'auréole dont l'entourait à nos yeux l'amitié de Colbert. Eh bien , voilà ce que lui valut la faveur des puissants : de modestes salaires pour tant de talents et de labeur à l'époque de sa prospérité ; et , au terme de sa carrière , à l'âge où la fatigue appelle le repos , la disgrâce , les persécutions , la ruine , l'exil et une vie nomade et tourmentée.

Ah ! parlez plutôt de l'amitié des savants illustres qui l'entouraient d'estime et d'affection ; de Mabillon , Luc Dachery , Henschenius et Ménage , des frères Sainte-Marthe , et surtout de Du Cange (1). Celle-ci le soutint dans ses jours d'épreuve , le consola de ses revers ; et le commerce fraternel de la science et des lettres adoucissait au moins l'amertume et les douleurs du commerce des grands.

La mort avait d'ailleurs frappé autour de lui. Son père , vieillard vénéré , et sa mère , l'objet de son culte , étaient au tombeau (2) ; il avait reçu le dernier soupir de son ami Dufresne du Cange , qui exigea de lui , au moment suprême , la promesse de conserver entière par-delà la tombe l'affection qui les avait unis sur cette terre (3).

Malgré tant d'orages et des coups si terribles , malgré des pertes si tristes et de si navrantes séparations , Baluze occupait encore les années de sa vieillesse à ses travaux favoris ; seulement , au déclin de la vie , il reporta plus souvent encore sa pensée , son amour et ses regrets vers le berceau de sa jeunesse ; vers la vallée profonde , les

(1) Baluze et les savants ses amis se réunissaient à certains jours convenus dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés pour conférer sur les ouvrages projetés , en cours d'exécution , ou sur ceux qui paraissaient alors.

(2) Son père était mort à Tulle le 13 septembre 1677 ; sa mère , le 1^{er} mai 1687. Voyez *Histonia Tutel.*, p. 298. Il lui restait plusieurs frères , dont l'un , Jean Baluze , chanoine à la cathédrale de Tulle , reçut la dédicace de son Histoire.

(3) « Extinctus his diebus amicus noster summus Carolus Dufresnius Cangius , id a nobis exigit , Eusebi carissime , ut amicitiam nostram , integram erga defunctum » conservemus. » *Epistol. Stephani Baluzii Tutelensis ad Euseb. Renaudotum , de vita et morte Carol. Fresnii Cangii.* — Voir la dernière édition du Glossaire. Paris , Firmin Didot , t. 1^{er} , p. 61.

collines boisées, la bruyante rivière qui court sur son lit de pierre, et le vieux clocher à l'ombre duquel s'écoulent les générations. Il entreprit donc d'écrire l'histoire de sa ville natale. Mais il hésitait à la publier, lorsqu'il y fut décidé par les instances du duc d'Orléans, régent de France (1).

Dans cette œuvre de ses dernières années, on est étonné de retrouver toutes ces qualités de méthode, de jugement, de style, qui le placent au rang des maîtres. Parmi les excellentes notices que ce livre contient, nous signalerons celles concernant l'abbé Fruin (Frodinus), les deux abbés Bernard, et la généalogie du vicomte Adémar, qui est un chef-d'œuvre de discussion, et que le feuilletoniste de l'*Union Corrèzienne* a si mal appréciée.

Rien n'est plus gracieux, ni d'un sentiment plus délicat, plus pénétrant, que le début de cette histoire locale, où se mêlent les souvenirs du pays et les réminiscences du lettré, dont les vives impressions trouvent dans ses classiques chéris leur expression pittoresque et toujours élevée. Nous traduisons :

« J'ai résolu, dit-il, de décrire ma chère ville de Tulle, ainsi qu'une autre Ithaque, attachée comme un nid aux flancs d'après rochers (2), et de fixer par mes récits le souvenir des événements qui y survinrent, et qui méritent d'être rapportés. Car c'est ma patrie et celle de mes frères, où vécurent mon père, mon aïeul et une longue suite d'ancêtres, qui brillèrent moins par de vaines splendeurs que par une probité éprouvée (3); j'ai, dis-je, résolu d'écrire l'histoire de notre ville pour mes concitoyens, de peur que nous ne paraissions des étrangers et des hôtes dans notre propre pays (4). »

Ce fut le dernier adieu de Baluze à sa patrie; ce fut aussi son dernier adieu à la science, aux lettres, à la vie. Car son histoire parut en 1717, et, l'année suivante, le 28 juillet, il expirait.

Il expirait chargé d'ans, mais encore infatigable; car il laissa inachevée une édition des œuvres de saint Cyprien qu'il avait préparée dans l'exil, et qu'il avait enfin consenti à livrer aux presses de l'imprimerie royale (5). Il mourut donc à la tâche, comme est mort,

(1) *Historia Tutelensis*, in-4°. Parisiis, 1717.

(2) Institui Tutelam meam velut alteram Ithacam in asperimis saxulis tanquam nidulum affixam describere. *Histor. Tutel.*, lib. I, cap. I.

(3) Le bisaïeul de Baluze remplissait à Tulle, à la fin du xvi^e siècle, les fonctions de consul, qu'il tenait de l'élection. *Ibid.*, p. 268.

(4) Ne in nostra patria peregrini atque hospites esse videamur. *Ibid.*, p. 2.

(5) Cette édition a été terminée, après la mort de Baluze, par un Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, D. Prudent Maran. Paris, 1726, in-f°.

il y a peu de jours, un célèbre avocat, honneur et lumière du barreau parisien (1).

Et maintenant jetons un coup-d'œil sur la carrière parcourue par Etienne Baluze. De quelque côté que se tournent les recherches de l'homme studieux, histoire générale, histoire locale, histoire ecclésiastique, chronologie, philologie, législation, partout il rencontre ce grand critique.

« Toutes les branches de l'érudition, fait observer J.-D. Mansi de Lucques, doivent tant à Baluze que celui qui ne possède point ses ouvrages peut être considéré comme étant privé des éléments de travail les plus indispensables. « Il écrivait élégamment, naturellement et sans fatigue, comme l'attestent les livres qu'il a donnés » au public (2) ».

« On parle avec hardiesse, dit un des archéologues les plus distingués du siècle dernier, Caylus, quand on a pour garant de ce qu'on avance un homme du savoir et de la réputation de Baluze (3). »

« Qui ne connaît, s'écrie un de ses contemporains au lendemain de sa mort, l'esprit pénétrant, le jugement si fin, l'habileté de critique et les vastes connaissances littéraires de cet érudit?... Il ne nous est point permis de célébrer dignement les louanges d'un si grand homme (4)! »

Et, si l'on considère que, dans le même temps où se produisaient les publications et les œuvres que nous avons énumérées, notre savant eut à remplir et accomplir avec exactitude et dévouement pendant de nombreuses années les devoirs du professorat; qu'il recueillait et coordonnait les éléments de la vaste bibliothèque de Colbert, transcrivait, annotait et conservait les documents les plus précieux de notre histoire, on reste étonné, confondu devant la puissance de travail de l'un de ces géants de la science auprès desquels les plus laborieux d'aujourd'hui paraissent des oisifs.

(1) M. Paillet, foudroyé par une attaque d'apoplexie, le 16 novembre 1855, au milieu d'une plaidoirie. « Sa toge fut son linceul », suivant l'expression éloquente de l'un de ses confrères, M^r Bethmont.

(2) Scribebat eleganter, candide et indefosse, uti plurima ejus opera vulgata testantur. G. D. Mansi Lucensis. *Miscell.* Præfatio, 1761.

(3) Caylus, *Recueil d'antiquités*, in-4°, t. VI, p. 356.

(4) Quis etiam illius eruditissimi viri perspicacitatem ingenii, judicii acumen, criticæ solertiam, rei litterariæ notitiam ampliorem non noverit ?

... Nobis vero non licet tanti viri laudes attingere !...

Qui mille auctores Baluzius edidit unus,
Par ille auctorum millibus unus erat !

On peut donc affirmer que nulle existence ne fut plus noblement remplie que cette existence de dur labeur, de luttes acharnées, de conquêtes de l'intelligence sur l'inconnu et sur les ténèbres du passé.

Fils de ses œuvres, artisan de sa propre gloire, Baluze ne l'a-t-il pas assez chèrement acquise au prix des efforts de chaque jour, de chaque instant d'un travail sans trêve ni repos, au prix des persécutions, de la ruine et de l'exil, pour qu'elle reste désormais sans débats attachée à son nom ? pour que, à défaut d'un autre sentiment, le souvenir seul de ce qu'il souffrit éloigne de lui des attaques injustes et inconsidérées ?

Que dirai-je de celui qui essaie aujourd'hui de flétrir du ridicule cette grande illustration, la seule dont puisse s'enorgueillir notre commune patrie ?

L'auteur du feuilleton de *l'Union Corrèzienne* se montre fort rigoureux pour l'inconnu qui a commis la faute d'imposer aux ruines de l'ancienne ville gallo-romaine de Tintignac le nom nouveau de La Geneste. Ne craint-il pas, lui aussi, venu d'hier, qui jette un démenti aux témoignages de deux siècles, ne craint-il pas qu'on lui demande quels sont ses titres, quelle est son autorité, quelle est sa compétence, pour mesurer la valeur d'un homme tel que Baluze ?

Il semble n'accorder la qualité d'historien qu'à ceux de deux écoles : *coloriste* comme MM. Augustin Thierry et Michelet ; *philosophique* comme Montesquieu, Robertson et M. Guizot. Il paraît croire que les travaux qui ne procèdent point de l'un ou de l'autre de ces deux systèmes ne méritent qu'indifférence et dédain. Il faudrait, à ce compte, jeter à bas nos gloires les plus incontestées, chasser des bibliothèques nos livres les plus précieux :... comme s'il ne pouvait y avoir place pour tous nos grands hommes au banquet de la renommée ! comme si la science de l'archéologue, de l'antiquaire, de l'historien exact, n'avait pas une large part, la plus large peut-être, dans les progrès de l'histoire des peuples ! A vrai dire même, l'histoire philosophique est une série d'*inductions philosophiques*, d'observations morales, que des esprits généralisateurs émettent d'après un ensemble de faits historiques précédemment constatés et exposés ; en sorte que c'est moins là l'histoire qu'une étude synthétique qui en suppose la préexistence.

Ainsi donc point d'ostracisme, point d'exclusion d'aucune de nos grandeurs, d'aucune de nos gloires !

Voyez la ville d'Amiens ! elle a bien compris le soin de son honneur, j'oserai dire son devoir, lorsqu'elle a élevé sur sa plus belle place la statue de l'érudit qui naquit dans ses murs, de Dufresne

du Cange. En contemplant sur son piédestal de marbre ce magnifique bronze, ce front méditatif où rayonne l'intelligence, j'ai involontairement reporté ma pensée vers Baluze, qui fut son ami de prédilection, et j'ai regretté amèrement l'oubli dont la ville de Tulle payait celui qui l'aima d'un si touchant amour.

Et ce sentiment de tendresse pour le pays natal était bien connu parmi les savants auxquels il s'adressait souvent pour recueillir ce qui pouvait se rattacher à son histoire. Il ne manquait jamais de faire inscrire sur sès œuvres, à la suite de son nom, le mot *Tutelensis*, appelant ainsi l'obscur cité dont le titre épiscopal étonnait si fort le poète Pétrarque, à participer à sa propre gloire. « Après l'aveu d'un homme si savant, disait encore Caylus en parlant de Baluze à propos de Tintignac, on ne me demandera pas le nom d'une ville qui lui était inconnu, à lui qui aimait sa patrie, et qui n'était occupé que de l'illustrer (1). »

C'est là pourtant celui que le feuilletoniste a conspué comme on ne le ferait pas d'un étranger sans mérite, d'une médiocrité indifférente !

Et, non content de rabaisser les talents de ce grand homme, on s'est attaché à dénigrer son caractère. Ne l'a-t-on pas accusé de croire à l'influence du démon, des succubes et des incubes ? n'a-t-on pas supposé que, *malgré sa bonhomie apparente, il eût consenti à approcher la torche du bûcher de Vanini : le grand xvi^e siècle avait, dit-on, passé sur sa tête sans qu'il l'eût compris.*

Mais où voit-on que Baluze ait cru à toutes les vilaines choses dont il est parlé dans le feuilleton ? Pourrait-on citer les passages de ses œuvres où ces croyances soient émises ? Lui ferait-on, par hasard, un crime d'avoir rapporté des miracles qu'il tenait de la tradition ou trouvait dans des légendes ? Mais, si l'on faisait aujourd'hui procès à ceux qui croient aux prodiges de l'intervention divine dans les événements humains, comme on faisait en d'autres temps procès à ceux qui refusaient d'y croire, il y aurait un nombre infini d'excellents esprits livrés aux persécutions d'une intolérance d'espèce nouvelle, mais non moins odieuse que celle d'autrefois ; et d'abord tous les chrétiens, car la création des mondes sous le regard et par la seule volonté d'un Dieu qui n'a ni commencement ni fin, le Fils de Dieu fait homme et rachetant l'humanité au prix de son sang, ne sont-ce pas les plus grands des miracles ?

(1) *Recueil d'antiquités*, t. VI, p. 357. Caylus a mis en note au bas de cette page : « Il est toujours cité comme le docte Baluze par ceux mêmes qui vivaient de son temps ».

A l'égard du démon et des diableries , on rappelle mal à propos le *xvi^e* siècle ; car , à aucune époque autant qu'à celle-là , par aucun orateur aussi souvent que par Luther , ce Mirabeau de la réforme , le démon ne fut évoqué et mis en scène , non pas plaisamment ni par forme d'allégorie , mais sérieusement et à titre d'individualité réelle et distincte.

Vous parlez du bûcher de Vanini , crime et honte d'une réaction fanatique ; mais ces mots n'ont pu passer sous votre plume sans vous remettre en mémoire le bûcher de Servet , crime et honte plus grands encore du réformateur Calvin !

Pourquoi raviver des souvenirs de haine et de vengeance ? Charité , charité ! c'est-à-dire sollicitude et assistance aux humbles et aux souffrants ; absence d'envie et de convoitise à l'égard des puissants et des heureux ; indulgence , amour pour tous ceux qui composent avec nous le grand corps social : telle est la loi qui de l'Ecriture doit passer dans le fait , de la prédication dans les mœurs , et à laquelle doit obéir fidèlement tout véritable ami de l'humanité , tout soldat dévoué du progrès.

Vous nous mettez en garde contre la *bonhomie apparente* de Baluze , et vous présumez qu'il eût volontiers porté la torche au bûcher d'une victime de l'intolérance.

Mais quelle parole , quelle circonstance pourriez-vous signaler qui justifîât une imputation si grave , si odieuse , et que contredit la vie tout entière de notre savant ? Et , si votre accusation n'est point appuyée de preuves directes , convaincantes , j'en appelle à vous-même , ne devez-vous pas regretter de vous en être rendu l'organe , et d'avoir jeté le premier outrage à une mémoire qui a tant de droits à nos admirations et à votre respect ?

Oh ! bien plutôt conservons avec piété , exaltons avec ferveur ces gloires si pures , vraiment nationales , qui ne traînent point après elles , comme tant d'autres gloires , un triste et lugubre cortège de douleurs et d'infortunes ! En elles consiste notre plus précieux héritage , dépôt sacré qui nous fut légué par nos pères , et que nous devons transmettre intact à nos enfants.

Aussi faisons-nous des vœux pour que le chef-lieu du département de la Corrèze élève un monument en l'honneur du plus illustre de ses fils , ou que du moins l'une de nos rues ou places publiques reçoive son nom , afin de perpétuer au milieu de nos concitoyens le souvenir de celui qui ne désira la célébrité que pour la partager avec sa ville natale.

M. DELOCHE.

PIERRE LE SCOLASTIQUE.

FRAGMENTS DU POÈME DE SAINT MARTIAL.

Pierre le Scolastique ou l'Ecolâtre (*Petrus Scolasticus*) est un poète limousin du moyen-âge sur lequel l'histoire n'a pas écrit une ligne. Les deux mots qui composent son nom sont les seuls éléments que nous ayons pour composer sa biographie. Il faut bien que l'auréole de la gloire ne l'ait pas couronné pendant sa vie, puisque nos vieux chroniqueurs n'ont fait mention ni de ce poète ni de son livre. Sa destinée a été tellement obscure que les quelques savants modernes qui se sont occupés de lui ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu. Les uns prétendent qu'il vivait à la fin du *x^e* siècle ; les autres ne le font vivre qu'à la fin du siècle suivant. Au reste, pour déterminer l'une ou l'autre de ces deux époques, ils avaient un monument littéraire que nous n'avons plus aujourd'hui : nous voulons parler du poème latin en neuf livres que Pierre le Scolastique avait composé sur saint Martial et les choses relatives à l'apôtre de l'Aquitaine : *Codex Petri Scolastici de apostolo Christi sanctissimo viro Martiale rebusque ad ipsum pertinentibus*.

Nadaud a signalé trois manuscrits de ce poème : l'un qui se trouvait dans le chartrier de Saint-Martial ; l'autre, dans la bibliothèque de M. de Thou : — qui nous dira ce que sont devenus ces deux manuscrits ? — le troisième, le plus important de tous, celui qu'avait lu Nadaud, et qui avait été consulté par dom Rivet et les Bénédictins de l'*Histoire littéraire de la France*, était un manuscrit, peint au *xiii^e* siècle, qui provenait de l'abbaye de Saint-Martial, et qui se trouvait, avant la révolution, à Limoges, dans la riche bibliothèque de M. de L'Epine, secrétaire général de l'intendance. Il est très-regrettable que ce savant distingué, qui connaissait tout le prix de ce livre, ne l'ait pas légué, pour en assurer la conservation, à quelque établissement public : car ce précieux manuscrit, le seul peut-être qui nous restât du poème du Scolastique, s'est

perdu, comme les poésies de Géraud de Borneilh (1), dans les mains inintelligentes des héritiers de M. de L'Epine. Eh bien! c'est sur ce poète ignoré, dont les œuvres se sont perdues, que nous entreprenons de faire une étude archéologique. Voilà certes un labeur ingrat; voilà une entreprise hardie sinon téméraire: c'est là, du reste, tout son mérite, et ce n'est qu'à ce point de vue qu'elle peut offrir un intérêt quelconque à nos lecteurs.

A dire vrai, quoique, — selon toute vraisemblance, — le poème du Scolastique soit perdu, toutefois il en reste encore quelques fragments. Ainsi nous en avons découvert le commencement dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale. De plus un cahier de Nadaud, que M. Auguste Du Boys a mis obligeamment à notre disposition, renferme, en deux pages, une courte analyse de ce poème. Dans d'autres manuscrits de cet infatigable antiquaire, nous avons pu glaner quelques vers inédits. Puis le P. Bonaventure, dans les deux volumes in-folio qu'il a composés sur saint Martial, s'appuie assez fréquemment sur l'autorité de Pierre le Scolastique, à qui il emprunte de nombreuses citations. En réunissant tous ces fragments épars, en les groupant, dans un ordre méthodique, à la place qu'ils occupaient autrefois, on parvient, sinon à avoir une idée complète du poème, au moins à en avoir une esquisse qui dédommage un peu de la perte qu'on a faite de ce précieux monument.

En parlant du prix de ce poème, dont nous exhumons quelques fragments de la poussière et de l'oubli, nous ne voulons pas le présenter comme un chef-d'œuvre littéraire et comme un type d'élégante versification. Pierre le Scolastique vivait dans un siècle de fer: est-il étonnant que son style soit empreint de rouille, et se ressente un peu de la barbarie de son siècle? Si l'on y trouve çà et là quelques bons vers, on en trouve beaucoup plus de médiocres, et un plus grand nombre encore de mauvais. Mais, quel qu'il soit, ce poème mérite d'être apprécié par les antiquaires. D'abord c'est un monument du pays, qui jette quelques clartés sur plusieurs points de notre histoire locale; puis c'est un curieux *specimen* de la littérature limousine au moyen-âge un livre où se trouvent révélés l'esprit et les tendances de cette époque. Les numismates contemporains étudient les monnaies *barbares* du moyen-âge avec autant d'attrait et de passion que les antiquaires d'autrefois en mettaient à étudier les magnifiques médailles de la civilisation romaine: ces

(1) ALLOT, *Monuments de la Haute-Vienne*, p. 125, note 2.

monnaies barbares révèlent souvent des faits inconnus, et suppléent au silence des historiens : ainsi le poème *barbare* du Scolastique, qui éclaire quelques faits obscurs du moyen-âge, ne mérite pas moins notre étude et nos investigations que les chefs-d'œuvre immortels de ces grands poètes qui ont tracé un sillon lumineux dans l'histoire.

ARTICLE PREMIER.

A QUELLE ÉPOQUE A VÉCU PIERRE LE SCOLASTIQUE ?

Avant de citer les fragments qui nous restent de Pierre le Scolastique, il est une question préalable qui se présente, et qu'il faut éclaircir : — A quelle époque a vécu Pierre le Scolastique ?

Sur cette question, comme sur beaucoup d'autres, les savants ne sont pas d'accord : les uns, tels que Bonaventure, Honoré de Sainte-Marie, Nadaud, Févret de Fontette, prétendent que Pierre le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant ; les autres, comme dom Rivet et sans doute aussi les Bénédictins qui ont travaillé sous sa direction à l'*Histoire littéraire de la France*, dom Duclou, dom Poncet, dom Colomb, ne font vivre Pierre le Scolastique qu'à la fin du x^e siècle (1099). Exposons d'abord cette dernière opinion, et citons textuellement l'article que dom Rivet a consacré au poète de saint Martial :

« PIERRE, SCOLASTIQUE DE LIMOGES.

» § 1^{er}. — *Histoire de sa vie.*

» Pierre, qui fait l'objet de cet article, est simplement qualifié Scolastique dans les monuments qui parlent de lui, sans qu'ils parlent de quelle église ou monastère il était. Mais la nature de son ouvrage semble ne devoir point laisser de doute qu'il ne remplît cette dignité à Limoges, soit à Saint-Etienne, qui est la cathédrale, soit à l'abbaye de Saint-Martial. On n'a pas le même secours pour déterminer le temps précis auquel il a écrit, quoiqu'il paraisse certain qu'il l'a fait après le x^e siècle et avant la fin du $xiii^e$. La

preuve de la première époque se tire de son propre ouvrage, qui est une paraphrase en vers des Actes de saint Martial, et l'autre, de l'écriture du manuscrit qui la contient, écriture qui paraît aux connaisseurs avoir précédé le ^{xiii}^e siècle.

» Cela posé, l'on ne peut parvenir à fixer le temps de son ouvrage que par la voie des conjectures. On en fera de façon et d'autre, qui seront, pour la plupart, sinon hasardées ou fausses, au moins incertaines. On pourra d'abord conjecturer que notre Scolastique, se déclarant partisan de l'apostolat de saint Martial, comme il fait effectivement, aura écrit au temps que cet apostolat faisait plus de bruit, c'est-à-dire vers les années 1028 et 1030, peu avant que se tint le grand concile de Limoges sur ce sujet : conjecture qui paraît appuyée sur ce qu'il n'en fait aucune mention dans son ouvrage, où il semble qu'il ne devait pas l'oublier.

» Mais, quelque spécieuse que paraisse cette conjecture, elle ne se peut soutenir, n'étant appuyée que par une preuve négative, qui se trouve détruite par une autre beaucoup plus forte. En effet, il n'est pas croyable que, si le Scolastique Pierre avait fleuri dès 1028, Adémar de Chabonais (1) l'eût oublié dans la pompeuse inscription de sa fameuse lettre apologétique de l'apostolat de saint Martial, qu'il a adressée à tous les gens de lettres de sa connaissance, éloignés comme voisins, qu'il savait être disposés en faveur de cet apostolat. De même, si Pierre avait écrit avant le concile de Limoges tenu en 1031, est-il croyable ou qu'il n'y eût pas paru lui-même pour y faire valoir son sentiment, ou que quelqu'un, entre ce grand nombre de savants qui y parlèrent en faveur de la même opinion, n'eût pas cité son écrit pour l'appuyer ? D'ailleurs la véritable raison pourquoi il ne fait aucune mention des conciles sur cet apostolat est qu'ils n'entraient pas dans son dessein, ne s'étant proposé que de mettre en vers le texte en prose des Actes de saint Martial.

» Tout ceci concourt à rendre plus vraisemblable l'opinion que nous allons établir, savoir que notre Scolastique n'écrivait qu'à la fin de ce ^{xi}^e siècle. C'est de quoi l'on ne peut raisonnablement douter, pour peu d'attention qu'on donne à ce que dit l'auteur sur la fin du premier livre de son ouvrage (*mss*). Il y nomme deux personnes célèbres, qui vivaient alors, et du témoignage desquelles il s'autorise pour donner du relief à son travail. L'un est un Gérard, qu'il exhorte à prendre la plume, pour tâcher, comme lui, de fermer la

(1) MABILLON, *Annal.*, T. IV, append., p. 717, 1.

bouche aux contradicteurs qui refusaient encore de reconnaître l'apostolat de saint Martial. Voici ses expressions en l'apostrophant :

Ut de sacris corvus fluentis
Effodiens oculos iniquis ,
Gerarde frater, qui sapientia polles,
Profanos otius increpa,
Apostolum (1) ne quis latrator
Audeat ulterius negare.

expressions qui ne peuvent mieux convenir qu'à Gérard ou Geraud II, abbé de Saint-Augustin de Limoges, lorsqu'il n'était encore que simple moine, comme le montre la qualification de frère que l'auteur lui donne. C'était un des hommes de lettres de son temps qui se mêlait aussi de versifier, ainsi qu'on le verra sur l'an 1104, qui est celui de sa mort.

» L'autre personnage que nomme notre Scolastique est un Hildebert, qu'il paraît avoir consulté sur son dessein, et qui l'avait approuvé; ce qui lui fait dire à ce sujet :

Hæc Hildebertus scribere me probat.

» Qui peut se refuser à connaître ici Hildebert, depuis évêque du Mans, et ensuite archevêque de Tours, l'un des plus célèbres poètes de la fin du XI^e siècle ?

» § II. — *Ses écrits.*

» Quant à l'ouvrage du Scolastique Pierre, qui est le seul monument qui nous fasse connaître son auteur, ce n'est qu'une version de la prose des mauvais Actes de saint Martial, et de la relation de quelques-uns de ses miracles en vers d'une extrême platitude. Tel était, comme il a été dit ailleurs, le caractère de presque toutes les pièces de poésie de ce temps-là. Mais, si notre poète n'a pas réussi à faire de bons vers, il a fait voir qu'il en savait faire de toutes sortes de mesures. C'est ce que montrent les deux premiers livres de son ouvrage, qui en contiennent neuf, dont les sept derniers sont en vers héroïques. Il paraît par là que Pierre était laborieux, et sa muse fort féconde. Au reste, ce grand ouvrage n'est bon qu'à

(1) Il y a dans Rivet *apostolorum* : ce doit être une faute d'impression.

caractériser les versificateurs de ce siècle, et à faire connaître le zèle de son auteur pour l'apostolat de saint Martial.

» Le manuscrit qui le contient est un débris de l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de ce nom à Limoges, et se trouve dans le cabinet de M. de L'Epine, gentilhomme du pays, qui fait voir, par son amour pour les bons livres et les connaissances de la belle littérature qu'il acquiert tous les jours, que les gens d'épée peuvent, quand ils le veulent, devenir amis des muses. Le long poème de notre Scolastique y est intitulé de la sorte : *Codex Petri Scolastici de apostolo Christi sanctissimo viro Martiale rebusque ad ipsum pertinentibus.* » (*Hist. litt. de la France*, T. VIII, p. 504-506.)

A la fin du tome VIII de l'*Histoire littéraire*, dom Rivet assigne l'an 1099 pour date au poème de Pierre le Scolastique. (T. VIII, p. 713.)

M. Allou a suivi l'opinion de dom Rivet. Voici comment il s'exprime dans son article sur la littérature limousine au moyen-âge : « La poésie latine fut aussi cultivée à Limoges ; mais ce fut, en général, avec plus de zèle que de succès. Nous citerons pour exemple un poème de Pierre l'Ecolâtre, moine de Saint-Martial, froide et longue paraphrase des Actes de cet évêque attribués à saint Aurélien. On a des raisons de croire que ce poème a été composé vers l'an 1099. » (Allou, p. 125.)

D'autres savants, parmi lesquels nous citerons le P. Bonaventure, Honoré de Sainte-Marie, l'abbé Nadaud et Févret de Fontette, prétendent que Pierre le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e.

Et d'abord, le P. Bonaventure, en maints endroits de son Histoire de saint Martial, enseigne que Pierre le Scolastique a écrit son poème à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant (1). Il se base principalement sur ce fait, que cet auteur, « au livre VIII de son poème, chap. VIII, se déclare avoir vécu vers le temps de la guérison des Ardents et de l'assemblée générale d'Aquitaine qui se tint à Limoges en 994 ». (T. I, p. 207.) Et ailleurs il dit encore : « Les neuf livres ou poésies de Petrus Scolasticus me semblent aussi fort antiques. C'est un abrégé ou paraphrase de la Vie composée par saint Aurélien ; abrégeant quelquefois, et autrefois aussi amplifiant les choses, et y en ajoutant d'autres

(1) « Petrus Scolasticus, en la Vie poématique de saint Martial, écrite vers la fin du dixième siècle et au commencement de l'onzième. » (BONAVENT, T. I, p. 475.) « Petrus Scolasticus, qui écrivoit il y a plus de sept-cents ans. » (T. II, p. 33.)

arrivées de son temps, ou qu'on tenoit par tradition. Il doit avoir précédé tous les conciles tenus sur la question de l'apostolat et la détermination de Jean XX, dont il ne parle pas ». (T. II, p. 385.)

Ainsi, le récit du miracle des Ardents, que Pierre le Scolastique raconte comme témoin oculaire, le silence qu'il garde sur les conciles relatifs à l'apostolat et sur la bulle du pape Jean XIX : voilà les deux raisons qui déterminent le P. Bonaventure à croire que cet écrivain a vécu à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant, avant les conciles de Bourges et de Limoges.

Le P. Honoré de Sainte-Marie, qui a tracé d'une main si sûre ces règles de critique si judicieuses que la science contemporaine a prises pour guide, enseigne aussi que Pierre le Scolastique écrivait à la fin du x^e siècle. En parlant des lettres de saint Martial, notre illustre compatriote dit que Pierre le Scolastique fit mention de ces lettres (L. VI, c. XI) vers la fin du x^e siècle, c'est-à-dire environ cent ans avant qu'elles fussent trouvées dans un lieu souterrain de l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix, du temps de Philippe I^{er}, roi de France, vers l'an 1100 (1).

Notre savant Nadaud, qui avait lu le poème de Pierre le Scolastique, et qui en avait fait une courte analyse, est aussi de l'avis que cet écrivain vivait à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e . Citons son texte, que l'abbé Vitrac a dû modifier en le copiant :

« *Petrus Scolasticus*, Pierre l'Ecolâtre, probablement ainsi nommé parce qu'il était modérateur de l'école et des études à l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. Il vivoit à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e . Ce religieux, amateur des beaux-arts, cultiva la poésie et l'architecture. Dans les chroniques du temps (2), on le qualifie d'habile architecte. Il est probable que c'est lui qui présida à la construction de l'église de Saint-Sauveur, contiguë à celle de Saint-Martial (3), et dont la dédicace fut célébrée en 1028. *Petrus Scolasticus* exerça ses talents poétiques sur un sujet bien digne d'un moine de Saint-Martial, et composa :

(1) Problème proposé aux savants touchant les ouvrages attribués à saint Denys-l'Aréopagite, p. 161.

(2) Nadaud veut sans doute parler de la lettre d'Adémar sur l'apostolat de saint Martial, dans l'inscription de laquelle on trouve désigné un *Pierre habile architecte* (*Petro perito architecto*).

(3) Ou plutôt contiguë à la crypte de Saint-Martial, connue sous le nom de Saint-Pierre-du-Sépulcre.

» *Codex Petri Scolastici de apostolo Christi sanctissimo viro Martiale rebusque ad ipsum pertinentibus*. Il commence par ces mots :

» INVOCATIO POETÆ, SIVE HYMNUS.

» Christe, Rex regum, quia Martialis, etc.

» Ce poème est en neuf livres. Les deux premiers, en vers de différentes mesures ; les sept autres, en vers héroïques. Le manuscrit était dans la bibliothèque de M. de Thou et dans le chartrier de Saint-Martial. M. de L'Epine, bon littérateur, habile antiquaire et parfaitement versé tant dans l'économie rurale que dans l'administration politique, possède un exemplaire de ce poème. Cet ouvrage est rare et précieux, au moins pour son antiquité » (1).

Un autre savant de premier ordre, Févret de Fontette, à qui l'on doit une nouvelle édition, considérablement augmentée, de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, est du même avis que les savants que nous venons de citer. Il s'exprime ainsi sur l'ouvrage de Pierre le Scolastique (T. I, n° 8463) :

« *Ms. Codex Petri Scolastici de apostolo Christi Martiale*. — C'est un poème en neuf livres, qui est dans le cabinet de M. de L'Epine, à Limoges. L'auteur parle comme témoin du miracle des Ardents. Dom Rivet, dans son *Histoire littéraire de la France*, l'a reculé d'un siècle. »

Ainsi, d'un côté, le P. Bonaventure, Honoré de Sainte-Marie, Nadaud, Févret de Fontette, font vivre Pierre le Scolastique à la fin du x^e siècle et au commencement du siècle suivant ; d'autre part, dom Rivet et ses collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France* ne font vivre Pierre le Scolastique qu'à la fin du xi^e siècle (1099) : quelle est, de ces deux opinions, la plus vraisemblable ? Quelle est celle qu'il faut adopter ?

Dans notre Dissertation sur l'apostolat de saint Martial, ayant à parler de Pierre le Scolastique, nous avons adopté, sur cet écrivain, l'opinion de dom Rivet, et même, reculant de quelques années la date assignée par le savant Bénédictin, nous avons dit que l'auteur du poème de saint Martial écrivait au commencement du xii^e siècle. Voici la raison principale sur laquelle était basée notre opinion :

(1) *Mss* Vitrac, communiqué par M. Aug. Du Boys.

Pierre le Scolastique, au sixième livre de son poème, fait clairement mention des lettres de saint Martial : or, d'après le chroniqueur Geoffroy de Vigeois, ces lettres furent découvertes dans un tombeau de l'église de Saint-Pierre sous le règne de Philippe I^{er} et vers la fin de son règne, c'est-à-dire au commencement du xii^e siècle; donc, disions-nous, Pierre le Scolastique n'écrivait qu'à cette époque. Cette conclusion nous paraissait alors logique et rigoureuse.

Mais, depuis que nous avons découvert, à la Bibliothèque impériale, la lettre de saint Martial aux Bordelais sur un manuscrit du x^e siècle (1), cette conclusion ne nous paraît plus légitime. En effet, puisque les épîtres de saint Martial furent trouvées, vers l'an 1100, sur un manuscrit dont les vieux caractères étaient à peine lisibles, n'aurions-nous pas dû penser que ces épîtres étaient connues un siècle plus tôt? C'est la conclusion qu'avait tiré le P. Honoré de Sainte-Marie quand il disait que « Pierre le Scolastique fit mention de ces lettres vers la fin du x^e siècle, c'est-à-dire un siècle environ avant qu'elles fussent trouvées dans un sépulcre de l'église de Saint-Pierre, sous le règne de Philippe I^{er}, vers l'an 1100 ». — Donc la raison sur laquelle nous nous appuyons pour assigner Pierre le Scolastique au commencement du xii^e siècle, cette raison ne subsiste plus; et nous retirons volontiers notre première assertion.

Aujourd'hui qu'une étude plus approfondie de la question nous permet d'en parler avec plus d'assurance, nous n'hésitons pas à rejeter l'opinion de dom Rivet, et à embrasser le sentiment de Bonaventure, d'Honoré de Sainte-Marie, Nadaud et Févret de Fontette. Voici les raisons pour lesquelles il nous paraît certain que Pierre le Scolastique a vécu à la fin du x^e siècle et au commencement du xi^e :

1^o Pierre le Scolastique dit avoir été témoin oculaire du miracle des Ardents, « miracle, ajoute-t-il, qui étoit raconté dans son poème pour la première fois ». Le P. Bonaventure, Nadaud, Fontette, qui avaient lu le poème du Scolastique, s'accordent dans cette assertion, et, quoique aucun d'eux n'ait cité les vers relatifs à ce sujet, le témoignage unanime de ces trois savants nous semble irrécusable. Or le miracle des Ardents eut lieu en 994. Donc Pierre

(1) Le catalogue de la Bibliothèque fait remonter au x^e siècle l'écriture de ce manuscrit; et les paléographes les plus compétents, tels que M. de Wailly, sont de la même opinion.

le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle. Dom Rivet semble avoir ignoré ce fait, ou il a gardé, sur ce point, un silence significatif.

2^e Dans maints endroits de son poème, Pierre le Scolastique éclate en violentes invectives contre les ennemis de l'apostolat de saint Martial. Or on sait à quelle époque cette question divisa les esprits, et souleva des controverses passionnées : c'est dans le premier tiers du xi^e siècle. — L'an 1034, les décrets des conciles de Bourges et de Limoges et la décision du pape Jean XIX tranchèrent la question. Dès que Rome eut parlé, la cause fut finie. A la fin du xi^e siècle, époque à laquelle dom Rivet suppose que vivait Pierre le Scolastique, le débat était clos, et il n'y avait plus d'apologues ni de contradicteurs. Donc Pierre le Scolastique vivait, non pas à la fin, mais au commencement du xi^e siècle.

3^e Pierre le Scolastique ne parle ni des conciles de Bourges et de Limoges, ni de la décision du pape Jean XIX relative à l'apostolat de saint Martial. Or, dans un livre où il réunit tout ce qui peut contribuer à la gloire de son héros, il n'eût pas manqué de citer ces importants témoignages ; il n'eût pas manqué d'invoquer ces autorités décisives pour imposer silence aux détracteurs qui *aboyaient* (selon son expression) contre l'apostolat de saint Martial :

Apostolum ne quis latrator
Audeat ulterius negare.

Le P. Bonaventure a eu raison de conclure de ce silence que le moine poète écrivait avant la tenue de ces conciles. — Ce n'est là sans doute qu'un argument négatif ; mais, dans cette circonstance, cet argument a la plus grande valeur. Donc Pierre le Scolastique vivait non pas à la fin, mais au commencement du xi^e siècle.

4^e Les arguments que dom Rivet fait valoir en faveur de son système n'ont aucune force. En effet :

Il dit que, « si Pierre le Scolastique eût vécu au commencement du xi^e siècle, Adémar ne l'eût pas oublié dans la pompeuse inscription de sa fameuse lettre apologétique de l'apostolat de saint Martial ». Mais, si dom Rivet eût lu cette inscription plus attentivement, il y eût trouvé un Pierre *habile architecte*, que Nadaud prétend être le même que Pierre le Scolastique. Cette identité serait-elle sans fondement, on pourrait dire que Pierre le Scolastique était mort avant le concile de Limoges de l'an 1028, après lequel Adémar écrivit sa lettre sur l'apostolat.

Dom Rivet ajoute que, « si Pierre le Scolastique eût écrit avant le

concile de Limoges tenu en 1031, il y aurait paru lui-même pour faire valoir son sentiment, ou quelqu'un pour l'appuyer aurait cité ses écrits ». — RÉPONSE : Si Pierre le Scolastique n'a pas parlé dans ce concile, c'est que d'abord il pouvait être mort quelques années auparavant ; ensuite, c'est parce que, dans ces conciles, les évêques seuls et les abbés des monastères prenaient la parole, et non pas les simples moines, comme était Pierre le Scolastique. — Si son écrit n'a pas été cité, c'est parce qu'on citait les anciennes autorités, et non pas les autorités contemporaines.

« Mais, ajoute dom Rivet, *Pierre le Scolastique s'adresse à un Gérard, homme savant, qui ne peut être que Géraud II, abbé de Saint-Augustin, mort en 1104.* » — Comment prouver cela ? Au commencement du *x^e* siècle il y avait deux savants abbés du nom de Gérard : l'un, Gérard I^{er}, abbé du monastère de Saint-Augustin, cité en tête de la lettre d'Adémar ; l'autre, abbé de Solignac, cité dans cette même lettre, et qui parut avec éclat et autorité dans les conciles de Limoges : il est bien plus naturel de croire que c'est à l'un de ces deux abbés que Pierre le Scolastique s'adresse pour l'engager à combattre avec lui les ennemis de l'apostolat.

Une dernière raison de dom Rivet, c'est que *Pierre le Scolastique parle d'un Hildebert qui ne peut être qu'Hildebert du Mans, mort en 1034.* — C'est encore là ce que nous nions. C'est faire trop d'honneur à Pierre le Scolastique que de supposer que ses poésies fussent approuvées par le fameux Hildebert du *xii^e* siècle. On trouve, au commencement du *x^e* siècle, un Hildebert, moine de Saint-Martial, dont la mort, arrivée en 1025, est indiquée dans une chronique éditée par Labbe (*Bibl. nov.*, T. I, p. 334). Cette mention prouve qu'Hildebert était un personnage assez important pour que Pierre le Scolastique pût s'appuyer de son suffrage.

Ainsi toutes les objections que fait dom Rivet sont de nulle valeur, et les raisons positives que nous avons données en faveur de notre opinion restent dans toute leur force. Donc Pierre le Scolastique vivait à la fin du *x^e* siècle et au commencement du *xi^e*.

L'abbé ARBELLOT.

(La suite au prochain Bulletin.)

LÉONARD LIMOSIN, ÉMAILLEUR.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

La Société Archéologique a manifesté le désir de voir ses membres s'occuper de biographies plus ou moins substantielles des hommes célèbres de la province.

Je déplore, plus que personne, qu'il soit resté, dans sa ville natale, si peu de documents sur la vie de Léonard Limosin, honoré de la protection bienveillante de quatre rois de France, François I^{er}, Henri II, François II et Charles IX, dont le premier, surnommé le *père des lettres et des arts*, le combla de faveurs, et lui conféra les titres de son *peintre et de valet de sa chambre*.

Cet habile émailleur mérite mieux qu'une notice aussi pauvre de faits intéressants. Humble et simple manœuvre, je n'en crois pas moins devoir réunir les matériaux que j'ai pu me procurer dans mes incessantes recherches au milieu des titres des archives du pays : je me croirai payé de mes peines si, à l'aide de ces détails pieusement (1) recueillis par moi, un meilleur architecte élève bientôt un plus digne monument à la mémoire d'un de nos grands artistes limousins.

On s'accorde généralement à fixer la naissance de Léonard à Limoges vers l'an 1505. Un acte tout récemment découvert par moi dans le terrier du prieuré conventuel de St-Gérald de cette ville lui donne pour père François Limosin, *couratier et hopte* (courtier et aubergiste). Ce contrat, daté de 1541, est relatif à la maison qu'occupaient Léonard et Martin Limosin frères, émailleurs, rue Grande-Pousse, qui devait au prieur sept sous six deniers de cens. Cette maison payait, dès 1510, sous le nom de *maison des Limosin*, quatre livres de rente à St-Gérald ; leur autre maison, rue Basse-Manigne, devait cinq sous de rente. En 1527, elle était sous le nom de François Limosin.

(1) *Pius est patriæ facta referre labor.*

Le registre des reconnaissances de ce même prieuré, au 24 mars 1544, désigne en ces termes la maison de la rue Grande-Pousse habitée par les deux frères : « Leur maison, qui fut des Simonet (Barthélemy Crispian dit Simonet, hôte, 1480), contiguë à celles de Géraud Lagorce dit Peyrou et de Martial Botineaud, et par derrière à leur maison de la grande rue Manigne ; au devoir de sept sols six deniers de rente et d'accapt ».

Le nouveau terrier de Fournier, f^o 407, décrit ainsi, au 22 mars 1544, la maison des deux frères Limosin rue Manigne : « Maison composée de deux caves, haute et basse, bas de maison (rez-de-chaussée), cuisine basse et porche, chambres à divers étages, degrés (escaliers) et greniers, confrontant à la moitié de maison de Joseph Nouhailler, vendue à sieur Morel (Maurille) Limousin de Neuvic ; à celle de Lombardie, balancier, et de Nicolas aîné frères ».

Un acte plus récent, dont je parlerai à sa date, constate la vente de ces maisons par M. Limousin de Neuvic à M. Senemaud, gendre de M. de Razès ; M. Senemaud fils les vendit récemment à M. Chastenet, fabricant de flanelles. M. Boyer en est le propriétaire actuel.

Le terrier rouge du notaire Deschamps, folio 66, fait une autre mention de la reconnaissance de Léonard et Martin Limosin frères, émailleurs, pour leur maison de la rue Basse-Manigne, montant des Pousses à l'Andeix, au 22 mars 1544 : « Elle étoit contiguë à celles de Martial Betoullas et d'Etienne Dumonteil ; maison qui appartient antérieurement et successivement à M. Limousin de Neuvic ; à Bernarde Audoin veuve Barelrier ; à Martiale Rebière, fille de Jean Barelrier, teinturier ; puis adjudgée à Jacques Montgeorge, et, en dernier lieu, aux émailleurs ci-dessus ». Le 19 décembre 1758, elle était la propriété de M. Senemaud, négociant, fondalilé de St-Pierre-du-Queyroix, à qui elle devait six sous de rente annuelle et perpétuelle. L'acte est signé Deschamps.

Ces maisons, encore réunies, portent le n^o 6, rue des Grandes-Pousses, et 11, rue Manigne.

Ces actes prouvent surabondamment que Léonard et son frère Martin habitaient, en mars 1544, ces maisons, et qu'ils y exerçaient leur industrie ; il est à croire même qu'ils y étaient nés, car j'ai vu dans des contrats que Simonet vendit la sienne peu après l'an 1480, et qu'elle était dans la famille Limosin en 1510, et bien avant cette époque.

On ne peut savoir que par présomption de quel maître Léonard aurait appris la peinture sur émail, puisque son père tenait

l'auberge de St-Georges, comme l'établit un acte concernant Léonard II et François Limosin. Léonard Penicaud dit Nardou (1), dont on connaît un émail daté de 1503, a pu être son parrain et son maître. Léonard Limosin a imité, dans ses ouvrages, la manière de ce Penicaud, le plus ancien des émailleurs de Limoges connus depuis la Renaissance. Les Courteys, les Raymond, Court dit Vigier, étaient ses contemporains : aucun d'eux n'a pu, d'après le rapprochement de leurs âges, lui enseigner l'émaillerie.

Il faut qu'il se fût déjà fait connaître par son habileté, puisqu'on est d'accord qu'il fit en 1528 le voyage de Paris, et qu'il fut admis à l'école de Fontainebleau ; il se voua en 1530 à l'émaillerie.

Ses premiers émaux signés sont de 1532 ; il data presque toujours ses œuvres, sur lesquelles on peut suivre les progrès et la décadence de son talent.

C'est probablement vers cette époque que le roi François I^{er} accueillit à sa cour notre émailleur, et lui commanda des peintures pour la décoration de son palais. L'abbé Guibert, dans sa Description de Fontainebleau, parle d'émaux faits sur les dessins du Rosso (maître Roux), des médaillons d'Apollon et de Diane, et de quantité d'autres dans les plafonds et les panneaux, qu'on ne peut attribuer qu'à notre Léonard.

C'est ici le lieu de réfuter l'opinion de quelques écrivains sur le vrai nom de notre compatriote.

On a prétendu que son royal bienfaiteur lui avait donné celui de son pays natal pour le distinguer de Léonard de Vinci, peintre italien ; mais, outre la juste observation de M. le comte de Laborde, qui rappelle que Léonard de Vinci était mort onze ou douze ans avant que Léonard Limosin eût acquis de la renommée à Paris, les actes que j'ai cités plus haut, dont les originaux sont aux archives de la préfecture et de l'Hôtel-Dieu ; les mentions des divers terriers, en donnant le vrai nom de son père, et celui dont lui-même signait ses productions et ses actes, notamment un de 1564, que je rapporterai à cette date, tranchent nettement la question : le nom de la famille de Léonard était bien *Limosin*, et Limoges en posséda long-temps diverses branches considérées. Ce nom s'altéra comme celui de la province, et finit par se prononcer *Limousin*.

C'est aux musées du Louvre et de Cluny, dans les collections

(1) Ce Léonard Penicaud qui fit graver les initiales de son nom L. P. en monogramme sur le poinçon adopté par sa famille.

Debruges-Dumesnil, Germeau, Préaulx, etc., que j'ai retrouvé les titres glorieux et les traces de la vie laborieuse et artistique de notre habile émailleur.

Ses émaux sont presque tous signés soit de ses deux initiales LL, séparées par une fleur-de-lis, lorsqu'il fut devenu peintre du roi, et peut-être directeur d'une manufacture royale d'émaux à Limoges, comme on le croit assez généralement, soit de ce seul monogramme, soit enfin de son nom entier avec ses titres et qualités tout au long, et souvent les dates. Il remplace quelquefois le premier I de son nom par un Y : LEONARD. LYMOSIN. M. F. (*me fecit*); LEONARD. LYMOSIN. ESMAILLEVR. ET. PEINCTRE. ORDINAYRE. DE. LA. CHANBRE. (*sic*) DV. ROY. M. F. Il signait aussi en latin : LEONARDVS. LEMOVICVS. INVENTOR., et même en patois : LEONAR. LIMOSI. M. F. (*m'o fa*); en abrégé : LEONARD. L. Une couronne surmonte ses initiales sur certains émaux.

J'ai fait la remarque, sur toutes les peintures en émail de Léonard, que le revers en est incolore, c'est-à-dire que le cuivre est revêtu d'un émail si transparent qu'il laisse au métal tout son éclat; ce revers est quelquefois légèrement marbré de veines rosées ou verdâtres. Son fils, son frère ou neveu Jehan, ont adopté de semblables revers.

Aujourd'hui que la distance entre Limoges et Paris se franchit si vite, beaucoup de nos compatriotes voudront, comme moi, suivre dans les musées de la capitale le développement de ce talent si actif et si fécond qui enrichit jadis les temples chrétiens, et de nos jours les palais des monarques, les collections des amateurs opulents, non-seulement en France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie.

Léonard Limosin commença en 1532 à peindre en émail des sujets de sainteté. Ses premiers ouvrages, réunis, dans la collection Debruges-Dumesnil, sous le n° 696, représentent une Vie de Jésus-Christ en dix-huit tableaux formant deux cadres :

L'Annonciation ; — *la Nativité* ; — *l'Adoration des Mages* ; — *l'Entrée à Jérusalem* ; — *le Lavement des pieds* ; — *Simon-Pierre coupant l'oreille à Malchus* ; — *Jésus devant Pilate* ; — *Jésus présenté à Caïphe* : ce tableau porte, dans un cartouche, la date 1533, avec les deux initiales de Limosin, L. L. ; — *Jésus attaché à la colonne et frappé de verges* (monogramme sur la colonne) ; — *le Portement de croix* : au bas, L. L. ; — *Jésus mis au tombeau* ; — *son Apparition à Marie-Madeleine* ; — *l'Ascension* ; — *Incrédulité de l'apôtre Thomas* ; — *la Descente du Saint-Esprit* : L. L. sur une bandelette ; — le

Jugement dernier. — Ces plaques émaillées, peintes en couleurs, ont 17 centimètres de haut sur 14 de large.

M. Jules Labarte fait observer que, dans ses premières œuvres, notre émailleur copia les peintres allemands, et que ses personnages ne dépouillèrent pas d'abord le costume contemporain. Ce ne fut que plus tard que Léonard améliora son style en imitant les peintres italiens que François I^{er} avait appelés à sa cour. Son dessin devint plus correct, son coloris plus brillant, sous l'influence des peintures de Raphaël.

La même collection conserve les douze *Sibylles* en costumes élégants, avec les attributs qui les caractérisent. Elles sont représentées sur douze médaillons bordés d'une guirlande de feuillage. Le monogramme de Léonard se lit sur le turban de la sibylle de Cumès (*Cumana*) et au bas de la robe d'*Europa*, n° 697. (Debruges-Dumesnil et Jules Labarte.)

L'hôtel de Cluny expose aux regards des curieux une suite de grands médaillons de forme ovale peints en couleurs rehaussées d'or, exécutés par Léonard de 1532 à 1560 : le premier a pour sujet *la Salutation angélique*. — Les autres sont : *l'Entrée à Jérusalem* ; — *la Cène* ; — *l'Ecce Homo* ; — *Pilate se lavant les mains* (daté de 1557) ; — *Jésus livré aux bourreaux* ; — *la Flagellation* ; — *le Couronnement d'épines* ; — *le Portement de croix* ; — *Jésus sur la croix* entre la sainte Vierge et saint Jean ; — *la Résurrection*, et *la Descente aux enfers*, n°s 1028 à 1039.

Nous pouvons voir, en cette ville, chez M. Taillefer, place des Bancs, un de ses émaux, daté de 1534, où Léonard a peint Adam et Eve chassés du paradis terrestre.

Notre artiste fit aussi, en 1534, des grisailles qu'il repeignit en 1545. En effet, les sujets mythologiques étant devenus à la mode, Raphaël retraça sur ses tableaux, vers la fin de sa carrière, toute la fable de Psyché. L'habile émailleur, voulant se conformer au goût de son temps, copia sur une grisaille rehaussée d'or l'épisode des *Sœurs de Psyché conduites à son palais par les Zéphyr*s, que Raphaël avait dessiné pour le palais de la Farnesina à Rome. Cet émail est daté de 1535. C'est le n° 698 de la collection Debruges.

Le succès de ce genre de peinture l'engagea à continuer de traiter en grisaille des scènes de l'histoire profane. Il ne se borna plus même à peindre des émaux en plaques : il orna de ses brillantes peintures des vases, de petits meubles destinés aux usages domestiques. Un couvercle de coupe, daté de 1536, de la collection Andrew Fountaine, est un souvenir de cette année : il est décoré de

quatre médaillons encadrés par des guirlandes de feuillage. L'intérieur de ces médaillons est doré à plat ; les portraits d'Hercule, Hector, Hélène et Lucrèce y sont enlevés à la pointe. Les héritiers de mon grand-père, M. Peyroche du Reynou, possédaient un saint Michel en camaïeu, sur le fond noir duquel se voit le mont St-Michel, daté de 1537.

Au Louvre, nos 265 à 284, sont placées les diverses parties d'un *tabularium* et d'un échiquier, sorte de table avec des rebords. Les cases en sont vertes et blanches, ornées de camées et d'arabesques dorés : ces deux petits meubles sont composés de quatre plaques principales et de seize petites pour les entourages des grandes. Leurs compartiments sont marqués par de petites flèches alternativement blanches et de couleur d'émeraude. Quatre bustes d'hommes et de femmes se regardant décorent le milieu ; ils sont peints en camaïeu, encadrés dans des losanges que supportent des arabesques d'or. Les initiales LL et la date 1537 sont inscrites sur un cartouche de la sixième division. Ce meuble, qu'on a appelé plus tard *trictrac*, est orné de trophées d'armes, d'instruments de musique, de Termes, d'enfants, de têtes barbuës et de figures empruntées aux camées antiques : ses frises sont peintes en grisaille rehaussée d'or.

M. Didier Petit, de Lyon, donne, dans son catalogue n° 96, la description d'un émail carré long de sa collection : c'est un Calvaire, peint en couleurs et avec paillon, où le Christ est placé sur la croix entre deux larrons ; il est signé L. L., et daté de 1539. Cette même année, Léonard fit le portrait de Martin Luther.

Il nous reste, de ses travaux de 1540, une *Annonciation* en couleurs avec paillon.

Le contrat cité au commencement de cette notice fait preuve que Léonard Limosin vint à Limoges en 1544 pour recueillir la succession de son père ; d'autres actes du commencement de cette année sont consignés dans les terriers que j'ai eus sous les yeux, des notaires Deschamps et Fournier, portant reconnaissance de Léonard et de Martin Limosin sur leurs maisons. J'en citerai encore un autre du 24 mars 1544 relativement à la maison de Grandes-Pousses, par lequel les deux frères reconnaissent devoir sept sous six deniers de cens et d'accapt sur la maison provenant des Simonet, confrontant par les derrières à leur autre maison. Le notaire ajoute : « Succesivement habitée par C.....d dit Tindareau, Lombardie, balancier, Betoulas et Nicolas frères ». Elle payait, en 1758, cinq sous de

rente à St-Gérald et quarante de cens à la communauté des prêtres de St-Michel-des-Lions.

Nous devons croire, d'après le peu d'émaux que nous avons de lui pour cette époque, ou qu'il ne les signa pas, ou que, son atelier ayant redoublé d'activité, et son talent de fécondité et de perfection, ses œuvres furent enlevées par les étrangers, ou données en présent par le roi. C'est au château de Warwick, en Angleterre, qu'ont été transportés son plat du banquet des Dieux et des plaques représentant des sujets mythologiques. On voit dans la collection A. Fountaine une coupe où sont peints Astyanax, des anges admirablement beaux, des satyres soutenant un cartel vert portant les initiales LL et la date 1543.

Il fit pour le roi *les Amours de Psyché* en grisaille, qu'on regarde comme un de ses plus parfaits ouvrages. Le Louvre possède un de ces tableaux : c'est le n° 240, *le Père de Psyché consultant l'oracle d'Apollon*, d'après Raphaël : grisaille fond noir, carnations animées, détails dorés, autel enflammé, statue du Dieu, sacrificateurs, taureaux, béliers, le roi debout ; L. L. 1543, en lettres noires sur le piédestal de la statue.

En 1544 Léonard tenta de propager sa renommée par la gravure de ses tableaux émaillés. « On ne connaît que quatre estampes signées de lui et datées de cette année, dit M. Robert Dumesnil ; elles sont de *la plus insigne rareté* » ; ce qui donne à penser qu'il se rebuta bien vite de ce travail, tout de patience, qui ne permettait pas de reproduire l'éclat de son coloris, principal charme de ses émaux.

Léonard reçut à Limoges, en 1545, douze cartons ou patrons dessinés par le peintre Michel Rochetet, pour exécuter en émail sur cuivre autant d'images d'apôtres. Ceci serait une preuve de l'établissement d'une manufacture royale d'émaux à Limoges, et doit expliquer la fleur-de-lis de la signature de Léonard autant que sa qualité de peintre du roi. Ce travail ne fut terminé qu'en 1547. Après la mort de François I^{er}, Henri II donna ces douze tableaux à Diane de Poitiers pour décorer la chapelle de son château d'Anet, la tribune et la sacristie : ils sont peints en couleurs sur fond blanc ; les auréoles, les broderies sont dorées ; les apôtres sont debout, et les premières lettres de leurs noms sont écrites en noir sur un cartouche placé entre deux vases dans le haut du cadre ; une salamandre est figurée dans le bas ; l'encadrement des côtés est orné d'arabesques en couleur sur fond bleu, avec la lettre F en or ; la date de 1547, en chiffres dorés, se lit sur le cadre vertical de saint Simon, et les initiales L. L. sont

inscrites sur le pommeau de l'épée de St Paul. M. le baron Chassiron, conseiller de préfecture de Chartres, prépare la description de ces beaux émaux, dont le premier préfet du département d'Eure-et-Loir fit présent à l'église de St-Père de Chartres en 1802.

M. Préaux, avec qui j'ai été également en correspondance pour la formation de sa collection d'émaux, me montra, lors de ma visite chez lui, une des pièces de l'*Histoire de Psyché*, refaite, en 1545, par Léonard. M. Jules Labarte dit aussi que Léonard envoya de ces peintures émaillées à Rome pour la décoration du palais de la Farnesina.

On connaît un excellent portrait en buste d'un homme à longue barbe fait par Léonard en 1546 : ce personnage porte une toque rouge et un manteau fourré. Le fond de cet émail est bleu.

M. Alexandre Lenoir nous a appris que Léonard peignit, l'an 1547, le roi François I^{er} en saint Thomas, et ses principaux courtisans sous les traits des autres apôtres, d'après les dessins de l'Italien Solario. On lit sur une plaque d'émail en couleurs sur fond blanc et ornements dorés, n^o 236 du Louvre, S. THO. dans un cartouche, le chiffre en lettres argentées d'Henri II, et l'emblème choisi par ce roi, deux croissants enlacés. On voit aussi le même chiffre au n^o 37 du même musée, où saint Paul est représenté sous les traits de l'amiral Chabot avec les mêmes couleurs, et les mots S. PAV. en lettres noires.

François I^{er} mourut le 31 mars de cette année, et notre Léonard dut s'attacher à conquérir les bonnes grâces et la protection de son fils et successeur le roi Henri II : il peignit sur camaïeu bleu rehaussé d'or ce prince à cheval, avec sa maîtresse en croupe, la belle Diane de Valentinois, allant ensemble à la chasse : on voit des saints en prière dans le fond du tableau.

M. Lenoir, qui a fait connaître certains chefs-d'œuvre de Léonard par des gravures au trait, dit à leur sujet que cet émailleur « eut l'art d'unir à une conception vraiment sentimentale un dessin gracieux et expressif, un travail correct et soigné ; qu'il se surpassa dans leur exécution, et qu'ils sont les plus beaux qui soient sortis de la *fabrique* de Limoges ».

Les efforts de notre artiste furent couronnés de succès : son talent atteignit presque la perfection du genre ; il obtint, ce qu'il désirait sans doute, d'être maintenu sur l'état des officiers de la maison du roi Henri II : il y figura en effet, comme *varlet de chambre*, l'an 1548.

Le 26 avril de cette année, il dut assister au mariage de son frère

Martin avec Jeanne Duboys. Il était en communauté de biens avec ce frère, puisque plusieurs contrats portent leurs noms réunis. Martin était aussi probablement son associé dans ses travaux.

Quant au nom de la femme de Léonard, nous n'avons pu le découvrir malgré toutes nos recherches dans les registres des mariages de la ville de Limoges. Se maria-t-il à Paris? Nous n'avons pu le constater.

L'histoire d'Actéon, qu'il peignit en grisaille, fond bleu sur une coupe émaillée, ajouta encore à sa réputation. Il en fit une autre, décorée d'un écusson, où on lit sur une banderole : *Ut prosit sibi, non parcit suis*. (Collection d'Andrew Fountaine.)

Ses fréquentes inscriptions latines, sa signature *Leonardus Lemo-vicus, inventor*, démontrent que la langue latine n'était pas plus étrangère à notre habile émailleur que la connaissance de l'histoire sainte et profane.

Je viens de découvrir, aux archives de l'Hôtel-Dieu de cette ville, un acte de l'an 1550 par lequel Léonard Limosin, maître émailleur, fait *subhaster* (vendre en justice, *sub hasta*) les biens des héritiers de François Yvert et de Léonarde Charaveys, sa femme; parmi lesquels une maison, rue Pennevayre ou de Péruze, près la *Mottes-Vigiers* de Limoges. Il fut obligé de plaider contre la *baylie des pauvres à vestir*, en janvier, février et mars, pour défendre sa saisie, et perdit sa cause; le 20 mars, une sentence déclara l'opposition des bayles valable ainsi que leur hypothèque pour les arrérages d'une rente.

Il ne dut pas passer toute cette année dans son pays: il est à croire que ce fut à Paris qu'il peignit divers portraits de seigneurs et d'hommes en renom dans la magistrature, les lettres et les charges de la cour. Le portrait de Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, première femme de François I^{er}, n^o 704 du musée de Cluny, est daté de 1550; il est en émail de couleurs sur fond bleu, revers incolore, comme son pendant le portrait du roi son époux, peint de la même manière, n^o 700. Il dut faire à cette époque (n^o 702) celui de Louis I^{er} de Bourbon, duc de Montpensier, prince de La Roche-sur-Yon; celui d'Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, reine de France, seconde femme de François I^{er}, qui était aussi venue à Limoges l'an 1542. Ceux de Calvin, de Scaliger et de La Trémouille, n'ayant pas de date, furent sans doute faits en 1556 avec d'autres.

La négligence que Léonard Limosin porta dans ses ouvrages, comme on peut le remarquer dans quelques-unes de ses productions

de cette époque, ou toute autre cause, le fit rayer, l'an 1554, de l'état des officiers de la maison du roi Henri II ; mais il y était rétabli huit ans plus tard.

Il employa cette année de disgrâce à élever un monument de sa reconnaissance à son bienfaiteur. Cette marque posthume de gratitude fait honneur à notre artiste : je veux parler du tableau, peint à l'huile sur bois, qu'on voyait, en 1765, à l'église de St-Pierre-du-Queyroix, dans un rétable fermé. Léonard y représenta un sujet déjà traité par lui sur émail, *l'Apparition de N.-S. J.-C. à saint Thomas et aux apôtres*. Le roi François I^{er}, qui aimait à prêter ses traits aux images de saint Thomas, y tient la place la plus en évidence : on le reconnaît au profil de sa tête ; il est agenouillé devant Jésus ressuscité. Un des onze apôtres présents à cette scène tient un livre sur lequel se lit cette inscription : LEONARD. LIMOSIN. ESMAILLEVR. PEINCTRE. VALET. DE CHAMBRE. DV. ROY. 1554. Ce tableau, large de 1 mètre 40 centimètres, et haut de 1 mètre 85 centimètres, offre un groupe de personnages bien disposés en cet étroit espace ; l'or brille dans les auréoles et dans les ornements ; les apôtres sont vêtus de costumes variés, et doivent rappeler, comme cela eut lieu lorsqu'il peignit ce même sujet sur émail, les traits des courtisans.

M. Desmarests, qui cite ce tableau (*Ephémérides de 1765*), lui reproche de la sécheresse dans la touche, défaut commun, dit-il, aux anciennes peintures, tout en lui reconnaissant un dessin plein de vérité.

Ce tableau se fermait, et ses panneaux mobiles, à la manière de ceux des tryptiques, étaient peints aussi. On y voyait quatre médaillons, qui méritaient attention, dit toujours M. Desmarests : c'étaient *l'Ascension* et *la Pentecôte* d'après le Poussin ; les *Disciples d'Emmaüs*, et un *Noli me tangere*, à la partie inférieure. Les personnages de ce dernier médaillon avaient du mouvement. Il est à croire que ces peintures étaient aussi l'œuvre de Léonard Limosin : M. Desmarests semble le donner à entendre.

Son génie, s'il fut un moment engourdi, se réveilla en 1552, année où parut son chef-d'œuvre, important monument de l'émaillerie de Limoges suivant M. le comte de Laborde. C'est une fontaine d'un demi-mètre de hauteur, s'élevant avec grâce sur une base triangulaire en forme de tige de fleur, du calice de laquelle s'épanchent les eaux. Apollon et les Muses y sont entourés de devises et des chiffres galants de la cour. Cette fontaine, décorée en

grisailles teintées dans le goût et le style de celles de Pénicaud, est aujourd'hui en Angleterre.

Henri II, rendant justice au mérite éclatant de son émailleur, lui commanda deux tableaux pour orner deux autels de la Sainte-Chapelle du palais, ordonnant que François I^{er} et Eléonore d'Autriche fussent peints sur l'un, et Catherine de Médicis, avec lui Henri II, sur l'autre.

Léonard termina en un an cette œuvre composée de quarante-six plaques : on peut voir, aux n^{os} 490 et 243 du Louvre, et de 243 à 235, les diverses parties de ce tableau votif enrichies de paillons et de filets d'or qui encadrent les médaillons ronds ou ovales, grands et petits.

Dans cette œuvre capitale, Léonard sut se conformer au goût de son temps en réunissant aux scènes de la Passion, aux anges, aux apôtres, aux évangélistes, les rois et reines, leurs armoiries, leurs emblèmes et leurs devises. Les arcs et croissants de Diane de Poitiers, les chiffres et initiales de Henri II mêlés aux instruments de torture de Jésus-Christ sont le cachet de cette époque de *renaissance*.

Nos concitoyens peuvent se faire une idée de quelques-uns des compartiments de ce vaste tableau-légende par les belles gravures coloriées de M. du Sommerard qui décorent notre musée.

Un saint Roch de Léonard Limosin, daté de 1552, se voit chez M. Périer, en ville.

Un autre amateur possède deux médaillons de ce maître : Jésus-Christ et sa sainte mère, sur fond bleu, de l'an 1554. C'est en cette même année que Léonard peignit son admirable portrait de Diane de Valentinois en Vénus.

Honorable Léonard Limosin, serviteur de la chambre du roy nostre syre, et son maistre esmailleur, souscrivit une reconnaissance, en faveur des bayles de la confrérie de St-Laurent-des-Trépassés, d'une rente foncière et directe de 3 sous 4 deniers, payable à Noël, avec tous droits seigneuriaux sur une terre de neuf setérées à la métairie des *Vidauds* (clos Puy-Ponchet), entre son pré et celui du chantage de l'église cathédrale. Jehan Penicaud fut commissaire juré.

Aux archives de la Haute-Vienne, la liasse 3403 renferme l'acte de vente d'une vigne ou treille entourée de hautes murailles entre le faubourg Boucherie et la Croix-de-l'*Echallier*, à Pierre Cibot, chanoine, et à Léonard Limosin, émailleur, valet de chambre du roi, du 28 septembre 1555. Cet achat, fait en commun avec Pierre Cibot; ne fait-il pas présumer une parenté très-prôche?

Du même jour nous avons une reconnaissance en ces termes : « Honorable Léonard Lymosin, maistre esmailleur du roy nostre sire, et son valet de chambre, reconnoit debvoir 45 sols de rente sur sa maison, et 40 sols sur sa métairie du Puy-Ponchet à la pistancerie de Saint-Martin (des Feuillants). Signé *Penicaud et Jupile*, 28 septembre 1555 ».

Nous parlerons à l'année 1558 de son autre vigne de La Brugère.

Ces divers contrats nous donnent un aperçu de la fortune de Léonard à cette époque de sa vie : quatre ou cinq maisons en ville, deux vignes, jardins ou treilles, un pré, sa métairie du Puy-Ponchet, et ce qu'il pouvait posséder d'argent, puisque nous avons vu qu'il avait une créance sur les biens d'Yvert.

Léonard a daté de l'année 1555 le beau plat du *Repas des dieux* que lui comanda le duc de Montmorency, où figure la belle Diane de Poitiers parmi les divinités : elle y est représentée, comme dans son portrait de 1554, nue, coiffée d'une toque sur la résille d'or qui retient ses cheveux. Ce plat, un des plus parfaits ouvrages de notre émailleur, représentant les personnages de la cour très-ressemblants, avec les attributs des dieux du paganisme, peut-être, les mêmes seigneurs qu'il avait représentés en apôtres ; ce plat, dis-je, est aujourd'hui dans le Norfolkshire, collection Fountaine.

Limosin, étant parvenu à peindre les portraits de manière à satisfaire tous les goûts et toutes les exigences, fut chargé, en 1556, de faire ceux de plusieurs têtes couronnées et de grands fonctionnaires du royaume.

Celui d'Eléonore d'Autriche est actuellement à Madrid ; ceux de Catherine de Médicis et d'Elizabeth de France, sur fond bleu, avec les initiales L. L. et les dates 1556, 1557 ; ce dernier est à Londres dans la collection de M. Seymour, membre du parlement anglais, ainsi que celui de Marguerite de Valois. Ceux de François II et du duc de Guise François de Lorraine sont au Louvre, nos 244 et 254. Le n° 245 est le portrait du connétable de Montmorency, dont vous avez sous vos yeux, au musée, la copie si exacte par M. du Sommerard, et le carton ou modèle fait par un peintre de la cour envoyé de Paris, que j'ai acheté à Limoges chez un fripier. La collection Seymour possède encore les portraits du cardinal François de Lorraine et d'Amyot.

M. Germeau, notre ancien préfet, conserve dans sa collection une copie réduite du portrait de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. C'est un médaillon rond, entouré d'un cercle bleu et noir : la figure de la reine y est finement exécutée sur un fond bleu

clair. Ajoutons à ces portraits celui d'Antoine de Navarre, père de Henri IV, n^o 703 de M. Debruges-Dumesnil ; il porte, sur une bande bleue au dessous du buste, les initiales L. L. et la date 1556, année où le monarque vint à Limoges. Il est présumable qu'il fut fait par Léonard lors de ce voyage. Un plus petit portrait de Henri d'Albret, dont le nom est au dessous du buste, signé des deux L. L. et de la fleur-de-lis, se fait remarquer par un style plus fin, plus doux et plus brillant. N'oublions pas que ces deux princes étaient vicomtes de Limoges, et que cette qualité dut exciter notre peintre à prodiguer tout son savoir-faire pour rendre leurs traits dans des chefs-d'œuvre de son art.

On voit au Louvre, n^o 255, un portrait d'homme, qu'on dit être celui de J.-Philippe Rheingrave ou d'un d'Armagnac : la tête est coiffée d'une toque ; le cordon de St-Michel décore son costume noir brodé d'or ; il est daté de 1556 avec les initiales surmontées d'une couronne. M. Germeau possède une copie de ce portrait sur émail ; le portrait de Catherine de Médicis de notre musée doit être aussi de cette époque d'après sa ressemblance avec les autres.

J'ai vu à Limoges un portrait de Charles-Quint et un de François I^{er} de mêmes dimensions, et l'écusson des armoiries de la ville de Limoges placé dans la salle du consulat : je les crois dans la collection de M. Charles de Théis, consul à Anvers.

Léonard fut moins heureux dans l'exécution des douze plaques d'émail représentant les douze stations de la Passion de Jésus-Christ. Les amateurs qui les visiteront à l'hôtel de Cluny y remarqueront une négligence de style, et peut-être un commencement de décadence de son talent, n^{os} 4028 à 4039. *La Cène* et *Pilate se lavant les mains* sont signés L. L., et datés de 1557.

Léonard Limosin souscrivit, le 6 décembre 1558, une reconnaissance en faveur de l'abbé de St-Martial de Limoges, terrier Malerbaud, page 343 verso : « Sire Léonard Limosin, valet de chambre du roy, reconnoît audit abbé pour une vigne sise au territoire de La Brugère, appelée *du Clos*, contenant neuf à dix journaux ou environ, par lui de nouveau acquise et autres héritages des hoirs de feu Pierre Tieudet, qui fut dudit Tieudet, auparavant de Martin Marlanges, et auparavant de demoiselle Catherine Saleys ; confrontant à la vigne de Rodeyrou et de Barthélemy Bouriaud. Le chemin qu'on va du bourg de La Brugère au pâtural et bois des hoirs dudit Tieudet ; au devoir de trois hémines de froment, mesure de ladite cellererie, de cens, fondalité et directe seigneurie, avec tous droits de justice, lods et ventes et accaptement accoutumés, et

autres droits seigneuriaux payables et portables, chacun an, au grenier dudit seigneur abbé, à chaque fête de l'Assomption, à Limoges. »

M. le comte de Laborde a relevé, dans des comptes et inventaires royaux, cette indication portée *au compte de l'argenterie du roy pour l'année finye en MDLIX* (1559), quartier de juillet, août et septembre : « A Léonard Limosin, esmailleur et peintre du feu roy, sept aulnes et demye ».

François II, qui succéda, le 10 juillet 1559, à son père Henri II, rétablit probablement notre compatriote dans son emploi : aussi M. de Laborde l'a-t-il retrouvé sur l'*Etat des officiers domestiques du roy* : « pour l'année commencée le 1^{er} juillet 1559, et finye le 31 décembre 1560, à Léonard Limosin, esmailleur ordinaire dudict seigneur, 80 liurés ». On trouve aussi cette mention dans un inventaire de meubles fait en 1560 à Fontainebleau, nos 795 et 796 : « Portraits de François I^{er} et de la reine Claude, plus ceux d'Eléonore d'Autriche et roi François II, peinture d'émail de Limoges cerclée d'or. » (M. de Laborde.)

Les dernières plaques de la *Vie de Jésus-Christ*, commencées en 1532, ne furent finies que cette année 1560.

Léonard, malgré ses succès à la cour, n'en exerçait pas moins l'art de la peinture dans sa ville natale. Il fut chargé par le parlement de Bordeaux de dresser un plan de lieux en litige, comme il l'explique lui-même dans la note signée de lui, jointe à ce plan colorié, déposé aux archives de la Hte-Vienne. En voici les termes :

« C'est la figure faicte par moy soubsigné, peintre du roy, demeurant en la ville de Lymoges ; appelé par l'ordonnance de monseigneur messire de La Guyonnie, conseiller, président du roy en la grand'chambre des enquestes en la cour de parlement à Bordeaux, nommé et accordé aux procès pendant en ladicte cour entre noble et vénérable frère Hugues de Veyrac, commandeur de Lymoges et bailli de St-Georges de Lyon, *demandeur*, contre Pierre Chavaignac et autres desnommés au procès, *défendeurs*, de lieux et tenues sises et situées audict lieu et village de Naugeat, avec la annotation et description des confrontations desdictes tenues qui ont été accordées par lesdictes parties ou leur procureur, comme plus à plain est contenue au procès-verbal dudict sieur. Laquelle figure j'ai déliurée audict sieur commandeur par ordre dudict sieur président. — Faict le septième jour de novembre 1561.

» Signé Léonard Limosin. »

Ce plan a l'avantage, pour nous habitants de Limoges, de montrer les détails des localités, les chemins, etc., de ce temps-là.

Un *saint Jean* de M. Périer et un *saint Martial* de M. Boileau, peints sur émail par Léonard, sont datés de 1564. J'ai retrouvé sur un registre de Saint-Gérald mention du paiement des rentes de 1556, 57, 58, 59, 60 et 1564, par lui-même, sur les maisons des Pousses et de Mahigne.

Ce fut en 1562 qu'il peignit sur émail la belle grisaille ou camaïeu n° 1027 du musée de Cluny. C'est un plat sur lequel est représenté le *Jugement de Paris*, d'après un dessin de Raphaël. Le fond en est bleu; les figures sont rehaussées d'or. Le dessous du plat est décoré d'un buste de femme peint aussi en grisaille.

Une grande lacune se fait remarquer dans les émaux de Léonard portant une date, depuis 1562 jusqu'à 1568. Se sont-ils perdus, ou en a-t-il moins fait? Diverses causes pourraient expliquer cette interruption de travail : les maladies qui assiègent la vieillesse, des dégoûts, des voyages, des fonctions civiles; peut-être même l'artiste, voyant baisser son talent et sa main appesantie par le poids des années, s'abstint-il de signer ses productions. Nous en sommes réduits aux conjectures. Charles IX, le quatrième des rois sous lesquels il a vécu, dont il fit pourtant le portrait, fut-il pour lui un protecteur plus tiède que ses prédécesseurs? Quoi qu'il en soit, nous ne retrouvons de date que sur un émail de 1568 représentant les Hébreux recueillant la manne dans le désert, camaïeu bleu signé LÉONARD LIMOSIN.

L'abbé Legros a écrit qu'il avait lu la date de 1574 sur un tryptique de Léonard placé sur l'autel du sépulcre de St Martial : il était en effet à Limoges cette année; puisqu'il fit des peintures de joyaux sur le registre de la confrérie du St-Sacrement de St-Pierre-du-Queyroix, sa paroisse : il y est porté en dépense, pour 1574, 10 testons 44 sous 6 deniers comptés à Léonard Limosin pour quatre panonceaux.

Un acte du 5 juin 1574 constate qu'il payait seul le *cens* sur la maison qu'il possédait, depuis 1544, en commun avec son frère Martin.

Nous le trouvons sur les registres consulaires de 1574 consul avec Jehan Penicaud. Les habitants de Limoges rendirent justice au mérite de ces artistes en leur conférant les honneurs du consulat.

Sous le n° 243, on voit au Louvre une plaque ovale et concave en émaux de couleurs rehaussées d'or. C'est un tableau de famille composé de deux vieillards, d'un jeune homme et d'une jeune

femme donnant des soins à son enfant. Au-delà d'un mur d'appui est un paysage embelli d'eaux, d'arbres et de rochers; sur la table de la chambre on lit en lettres rouges : L. L., 1572.

André Thevet, d'Angoulême, a consigné dans sa *Cosmographie universelle* la visite qu'il fit à notre émailleur en 1572 : « Et me recorde qu'il me fust montré, en la maison d'un des plus excellens ourriers esmailleurs qui soit par aventure au monde, une petite idole de Mercure massive de cuire, ayant les yeux d'argent, autant bien élaborée que les anciens statuaires de Grèce ou de Rome eussent pu faire; laquelle avoit esté trouuée trois ans auparavant (1569) en fossoyant quelques vieux murs de la ville. » Bonaventure dit que ce fut lors de l'écroulement du rempart près la tour des Anges, et le jardin du sieur Gallichèr.

Le poète Puncteus décrit cette statue dans ces vers latins :

Statuasque ferebant
Mercuriumque Scopæ fustum sive arte Perilli;
Argentum ambesos statum decorabat ocellos.

J'avais retrouvé cette statuette, que j'ai gardée long-temps. Je la destinai à notre musée. Mais, à la fin de 1840, après la déclaration formelle de certain fonctionnaire de cette ville, qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à la fondation d'une Société Archéologique, pressé vivement par M. Raoul Rochette, je la portai au cabinet des antiquités de Paris, où je l'ai revue cette année; j'enrichis aussi le musée de Cluny d'émaux intéressants. Il me reste de la statue une esquisse exacte de M. Boulé, deux lithographies de Tripon, et un charmant tableau de M. G. Ardant-Masjambost.

La collection Debruges-Dumesnil possède, sous le n° 704, un portrait de Charles IX, peint en dieu Mars, tenant une épée de la main droite et un bouclier du bras gauche.

Ce roi est assis dans un char traîné sur les nuages par deux renards; le paillon relève l'éclat de ses vêtements; les initiales L. L. se lisent sur la lame de l'épée, et la date 1573 est écrite sur un nuage derrière le char.

On cite un autre portrait de Charles IX de cette même année, collection Jauzé. Ce prince est peint debout, jouant de la main droite avec un médaillon suspendu à son cou, et appuyant la gauche sur son épée; il est en manteau noir, sous lequel on aperçoit un pour-

point de satin bleu ; rideau vert à gauche. Le fond est bleu. Plaque ovale et concave.

Charles IX est représenté, sur un troisième portrait, dans un char attelé de chevaux blancs ; le mot *sol* est inscrit dans un cartel ; les initiales L. L. et la date 1573 se lisent sur le bassin d'une fontaine (coll. Bernat, de Londres).

Un portrait d'Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, représente cette princesse debout près d'une table, tenant un éventail d'une main et des gants de l'autre ; à droite, un rideau vert relevé, comme dans le portrait de son époux, dont celui-ci paraît être le pendant. Sur le tapis bleu de la table, livre et vase où sont inscrits les mêmes initiales et la même date.

Plat d'émaux de couleur : *Moïse et les Israélites, dans leur camp près des montagnes, recevant la manne du ciel*. Sur une pierre on lit : LÉONARD LIMOSIN ; sur une autre, 1573 ; au dessous, tête de profil sur grisaille fond bleu (coll. Dumont).

Ces derniers ouvrages présentent de triples preuves de la décadence de leur auteur et de l'extinction de son génie. Il est à croire que Léonard ne fit pas d'autres émaux. M. Didier Petit, page 26 de son *Catalogue*, cite un sujet allégorique de cet émailleur daté de 1574. Je n'ai pu en découvrir la description dans son livre ; il renvoie aussi à M. Debruges-Dumesnil, et M. Jules Labarte se borne à dire, page 182 de son beau volume : « La dernière date signalée est de 1574 », et, page 586 : « On a des ouvrages de Léonard signés de lui de 1532 à 1574 ».

M'étant imposé la condition de ne citer dans cette notice que les émaux datés, j'ai dû m'abstenir d'énumérer toutes les productions de Léonard, telles que tableaux, plaques, médaillons, coupes et leurs couvercles, plats, gobelets, etc., qui sont conservés au Louvre, à l'hôtel de Cluny, dans les collections Debruges-Dumesnil, Germeau, etc. Je me bornerai à indiquer aux amateurs les nos 490 à 288 du Louvre, 4027 à 4039 du musée des Thermes et de Cluny, et de 696 à 706 du cabinet de M. Debruges. Deux jolis médaillons ovales en cuivre repoussé, représentant deux apôtres, que je cédai à M. du Sommerard, n'avaient pas non plus de date, et étaient malheureusement un peu endommagés.

Un acte des archives départementales passé, dans l'église de St-Martial, par le notaire J. Penicaud, en date du 19 janvier 1575, porte : « Fut présent syre Léonard Lymosin, maistre esmailleur de la pnt ville de Limoges et valet de la chambre notre syre. Reconnoit et confesse messieurs les chanoynes et chappittre de

l'esglise M. St-Martial, Mathieu Teulier et Jacques Rougier (fondés de pouvoir) estre ses vrais seigneurs fonciers et directz en toute directite et fondalité d'une maison, jardin et pré situés au lieu de La Brugère, de cinq journaux ou environ, confrontant à une maison dudict Lymosin et à celle de Barthelemy Bouriaud, et debuoir ung chacun an audict chappitre deux sextiers de fromment mesure de Limoges, douze pouletz de cens et de fondalité, et tous droitz seigneuriaux, lods et ventes portables à la maison du syndic à chaque feste de Notre-Dame d'août, tant qu'il sera tenancier, etc. Signé : M. TEULIER, ROUGIER, Léonard LYMOSIN, VALEIX et J. PENICAUD. »

D'après l'opinion commune, Léonard Limosin serait mort vers 1575 : aucune preuve n'en existe pourtant.

On a compulsé en vain les registres des paroisses de Limoges : il n'y est fait aucune mention de sa naissance, de son mariage, ni de son décès. Il a pu mourir dans la paroisse d'Usurat, où il avait des maisons. Sa maison était sous le nom de son fils en 1579.

Nous avons des raisons de croire qu'il laissa deux fils : l'un, héritier de son titre de peintre du roi, et portant son prénom, appelé *messire* dans les actes; l'autre, François, filleul probablement de son grand-père. Ce qui fortifie cette supposition, ce sont les contrats que j'ai lus, où ces deux émailleurs figurent ensemble comme ayant des intérêts communs. Ils possédaient, en 1606, les maisons de Léonard I, comme celui-ci les possédait avec son frère Martin. Léonard II, son fils, aurait épousé Marguerite Deschamps, ainsi que l'indique l'acte de baptême de son enfant l'an 1599; il se remaria avec Marie Taillandier. Jean Limosin serait un autre frère de Léonard I, ou un neveu. Il est triste d'en être réduit là-dessus à des conjectures.

Après avoir cité l'opinion de M. Alexandre Lenoir, reproduite par M. J. Labarte, j'emprunterai, en finissant, à M. de Laborde, à qui je dois déjà tant, quelques mots pour caractériser la manière et le style de notre célèbre émailleur, dont nous avons démontré l'activité et la fécondité prodigieuses:

« L'effet général de ses tableaux est éclatant, clair, harmonieux; ses carnations, rosées et limpides, ont quelque chose du satin; ses grisailles sur noir ou sur bleu s'animent comme des peintures; il nuance ses couleurs mieux que tout autre émailleur; il n'abuse pas du paillon, et emploie l'or avec grâce et avec esprit; il se montre à la fois peintre et inventeur ».

MAURICE ARDANT.

ÉDIT DU ROY,

Portant suppression du siège des Appeaux de Ségur et de la justice de la ville de St-Yrieux, et création d'une nouvelle sénéchaussée en ladite ville de St-Yrieux.

Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut.

Nous avons été informé que le siège royal établi à Ségur sous le nom de siège des Appeaux, qui, dans son origine, n'avoit été créé que pour la province de Périgord, et s'étoit cependant, par la suite des temps, étendu dans celle du Limousin, formoit, dans l'une et dans l'autre, un degré de juridiction aussi inutile que préjudiciable à nos sujets de ces provinces, dont la plupart, éloignés du lieu de Ségur, sont obligés d'y porter leurs appels des sentences des juges ordinaires, pour plaider ensuite par appel aux sénéchaussées supérieures, et enfin au parlement de Bordeaux;

Et voulant remédier à ces inconvénients, il nous a été représenté qu'il y avoit, dans la ville de St-Yrieux, peu éloignée du lieu de Ségur, une justice tenue en partage entre nous et le chapitre de ladite ville, et ressortissant immédiatement au parlement de Bordeaux, à laquelle la connoissance des cas prévotaux avoit été anciennement attribuée concurremment avec les prévôts des mareschaux et les sièges présidiaux.

Mais, le nombre des officiers qui la composent et l'étendue de son ressort ne répondant pas à ces prérogatives, il nous a paru d'autant plus convenable de supprimer ces deux sièges, et de leur substituer une nouvelle sénéchaussée en ladite ville, que, par un changement si avantageux au public, nous épargnerons à nos sujets des longueurs et des frais aussi onéreux qu'inutiles, et nous établirons cette uniformité dans l'administration de la justice qu'il est nécessaire de maintenir entre les différents sièges de notre royaume.

A ces causes et autres considérations à ce nous mouvant, de l'avis de notre conseil, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons, par notre présent édit perpétuel et

irrévocable, dit, statué et ordonné, disons, statuons et ordonnons, voulons et nous plaît ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Le siège des Appéaux du comté de Périgord et vicomté de Limoges sera et demeurera supprimé à compter du jour de l'enregistrement du présent édit, ainsi que les offices qui composoient ledit siège sans exception, et les appellations des justices qui y ressortissoient seront, à compter dudit jour, portées immédiatement aux sénéchaussées où elles ne ressortissoient que médiatement avant le présent édit.

ART. II.

La justice de St-Yrieyx-la-Perche en Limousin sera et demeurera pareillement supprimée à compter du jour de l'enregistrement du présent édit, ainsi que tous les offices dont elle est composée sans exception ; sauf au chapitre de ladite ville à se pourvoir pardevers nous pour raison de l'indemnité qui peut lui être due au sujet de la portion qui lui appartient dans ladite justice.

ART. III.

Et, pour suppléer à ladite justice et à celle de Ségur, avons créé, érigé et établi, créons, érigeons et établissons, dans notre dite ville de St-Yrieyx, un siège de sénéchaussée qui sera composé d'un sénéchal de robe courte, qui sera par nous pourvu, en la manière ordinaire, d'un lieutenant-général civil, d'un lieutenant-général criminel, d'un lieutenant particulier assesseur civil, d'un assesseur criminel, de deux conseillers, d'un notre avocat et procureur, d'un greffier en chef civil et criminel, de six procureurs, d'un premier huissier et de deux autres huissiers audienciers, tous lesquels dits officiers nous créons en titre d'offices formés pour jouir des gages qui leur seront par nous attribués, ensemble des mêmes droits, autorités, prérogatives, prééminences, franchises, libertés, profits et émoluments dont jouissent les pourvus d'offices de pareilles nature et qualité.

ART. IV.

Le ressort de ladite sénéchaussée de St-Yrieyx sera composé des

justices de Ville-Branche, Chadeseine, Laprunié, Lavaud, Porche-de-Puy-de-Milieu, Puy-de-Haut, La Chacave et l'Étang-de-Bandy, de La Rebeyrolle, de La Fargeas-Maziras, Gabillon et de Beau-Soleil, de la justice ordinaire de Ségur, tant pour ce qui relève de la sénéchaussée de Limoges que pour la portion dépendante de la sénéchaussée d'Uzerche, des justices de Chalard, Lathenac, La Roche-l'Abeille, Fressinet, Châteaux, Génies et Jullat, situées dans la province de Limousin; et de celles d'Angosse, Rouffias, Sarazac-Frugie, Firbes, Mialet, Nantiat, St-Priest-les-Fougères, La Valouze, St-Paul-la-Roche et Jumilhac, situées en Périgord; toutes lesquelles justices demeureront, à compter dudit jour de l'enregistrement de notre présent édit, distraites à perpétuité de leur ancien ressort et sous celui de ladite sénéchaussée de St-Yrieyx, pour être tous appels de sentences ou jugemens qui y auront été rendus, circonstances et dépendances, portées et jugées immédiatement en ycelle en la manière prescrite par les ordonnances, et sauf l'appel au parlement de Bordeaux, à l'exception seulement de l'appel des sentences qui se trouveront dans le cas de l'édit des présidiaux; qui sera porté aux sièges présidiaux qui en doivent connoître.

ART. V.

Voulons néanmoins que, jusqu'à ce qu'il se trouve en ladite sénéchaussée de St-Yrieyx trois au moins des juges créés par l'article III ci-dessus, les appels des sentences rendues dans les justices dont nous lui avons attribué le ressort immédiat par l'article précédent continuent d'être portés aux sénéchaussées dont nous avons distrait lesdites justices.

ART. VI.

Les pourvus ou propriétaires des offices dudit siège des Appeaux de Ségur et de ceux qui nous appartiennent en ladite justice de St-Yrieyx seront tenus dans six mois, pour tout délai, à compter du jour de l'enregistrement du présent édit, de remettre entre les mains du sieur contrôleur général de nos finances les pièces qu'ils aviseront bon être, pour être procédé, en notre conseil, à liquidation et au remboursement du prix desdits offices, à peine d'être déchus dudit remboursement, faute d'avoir satisfait à ladite représentation dans le délai ci-dessus marqué.

Si donnons en mandement....., etc.

Donné à Versailles, au mois de janvier l'an de grâce mil sept cent cinquante, et de notre règne le trente-cinquième.

Signé LOUIS.

Et plus bas : .

Par le roi :

PHÉLIPEAUX, visa d'Aguesseau, et scellé du grand sceau de France, sur cire verte, en lacs de soie rouges et verts.

Registré au parlement le 16 février 1750.

*(Copie exacte d'une copie ancienne, communiquée par
M. Combet, avocat, correspondant à Uzerche.)*

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 DÉCEMBRE 1854.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud aîné, président ; l'abbé Arbellot ; Ardant (Maurice) ; Audouin ; le docteur Bardinet ; Chapoulaud (Roméo) ; de Crossas ; Duverger ; Fizot-Lavergne ; Mazard ; Motulnier ; Nivet-Fontaubert ; Péconnet (Othon) ; Perdoux ; Saint-Germain ; Vanginot.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

A propos d'un passage du procès-verbal relatif à un projet de reconstruction de la charpente du château de Rochechouart, M. le président rend compte de ce qui s'est passé, à ce sujet, au sein du conseil général. Une commission fut nommée pour l'examen de ce projet. M. Fayette porta ses plans. Il résulte des explications qu'il a données que le changement projeté est indispensable. Le faîte du toit se trouve non pas au milieu du château, mais au tiers seulement ; et ce vice de construction, qui menace la solidité de l'édifice, exige la reprise à neuf de la charpente, et l'exécution d'un nouveau projet, dans lequel le faîtage se trouve placé au centre du château.

A la suite de ces explications, une conversation s'engage à laquelle prennent part MM. Regnault, Duverger, Mazard, Maurice Ardant, Bardinet. M. Regnault demande si, dans le nouveau projet, on conserve à la charpente sa hauteur actuelle. — M. Alluaud répond affirmativement. — M. Mazard, qui a visité et admiré deux fois cette belle charpente, exprime son vif regret de la voir disparaître. — M. Bardinet propose de nommer une commission chargée de faire un rapport sur le nouveau projet : l'assemblée adopte. Cette commission est composée de MM. Maurice Ardant, Regnault, Vanginot, Duverger.

M. le secrétaire-général lit une double liste : 1° de dons offerts au

musée ; 2^o de Bulletins adressés à la Société Archéologique par plusieurs compagnies savantes. (*Voir cette liste à la fin du procès-verbal.*) Des remerciements sont votés aux donateurs.

Un de ces envois donne lieu à une discussion. M. Guisard, président de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, ayant adressé au musée de Limoges, par l'entremise de M. Duverger, des tuiles romaines à rebord et de forme carrée trouvées dans le sol à une certaine profondeur, dit, dans sa lettre d'envoi, que « ces briques antiques proviennent d'une conduite ayant pu servir au drainage ». M. Duverger, considérant la nature et la configuration du terrain où elles ont été trouvées, adopte cette opinion, et croit pouvoir conclure que les tuyaux de drainage étaient connus des anciens. MM. Alluaud et Bardinet, qui prennent part à la discussion, ne croient pas pouvoir tirer les mêmes conclusions que M. Duverger.

La parole est à M. Roy-Pierrefite, qui lit une notice sur la manufacture de tapisseries de la ville de Felletin. Il vient réclamer contre une injustice dont l'opinion publique s'est rendue coupable envers sa ville natale. Les tapis d'Aubusson sont connus dans toute l'Europe et dans le nouveau monde, et ont acquis à cette ville une certaine célébrité. En parlant des tapisseries fabriquées dans le département de la Creuse, on ne parle que des tapis d'Aubusson. Or la ville de Felletin a autant de droits que la ville d'Aubusson à cette brillante renommée. Ses manufactures de tapis, connues dès le commencement du xvi^e siècle, ont conservé leur importance jusqu'à nos jours. M. l'abbé Roy le prouve en faisant l'histoire de cette manufacture, sujet qui a le mérite d'être neuf, et d'être traité avec des documents inédits. L'auteur fait remarquer que Felletin produit, comme Aubusson, des tapis de tout genre, et que les principaux fabricants, ayant une manufacture dans chacune de ces deux villes, emploient, pour l'une comme pour l'autre, les mêmes ouvriers, les mêmes filateurs, les mêmes teinturiers, les mêmes lainages. En terminant, M. Roy exprime le vœu qu'on ajoute désormais au nom d'Aubusson celui de Felletin, si injustement oublié jusqu'ici, et l'assemblée s'associe volontiers à cette juste et légitime réclamation.

M. Alluaud, tout en approuvant l'éloge que l'auteur a fait des maîtrises et des jurandes, et l'utilité de ces institutions pour l'époque où elles ont existé, ne croit pas que ces institutions conviennent à nos mœurs actuelles et à notre époque, où la liberté du

commerce et l'affranchissement de l'industrie ne rendent plus possibles ces privilèges d'autrefois.

MM. Audouin, Saint-Germain, Duverger, prennent part à cette discussion.

M. le secrétaire-général donne lecture d'une lettre de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, qui, à propos de la discussion relative au tombeau du cardinal de Cramaud, réclame contre les paroles que lui prête M. Thévenin (p. 302, T. IV, du Bulletin de la Société) : « Je n'ai jamais pu, dit-il, avoir même la pensée de dire que la croix que le défunt tenait sur sa poitrine était la croix épiscopale. Non-seulement les simples prêtres, mais les laïques, étaient enterrés tenant ainsi la croix. Je n'ai parlé que des deux petites croix gravées au dessus des épaules, et j'ai dit de l'une : « Voici la croix archiépiscopale de Reims » ; et de l'autre  : « Voici la croix patriarchale d'Alexandrie ». Mgr Cousseau ajoute que, dans cette discussion, « la seule supposition vraisemblable eût été que le cœur ou les entrailles eussent été portées dans le tombeau de famille au moment même où le corps était enterré dans le chœur de Poitiers. La grossièreté du monument est bien compensée par sa solidité, et s'expliquerait aussi par cette raison qu'il ne recouvrait que les entrailles, et que le défunt avait un monument plus digne dans sa cathédrale. »

Après cette lecture, M. Ardant réclame contre la manière inexacte dont M. de Burdin, dans son rapport, a rendu compte de l'opinion des membres de la commission ; il proteste surtout contre l'espèce de boutade par laquelle M. de Burdin a terminé son article.

Sur la proposition de M. le président, qui parle au nom du bureau, la Société nomme secrétaire adjoint M. Othon Péconnet en remplacement de M. Brunet, nommé substitut à St-Yrieix.

M. Maurice Ardant lit un article sur un vase (genre Bernard Palissy) offert à la Société par M. Lesme. Il fait les plus grands éloges de l'œuvre d'art et de l'artiste. Les hyperboles poétiques dont il accompagne ses appréciations donnent lieu à des réclamations de la part de quelques membres, qui font remarquer que, si l'on veut doubler le prix de la louange, il faut la distribuer avec une juste mesure.

La séance est levée.

Liste des ouvrages adressés à la Société.

1^o La Société d'Emulation de l'Allier : la *collection complète de ses ouvrages de 1846 à 1854*.

2^o L'Académie de Belgique : ses *Annales*, T. XI, 3^e liv.

3^o La Société Française pour la conservation des monuments historiques : le *volume de 1853*.

4^o La Société Archéologique de l'Orléanais : le 2^e *semestre de 1854*.

5^o La Société Scientifique et Littéraire du Limbourg : son *Bulletin*, T. II, 4^{er} fascicule.

6^o M. le baron Chaudruc de Crazannes : une brochure *sur la monnaie obsidionale de Tournay, dite de Surville* (siège de 1709).

7^o M. l'abbé Jules Corblet, vicaire de Saint-Germain d'Amiens : *Notice sur son église*.

8^o M. Renier Chalon : brochure intitulée : *Une monnaie de Scheiffard de Mérode, seigneur de Limbricht*.

9^o Au musée. — M. le comte de Montbron : une *autruche et un alpaga*.

10^o M. Duléry, curé de Biennac : deux *épitaphes* déjà mentionnées.

11^o M. Dehabacque : le *portrait du général Dupuy* en uniforme de colonel du 4^{er} régiment de la Méditerranée, peint par Kraneck, 1808.

12^o M. Maurice Ardant : deux *vases romains* trouvés à La Mauvandièrre et au clos des Hautes-Palisses.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DE SEPTEMBRE 1855.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud, président ; Arbellot ; Ardant ; Bardinnet ; G. Duverger ; de Crossas ; R. Chapoulaud ; Saint-Genis ; Lemaistre ; Mazard ; Nalbert ; Péconnet ; Ruben ; Santerre de Boves.

M. O. Péconnet donne lecture du procès-verbal de la précédente séance : il est adopté après quelques rectifications peu importantes.

Sont proclamés membres résidants MM. Lemaître, médecin; et Buisson-Masvergnier, avocat. MM. Ardant et Alluau proposent ensuite de recevoir membre résidant le général comte de Rochechouart. Son admission est immédiatement prononcée.

Sont ensuite présentés MM. l'abbé Védrinne et J.-B. Lansade. Leur proclamation est, conformément aux Statuts, renvoyée à la séance suivante.

Il est donné par M. le président lecture à la Société d'une lettre à elle adressée par M. de Caumont. Cette lettre renferme diverses questions archéologiques. Elles sont le programme arrêté pour être débattu dans un congrès qui doit se réunir à Paris, et auquel doivent assister des archéologues de diverses nations. La Société nomme pour faire une réponse sommaire à ces questions une commission composée de l'abbé Arbellot et de MM. Texier et Vanginot.

La Société reçoit un certain nombre d'objets qui lui sont offerts par diverses personnes. (*Voir l'inventaire.*) Elle remarque particulièrement une arme kabyle nommée *flissa*, et donnée par M. Garaud, président de chambre.

Sur la proposition d'un de ses membres, la Société émet ensuite le vœu de voir transférer à la bibliothèque communale les registres consulaires, qui ne peuvent être que difficilement consultés à l'hôtel-de-ville. Elle charge son secrétaire de transmettre à M. le maire de Limoges l'expression du désir de la Société.

M. le président a donné ensuite la parole à M. O. Péconnet. Ce membre a lu alors la première partie d'un très-important travail qui porte ce titre : « *Loisel : vie d'un jurisconsulte au xvi^e siècle* ». M. Péconnet a commencé par exposer à grands traits l'influence de la jurisprudence sur les progrès des sociétés. Il a recherché ensuite pourquoi les noms des jurisconsultes devenaient rarement populaires comme ceux des poètes ou des orateurs, et, après quelques observations préliminaires, il est entré hardiment dans son sujet. Il a raconté la naissance de Loisel à Beauvais, et son éducation au collège de Presles, dans lequel il eut pour professeur le grand Ramus. Quelle était sa méthode d'enseignement? Quelle fut l'influence que Ramus exerça sur Loisel? Ces deux questions ont été complètement traitées dans le travail analysé.

M. O. Péconnet a montré ensuite Loisel arrivant à l'âge de dix-huit ans, hésitant long-temps entre l'étude de la jurisprudence ou de

la médecine, se décidant enfin à embrasser la profession d'avocat, et partant pour la faculté de Toulouse qu'allaient illustrer les leçons de Cujas. Arrivé à ce point de son travail, l'honorable membre a abandonné pour un moment la biographie de Loisel, et recherché quel était en France, à cette époque, l'état des études du droit. Il a examiné quel avait été le sens des travaux des glossateurs et de Bartole, et quelle avait été la réforme opérée par Cujas; il a retracé successivement la vie et les travaux de ce jurisconsulte célèbre. Passant ensuite à Dumoulin, M. Péconnet s'est efforcé de bien faire comprendre les tendances de son esprit et de ses ouvrages, et aussi la grandeur du rôle qu'il avait joué. Revenant ensuite à Loisel, son biographe l'a montré vivant dans l'intimité de Cujas, et le suivant à Paris, Bourges, Cahors et Valence. Enfin M. Péconnet a montré Loisel, avocat en 1559, trouvant à grand'peine une cause pour débiter, et se produisant tout à coup au barreau avec un tel éclat que M. Dumesnil, avocat du roi, lui fit aussitôt offrir la main d'une nièce dont il était tuteur. Le biographe a donné quelques détails pittoresques sur ce mariage inespéré pour Loisel, et a abandonné son héros au moment où il allait entrer véritablement dans la vie publique.

M. le président a manifesté l'espoir d'entendre bientôt la lecture d'une autre partie de ce travail.

La séance a été levée à dix heures.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 12 DÉCEMBRE 1855.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud; l'abbé Arbellot; Maurice Ardant; Astaix; Buisson-Masvergnier; Roméo Chapoulaud; de Crossas; Duverger; Lemaître; Nalbert; Nivet-Fontaubert; Othon

Péconnet, Regnault ; Roy - Pierrefite ; Emile Ruben ; Sazerat ; Vanginot.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Lecture est faite d'une liste de dons offerts au musée, et de bulletins de diverses sociétés savantes adressés à la Société Archéologique du Limousin. (*Voir cette liste à la fin du procès-verbal.*)

M. le président proclame membres correspondants de la Société : MM. le comte de Laborde ; Ferdinand de Lasteyrie ; Maximin Deloche, de Tulle, chef de bureau au ministère des travaux publics. — Ces divers membres sont présentés par MM. DuBoys, Maurice Ardant, l'abbé Arbellot.

M. Regnault rend compte à la Société de deux volumes de Mémoires publiés par la Société des Sciences et Arts de Blois. Il analyse les tomes III et IV, et donne la nomenclature des travaux de divers genres que renferment ces deux volumes. Il signale en particulier, dans le tome III, le mémoire intitulé : *Coup-d'œil sur quelques anciens systèmes de philosophie*, par M. Cler ; un morceau littéraire qui a pour titre : *Course de Bethléhem aux ruines d'Engaddi* ; puis des *Etudes littéraires pour servir à l'étude de Blois et du Blésois*, par M. le comte de Salaberry, et enfin une *Note à l'occasion d'autographes*, par M. Duplessis.

Le tome IV, qui s'ouvre, comme le précédent, par un discours de M. de La Saussaye, renferme un mémoire fort intéressant sur les devises héraldiques, par M. le comte de Salaberry. La Société écoute avec un vif intérêt les fragments que M. Regnault cite de ce travail. Ce volume se termine par deux articles intitulés : *Etat de la France au commencement du règne de Charles IX*, par M. Postausque ; et *l'Histoire des chaussures à la poulaine*, par M. Naudin.

M. le président félicite M. Regnault de l'analyse qu'il vient de faire avec autant de talent que de conscience ; il le remercie du bon exemple qu'il vient de donner à la Société, et qu'on s'empressera sans doute de suivre à l'avenir.

M. l'abbé Arbellot donne lecture d'un travail intitulé : *Etude sur Pierre le Scolastique*. Cet écrivain limousin, auteur d'un poème en neuf livres sur saint Martial, n'est guère connu que par les fragments qu'en cite Bonaventure et par l'analyse de son poème faite par D. Rivet dans l'Histoire littéraire de la France. Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu. Les uns le font vivre à la fin du x^e siècle, les autres à la fin du siècle suivant. M. Arbellot, pesant les diverses raisons alléguées de part et d'autre, conclut que Pierre le Scolastique vivait à la fin du x^e siècle et au commencement

du XI^e. — Cette dissertation est suivie de nombreux fragments de Pierre le Scolastique, inédits pour la plupart : M. Arbellot réserve la lecture de cette partie de son travail.

La séance est levée.

Liste des dons offerts au musée et à la bibliothèque de la Société.

I. — A la bibliothèque :

1^o *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. II, 1855, 4 vol. in-8^o.

2^o *Bulletin de la Société d'Emulation de l'Allier*, avril 1855, br. in-8^o.

3^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1855, n^o 2 et 3, 2 br. in-8^o.

4^o *Recherches historiques sur l'ancien capitoulat*, par M. Gustave de Juillat (le vicomte), 1855, br. in-8^o de 103 pages.

5^o *Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais*, n^o 24, 1855, br. in-8^o.

6^o *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, juillet, août et septembre 1855, 2 br. in-8^o.

7^o *Société des Sciences naturelles*, t. II, 2^e fascicule, août 1855, br. in-8^o.

8^o *Annales de l'Académie d'Archéologie*, t. XII, 3^e liv. 1855, br. in-8^o.

9^o *Annuaire de la Société des Antiquaires de France*, 1855, 4 vol. in-18 de 240 pages.

10^o *Rochechouart* (histoire, légendes, archéologie), par M. l'abbé Duléry, 1855, 4 vol. in-8^o.

II. — Au musée :

1^o S. M. l'Empereur : le *Festin de nocce de Daphnis et Chloé*, par Bouterweck, 1855.

2^o M. le baron Petit de Lafosse, préfet : le *portrait en pied de la duchesse d'Angoulême*.

3^o M. Martin, chef de bureau à la mairie : un *vaisseau hollandais*.

4^o M^{me} *** : un *cadre en broderie soie et or représentant Jésus au tombeau*.

5^o M. Leclerc (André) : une *pipe arabe* ; deux *minéraux*.

6^o M. Bourgoin-Mélisse : un *saint Pierre*, plaque en cuivre ; un *sceau en plomb* ; une *petite pièce de monnaie* ; une *pierre*.

7^o Louis Descubes : une *clef moyen-âge*.

8° Basquet, serrurier : un *chérubin*, bois sculpté.

Le garde-musée pense que, en remerciant M. le préfet pour la toile, on pourrait lui demander le châssis et le cadre de la duchesse d'Angoulême.

Le Secrétaire, l'abbé ARBELLOT.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 24 JANVIER 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud ; Arbellet ; Audouin ; Astaix ; Maurice Ardant ; Bardinet ; Buisson - Masvergnier, Cazeaux ; Roméo Chapoulaud ; Charreyre ; Auguste DuBoys ; de Grave ; Lesme ; Lemaitre ; Nivet ; Nalbert ; O. Péconnet ; Perdoux ; Roy-Pierrefite ; Emile Ruben.

La séance a été ouverte à huit heures moins un quart. Le procès-verbal de la réunion précédente a été lu et adopté sans réclamation.

Sont proclamés membres résidents MM. l'abbé Védrette et Jean-Baptiste Lansade.

M. le président annonce à la Société l'envoi de diverses publications. (*Voir le catalogue à la fin du procès-verbal.*) Il remercie M. Arbellet d'avoir bien voulu lui dédier la *Revue Archéologique du Limousin* qu'il vient de publier. La Société remarque surtout parmi les divers objets à elle adressés une soucoupe en porcelaine cuite en une heure et demie dans un four à gaz. Elle émet un vœu de félicitations pour MM. Pouyat, Brocchi et Baignol frères, auxquels est dû cet important essai.

M. Buisson-Masvergnier donne à la Société un autographe de M. Guernon de Ranville, autographe contenant diverses questions sur les règles d'orthographe et de prononciation du patois limousin. Il est décidé que cette lettre, écrite à l'un des parents de M. Buisson-Masvergnier, sera déposée aux archives.

M. le président donne lecture d'une lettre conçue en termes impératifs; et par laquelle M. Larue-Dubarry réclame des armes confiées par lui au musée, et figurant, dit-il, dans les collections, mais à titre de dépôt. Il est décidé que les objets réclamés seront restitués, mais seulement contre la remise du récépissé constatant le dépôt.

M. le président apprend alors à la Société qu'elle va perdre son secrétaire-général, M. l'abbé Arbellot, promu à la cure de Rochecorbert. En félicitant M. l'abbé Arbellot d'une nomination dont il est si digne, M. le président exprime le profond regret de voir s'éloigner un des membres les plus actifs de la Société. Il énumère en peu de mots les divers travaux qui ont conquis à M. Arbellot une place éminente parmi les archéologues, et il espère que la Société ne sera pas, malgré son absence, entièrement privée de ses intéressantes communications. La Société s'associe tout entière aux paroles de son président, et M. Arbellot, après avoir remercié ses collègues de ce qu'il nomme une excessive bienveillance, s'engage à continuer à fournir à la Société son active collaboration.

Il est immédiatement procédé à l'élection d'un nouveau secrétaire-général. Le dépouillement du scrutin secret donne à M. Othon Péconnet la presque unanimité des suffrages. En conséquence, il est proclamé secrétaire-général en remplacement de M. Arbellot.

Il est aussi procédé à la nomination de deux secrétaires adjoints. La promotion de M. Othon Péconnet laissait une seule place vacante; mais l'extension de la correspondance et la diversité des obligations à remplir ont paru nécessiter la nomination d'un nouveau secrétaire adjoint.

MM. Emile Ruben et Roy-Pierrefite, ayant obtenu la plus grande partie des voix, ont été nommés membres du bureau.

M. Othon Péconnet fait à la Société un rapport sur le budget de l'année 1854. Il fait connaître les résultats suivants :

Recettes.....	4,994 fr. 55 c.
Dépenses.	2,464 95
Déficit:	470 40

Ce déficit, amené par la subvention de 500 fr. allouée ordinairement par la ville, et momentanément supprimée, a été comblé avec des fonds provenant des premières recettes de 1855. Des remerciements sont votés par la Société à M. Navières, trésorier.

M. Buisson-Masvergnier lit un compte-rendu de divers numéros

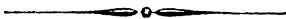
du *Chroniqueur du Périgord*. Il analyse divers travaux qui ont paru dans ce recueil. Cette lecture a été écoutée avec intérêt.

La séance est levée.

Liste des dons faits à cette séance.

- 1° *Société médicale de Limoges*, bulletin 1855.
- 2° *Société de l'Histoire de France*, bulletin 1855.
- 3° *Bulletin des Sociétés Savantes*, décembre 1855.
- 4° M. l'abbé Arbellot : *Revue Archéologique*.
- 5° *Le Chroniqueur du Périgord*, 6^e livraison, 1855.
- 6° *Bulletin de la Société du Limbourg*, t. II, 1854-55.
- 7° *Société des Antiquaires de l'Ouest*, années 1853-54.

Le Secrétaire, OTHON PÉCONNET.



COMPTE-RENDU

PRÉSENTÉ PAR M. ÉMILE RUBEN

Du livre offert à la Société portant pour titre : « Recherches historiques sur l'ancien capitoulat de la ville de Toulouse, par M. le vicomte Gustave de Juillac (1). »

C'est avec raison, à notre avis, que M. le vicomte de Juillac, membre de la Société Archéologique du Midi, et un de nos correspondants, intitule son opuscule : *Recherches historiques sur l'ancien capitoulat de Toulouse*. Il est impossible en effet de grouper un plus grand nombre de faits dans un aussi petit volume. On doit même regretter que l'auteur n'ait pas donné plus d'extension à son ouvrage : les lecteurs y auraient certainement gagné, et, plus que tout autre, celui qui est chargé d'en rendre compte. Lorsqu'une œuvre est aussi concise et aussi consciencieuse que celle-ci, il est bien difficile d'en faire l'analyse et la critique.

Nous disons que cette œuvre est consciencieuse : l'auteur avoue en effet qu'elle n'était pas destinée à voir le jour. N'écrivant pas pour le public, il a été moins enclin à se laisser séduire par ce malin esprit d'innovation et de système qui sollicite si vivement ceux qui ont entrepris d'éclaircir quelques obscurités historiques. Or, au nombre de ces obscurités, on peut placer l'histoire des communes en général, et en particulier l'histoire du capitoulat de Toulouse.

Un premier point cependant semble définitivement acquis à l'histoire : c'est que les différentes communes de France ont eu chacune leur origine et leur organisation propre, et nous courrions dès lors grand risque de nous fourvoyer si, par exemple, nous tentions d'établir une analogie complète entre les capitouls de Toulouse et les consuls de Limoges. Pour notre compte, il nous eût été agréable de donner des lettres de noblesse aux anciens magistrats de notre cité. Mais nous avons vainement feuilleté *l'Histoire du Limousin* de M. Leymarie ; et, si l'on en excepte certains privilèges accordés par Charles VII à ceux qui avaient été consuls, tels que de posséder des fiefs nobles sans être tenus d'aucune contribution

(1) Toulouse, 1855, in-8°.

ou charge de ban et arrière-ban, cette histoire est muette sur cette question. Et du reste il n'est pas dit que ces privilèges fussent transmissibles aux descendants des consuls; ce qui exclut toute idée de noblesse. C'est au surplus un point historique que nous abandonnons aux savants.

M. le vicomte de Juillac envisagé sous deux points de vue la noblesse du capitoulat de Toulouse : 1^o la noblesse de la cité, commune à un grand nombre de villes de France; 2^o la noblesse particulière aux capitouls, et transmissible à leurs descendants. Pour résoudre cette double question, l'auteur commence par tracer un abrégé, trop succinct peut-être, de l'histoire de Toulouse depuis sa fondation. Faisant la part du chaos et des ténèbres, il se contente d'énumérer avec la prudence scrupuleuse du vrai savant les différents systèmes qui se sont produits au sujet de l'origine de cette ville; puis, passant rapidement à l'époque de la conquête romaine, il se demande si Toulouse devint un municipe ou une colonie.

On sait la différence qui existait entre le municipe et la colonie : M. Raynouard, dans son *Histoire du droit municipal en France*, nous a édifiés à ce sujet. Le pays vaincu était municipe lorsque le vainqueur se contentait de l'adopter en quelque sorte en l'admettant à jouir du droit romain. Limoges fut dans ce cas; son territoire fut respecté : elle n'eut pas à subir l'intrusion romaine; et la commune, après la conquête, dut conserver ce caractère de bourgeoisie qui l'a toujours distinguée jusqu'à la révolution de 1789. Plus souvent au contraire, soit pour repeupler, soit pour conserver le pays vaincu, soit enfin pour se débarrasser d'une population turbulente, les Romains enrôlaient les citoyens pauvres, et, sous la conduite d'un magistrat, la colonie allait prendre possession du territoire étranger, s'organisait en société avec les lois et les privilèges dont elle jouissait dans la mère-patrie, et devenait en quelque sorte une petite Rome, ce qu'Aulu-Gèlle appelle poétiquement : *Quasi effigies parva populi romani*. Ajoutons avec M. Raynouard que, si les nuances qui distinguèrent originairement les droits des colonies et ceux des municipes disparurent par la suite sous l'unité des lois et du gouvernement romain dans les Gaules, les colonies furent cependant plus essentiellement romaines que les municipes.

Cette distinction bien établie, un examen attentif des passages contradictoires cités par M. de Juillac nous fait incliner à penser avec lui que Toulouse, après la conquête romaine, devint une colonie. Son amphithéâtre, son capitole, son sénat revêtu du

laticlave, la plupart de ses institutions, dénotent bien une image de Rome. Ce titre de colonie, moins précieux et moins recherché sans doute que celui de municipe, indique déjà une organisation aristocratique; et nous verrons un peu plus loin le parti que le savant archéologue du Midi tire de cette idée.

Après avoir indiqué comment Toulouse et son territoire passèrent successivement des Romains aux Goths sous Honorius, et des Goths aux Francs sous Dagobert, comment elle devint la capitale d'un état héréditaire sous les comtes et d'une province après sa réunion à la couronne; comment enfin, dans cette dernière période, grâce au courage de ses habitants et aux services qu'elle avait rendus aux rois de France, elle obtint d'eux nombre de franchises et de privilèges; après avoir, en un mot, énuméré tous les titres de noblesse de la cité, l'auteur s'occupe de la noblesse conférée à ses administrateurs, et transmissible à leurs descendants.

Si Toulouse fut une colonie, non-seulement le sénat, mais encore les décurions de cette petite Rome étaient nobles, et les capitouls, successeurs des décurions, durent être nobles aussi. A cette première induction viennent se joindre une multitude de faits historiques que nous sommes forcé de passer sous silence pour être plus bref que l'auteur. Nous ne ferons également que mentionner un chapitre intéressant sur l'origine de la dénomination de *capitouls*, et sur l'époque où cette dénomination fut réellement acquise. Ainsi, d'après M. de Juillac, capitoul ne vient ni de *comes Capitolii*, gardien du Capitole; ni de *capitolier* ou membre du chapitre, c'est-à-dire du conseil des comtes, qui n'étaient autres que les consuls suivant du Mége; ni enfin de membre du conseil capitulaire, institué en 778, lors de la création du royaume d'Aquitaine, que Charlemagne donna à son jeune fils Louls-le-Débonnaire, système différent du précédent en ce que ce conseil adjoint au tuteur du jeune prince fut à l'origine composé de citoyens nobles de la ville, et dépendait de la volonté comtable. Mais il finit par s'affranchir, se fit élire par les populations, et conserva ses attributions primitives, entre autres le droit de juridiction. A la mort d'Alphonse, dernier comte de Toulouse, ce fut désormais au nom des rois de France qu'il dut rendre la justice: alors il quitta le château Narbonnais, résidence des comtes, pour aller tenir ses séances au *Capitole*. Voici quelle est, d'après M. de Juillac, la véritable origine ou plutôt la véritable racine du mot capitouls: *li senhors de Capitol*. Cette opinion a le rare mérite d'être simple, et de concilier tous les systèmes contradictoires qui se sont produits au sujet de ce point historique.

Il faut encore renvoyer à l'opuscule qui nous occupe pour l'énumération des droits, immunités, privilèges, préséances, etc., dont jouirent les capitouls comme nobles, et même comme chefs de nobles; et des titres, actes, arrêts, édits, déclarations, lettres-patentes, etc., par lesquels ces capitouls reçurent la concession de nouveaux privilèges, et furent maintenus dans les anciens. Nous craindrions de refroidir complètement votre bienveillante attention sous une averse de citations et de dates. Malgré tout le talent avec lequel est ordonnée et présentée cette accumulation de vieux parchemins, la noblesse des capitouls ne saurait nous intéresser, nous Limousins, au même point que les habitants de la vieille cité toulousaine. Seulement nous rencontrons ici une figure de connaissance : c'est Claude Bazin, seigneur de Besons, intendant de justice, police et finances en Languedoc en l'année 1666. Ce Claude Bazin, ainsi qu'on peut le voir en parcourant la liste des intendants du Limousin publiée dans l'*Annuaire de la Haute-Vienne* pour 1856 par notre infatigable chercheur M. Auguste DuBoys; ce Claude Bazin est très-probablement le même qui fut notre premier intendant en 1629. Nommé par le roi pour la recherche des faux nobles de la province du Languedoc commencée en 1666, il déclare que Sa Majesté a maintenu dans tous leurs titres de nobles les capitouls ainsi que leurs enfants nés avant ou après leur capitoulat.

Le pouvoir de ces capitouls était du reste bien éphémère. Comme nos consuls, ils étaient élus pour un an, et le nombre des nobles de la ville de Toulouse se fût prodigieusement accru si premièrement celui des capitouls, qui était primitivement de vingt-quatre, n'eût été réduit à huit à partir de l'année 1435; si, en second lieu, ces capitouls n'eussent été rééligibles, et si enfin le peuple, qui les élisait jusqu'en 1659, et les rois de France postérieurement à cette époque, mais seulement jusqu'au moment où ils vendirent ces postes honorables, au lieu de choisir des bourgeois pour en faire des nobles, n'eussent souvent choisi des nobles pour en faire des capitouls.

Cette date de 1659 est une date marquante dans l'histoire du capitoulat. C'est à cette époque, ainsi que le rapporte M. du Mège, que Louis XIV, qui n'aimait pas l'opposition, crut plus utile et plus convenable de nommer lui-même les capitouls. M. du Mège ne dit pas s'il y eut un prétexte à cette violation des libertés toulousaines, et M. le vicomte de Juillac est également muet sur ce point.

Un autre grand roi, Henri IV, en avait fait autant du consulat de Limeges. Le tome III de nos registres consulaires contient à ce sujet

des détails curieux. En 1602, l'établissement du subsidé du sou pour livre, vulgairement appelé la *pancarte*, causa une vive émotion parmi les habitants de Limoges. Pour punir les consuls de la tiédeur et de la mollesse qu'ils mirent à réprimer les désordres qui eurent lieu, le roi réduisit à six leur nombre, qui était antérieurement de douze, et les nomma lui-même.

A partir de cette révolution dans le mode de nomination des capitouls, l'institution du capitoulat tombe en décadence. Ces fonctions finissent par être vendues, comme les charges de trésorier et de secrétaire de commandements, et une foule d'étrangers et de familles obscures peuvent, en se faisant nommer capitouls, acquérir la noblesse à prix d'argent. Cet état de choses continue jusqu'en 1790. Cette institution, comme beaucoup d'autres, fut balayée par la révolution.

Le travail de M. le comte de Juillac se termine par une liste alphabétique des consuls et capitouls de Toulouse à partir de 1147. Nous avons encore ici eu recours à notre ami M. DuBoys. Il n'a reconnu dans cette liste aucun nom intéressant pour notre histoire. Du reste c'est un excellent travail : il est bon de désigner à la postérité ceux qui se sont dévoués à leur pays. Nous apprenons qu'un semblable travail se prépare pour les consuls de Limoges.

Nous avouerons en terminant que nous aurions pu tirer un bien meilleur parti des détails intéressants contenus dans l'opuscule de M. de Juillac : nous aurions dû établir un parallèle complet entre le capitoulat de Toulouse et le consulat de Limoges, et faire ressortir les différences de leur organisation respective. En cela notre travail eût pu avoir son utilité, et ne pas manquer d'intérêt, mais nous n'avions ni les connaissances, ni l'habileté, ni les loisirs nécessaires : nous n'avions pour nous que votre bienveillance, sur laquelle nous comptons ; mais ce n'était pas assez.

EMILE RUBEN.

A ajouter à la notice sur Léonard Limosin.

Un contrat du 10 février 1577, reçu Albin, notaire, fait mention des hoirs de feu Léonard Limosin, esmailleur. (Liasse 4471.)

TARIF DES DROITS DE COURTAGE DANS L'ÉTENDUE DE L'ÉLECTION DE LIMOGES.

DE PAR LE ROI, ET DE L'ORDONNANCE DE MONSIEUR L'INTENDANT.

TARIF des droits que le Roi, en son conseil, veut et ordonne être payés aux courtiers des vins, cidres, eau-de-vie et liqueurs, créé par édit du mois de juin 1691 dans l'étendue de l'élection de Limoges, arrêté au conseil le 25 septembre de la présente année 1691.

ÉLECTION DE LIMOGES.

Pour chaque barrique de vin qui sera vendue dans la ville bourg de la ville élection de Limoges, il sera payé six sols; ci 6 s.

Pour chaque barrique de cidre, il sera payé trois sols; ci 3 s.

Pour chaque barrique d'eau-de-vie contenant vingt-sept à vingt-huit veltes, quinze sols; ci..... 45 s.

Pour chaque barrique de liqueur qui sera vendue, trente sols; ci..... 4 l. 10 s.

Et pour les autres vaisseaux à proportion, lesquels droits seront payés par les vendeurs lors de la vente.

Fait et arrêté au conseil royal des finances, tenu à Versailles le treizième jour de novembre mil six cens quatre-vingt-onze. Collationné, scellé et signé DELESTRE.

Collationné à l'original par nous écuyer, conseiller et secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances, signé NOBLET.

ANDRÉ JOUBERT DE BOUVILLE, chevalier marquis de Bise, conseiller du roi en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finance en la généralité de Limoges.

Vu le présent tarif arrêté au conseil royal des finances le treize novembre dernier, nous ordonnons que ledit tarif sera exécuté selon sa forme et teneur dans l'étendue de l'élection de Limoges. Fait à Angoulême le troisième janvier mil six cens quatre-vingt-douze. Signé JOUBERT.

Vu par nous, maire et prévôts-consuls en charge de la présente année, le Tarif des droits que le roi ordonne être payés aux courtiers et commissaires, des vins, eau-de-vie et autres liqueurs, arrêté au conseil le 25 septembre 1691. Fait dans la chambre du conseil de l'hôtel commun, ce 9 novembre 1706.

Signé DE VILOUTREIX, maire. DORAT, prévôt-consul; DELOMÉNIE, BENOIT, JEAN GRELET, REYMON GARAT et FARNE, consuls. DORSONVAL, procureur du roi. GRAMAGNACT, secrétaire-greffier de l'hôtel commun.

PIERRE LE SCOLASTIQUE.

FRAGMENTS DU POÈME DE SAINT MARTIAL.

ARTICLE SECOND.

*Codex Petri Scholastici de apostolo Christi sanctissimo viro
Martiale, rebusque ad ipsum pertinentibus (1).*

Au mois de juillet 1855, nous avons découvert, dans un manuscrit latin de la Bibliothèque impériale (mss. lat., ancien fonds, n° 5365), le commencement du poème de Pierre le Scolastique. Mais, comme nous ne songions pas alors à publier ces fragments, nous avons négligé de les transcrire. Nous avons écrit à M. Claude, conservateur de la Bibliothèque impériale, et cet habile et érudit paléographe, avec une bienveillance dont tous ceux qui le connaissent ont à se louer, a bien voulu nous transcrire, et nous adresser les deux pièces suivantes, c'est-à-dire l'invocation du poète et le poème premier du premier livre :

INVOCATIO POETÆ, SEU HYMNUS.

Christe, rex regum, quia Martialis
Gloria dignus manet, ac perhennis
Laus tuum sanctum decet, ora nobis
Laudibus imple.

Laudibus dignis celebremus omnes
A Deo lectum, Dominoque doctum,
Quo Deum verum didicit colendum
Gens aquitana.

(1) Dans le mss. de la Bibliothèque impériale, ce titre est précédé des paroles suivantes : Hoc metrum lircum dicolon tetrastrophon est. Primi enim tres versus sunt quibus nomen est sacri, quod genus metri constat trocheo, spondeo, dactilo et duobus trocheis. Quartus vero, qui adonius dicitur, dactilo et spondeo pedibus terminatur.

Namque Messias sibi Marcialem
 Eligens, idem docuit magister :
 Post, Deo plenus, datus est ab ipso
 Dux Aquitanis.

Det Deus nobis veniam reatus,
 Qui suum sanctum dedit ut colamus,
 Ac suum præstet sine fine nomen
 Glorificare.

INVOCATION DU POÈTE. — HYMNE.

O Christ, ô roi des rois ! puisque Martial est toujours digne de gloire, puisqu'il convient de le louer par un hymne éternel, remplis notre bouche de ses louanges. Célébrons dignement celui qu'a choisi le Seigneur, celui que le Seigneur a instruit, celui qui a appris à l'Aquitaine à honorer le vrai Dieu.

C'est le Messie qui a élu Martial ; c'est ce divin maître qui l'a enseigné — Formé à son école, et le cœur plein de Dieu, il fut donné pour guide aux peuples de l'Aquitaine.

Que Dieu nous accorde le pardon de nos fautes, lui qui nous a donné d'honorer ce grand saint ; et qu'ainsi nous puissions glorifier son nom par des hymnes sans fin.

LIVRE PREMIER.

Incipit quædam tractatiuncula de eodem sancto.

Sors gradum Judæ tribuit Matthiæ,
 Quod volunt (1) quidam dare Marciali;
 Nomen et Joseph perhibent eidem
 Cedere sorte.

Barsaban tradunt Arimathianum
 Qui suo Christum posuit sepulchro :
 Nobiles ambos liquet ex eadem
 Urbe fuisse.

(1) Mss. *voluit*.

Sorte duxerunt socii legendum
 Qui loco Judæ foret ordinandus :
 Ipse Judæa sacra seminauit
 Dogmata Christi.

Hujus an quæris regione terræ
 Corpus exstinctum queat inveniri :
 Consulant gnaros, quia forte notas
 Liquerit oras.

Nos fidem tandem dubiis habere,
 Ni prius fiant ratione certa :
 Non decet ne qui facilem refutet
 Credulitatem.

Nempe Messias, Rimiam (*sic*), Johannes
 Dictus est olim per opinionem :
 Quamdiu de se volitare famam
 Non toleravit.

Ceterum, si quis similem Johanni
 Quærat, Helian adhibere debet :
 Ast Petro Paulus simuletur idem
 Quo referantur.

Ecce qui possunt bene comparari,
 Cum pares hi sint sibi sicut illi,
 Ut fiat proportio dignitatis
 Æquiparatæ (1).

Non enim quamquam sit apostolatus
 Particeps, Paulum duodenus ordo
 Continet : neque (2) quoque Martialis
 Continet illos.

Vos tamen celsis meritis haberi
 Compares illis proceres beati,
 Astruit plane rata magnitudo,
 Vos decus orbis.

Vos, quibus sanctus ducibus Geraldus,
 Spiritu membris nitidis soluto,
 Scandit in cælum : patriæ lucernam
 Contuleratis.

(1) Mss. *æquiperaat*.

(2) Mss. *necte*.

Almus Austremonius hic fuisset ,
 Quem ferunt primum docuisse gentem ;
 Si tibi compar simul extitisset ,
 Inclite pastor.

Ipse plantaras : alii rigarunt :
 Pro quibus stulti modo te repellunt :
 Provehens auctor geminum laborem
 Increpet illos.

Nec suo Petrus sine fratre venit ,
 Cui suæ messis cumulum placere
 Noverat : tu cum reliquis duobus
 Nos docuisti.

Herveus princeps Turonensis urbem
 Scit suo fretam (1) patre Marciale :
 Ante quem Burdegala nescit ullum (2)
 Se docuisse.

Gascones Gothique Deum per ipsum
 Nosse cœperunt , et habere patrem :
 Constat Ursinum domitos adisse
 Bituricenses.

Nam Saturninum fera quem Tolosa

(*Cætera desunt.*)

COMMENTAIRE.

Certains lecteurs trouveront sans doute qu'un commentaire n'est pas de trop pour pénétrer le secret de ces vers énigmatiques : nous allons essayer d'en éclaircir quelques obscurités.

1^{re} strophe. — « Le sort donna à Mathias la place de Judas : quelques-uns prétendent que Mathias était le même que saint Martial. »

Cette opinion fut en effet mentionnée, et réfutée au second concile de Limoges, en 1031. Le savant clerc d'Angoulême, qui avait accom-

(1) Mss. *fretum*.

(2) Mss. *illum*.

pagné au concile l'évêque Rohon, s'exprimait ainsi : « J'en ai vu qui pensaient que Martial était le même que Mathias, sans doute à cause du rapport de ces deux noms, ou encore parce qu'on ne sait où repose le corps de Mathias. Pour moi, je tiens pour certain que, si Mathias et Martial n'étaient pas deux personnages différents, on ne trouverait pas ces deux noms distincts au rang des apôtres, tant dans nos livres que dans ceux des Anglais. D'ailleurs j'ai interrogé sur cette question un Grec très-instruit, et il m'a dit que Mathias avait prêché dans l'Arménie-Mineure, et qu'il y était mort en paix (1) ».

« Quelques-uns », poursuit Pierre le Scolastique, « assurent que le sort avait donné à Martial le nom de Joseph, et qu'il était le même que Barsabas d'Arimathie, qui ensevelit le Sauveur; il est certain (ajoute-t-il) qu'ils étaient tous deux de la même ville. »

Pierre le Scolastique se fait ici l'écho d'une double erreur historique. D'abord, quelques écrivains du moyen-âge ont confondu mal à propos Joseph Barsabas, surnommé le Juste, dont il est question aux Actes des apôtres, avec Joseph d'Arimathie, qui mit le corps du Sauveur dans le tombeau. Puis, comme la ville d'Arimathie est la même que Ramathaïm ou Rama, située près de Diospolis, la ressemblance des noms a fait confondre cette ville avec Ramatha ou Rama, située dans la tribu de Benjamin, où d'anciens manuscrits de la légende d'Aurélien placent la naissance de saint Martial. C'est là sans doute ce qui aura donné lieu de soupçonner que saint Martial était le même que Joseph d'Arimathie, et, par suite, Joseph Barsabas.

A propos de Joseph Barsabas le Juste, Pierre le Scolastique ajoute : « Les apôtres tirèrent au sort celui qui devait remplacer Judas : le nouvel élu répandit dans la Judée la semence sacrée de la doctrine évangélique.

« Si vous demandez en quelle région de la terre on peut trouver son corps inanimé, consultez les savants : ils vous diront peut-être les lieux qu'il a parcourus.

» Pour nous, nous ne devons pas ajouter foi aux choses douteuses,

(1) Alios quoque vidi qui opinabantur Martialem ipsum esse Matthiam, et similitudine nominis a lingua Aquitanorum ita facile cœpisse vocari, sive propiterea quod non facile invenitur ubi corpus jacet Matthiæ. Ego autem pro certo teneo quod, si non alius esset Mathias, et alius Martialis, uterque tam in nostris quam in Anglorum gentis libris minime in ordine apostolorum esset scriptus.... Ego autem, quemdam Græcum peritum interrogans, didici ab eo Matthiam Armeniæ Minori prædicasse, et ibi in pace migrasse. *Patrolog.*, T. CXLII, col. 1363.)

à moins qu'elles ne soient appuyées sur de solides raisons : il ne convient pas qu'on puisse réfuter notre aveugle crédulité.

» Jean-Baptiste fut pris autrefois pour le Messie ou pour Jérémie : il ne souffrit pas que l'on continuât d'avoir cette fausse opinion de lui-même ».

La strophe suivante fait allusion à ces paroles du Sauveur, qui dit, en parlant de Jean-Baptiste : « Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu » : (MATTH., XVII, 12.)

Cæterum, si quis similem Johanni
Quærat, ille non ashibere debet.

9^e strophe. — « Quoique saint Paul ait participé à l'apostolat, il n'est pas toutefois du nombre des douze : ainsi saint Martial est apôtre, quoiqu'il ne soit pas mentionné parmi les douze du collège apostolique. »

Nous laissons au lecteur instruit le plaisir de deviner le sens des strophes qui suivent : nous avouons ingénument que quelques-unes présentent des difficultés de traduction. Voici du reste le résumé que Nadaud a donné de ce premier livre :

« Dès le commencement du premier livre, il dit que quelques-uns assuroient que saint Martial avoit occupé la place de Judas ; que le sort lui avoit donné le nom de Joseph ; qu'il étoit natif de la ville d'Arimathie, d'où étoit Barsabas, qui avoit *entermé* le Seigneur.

« Mais », répond notre poète, « nous ne devons point ajouter foi à des choses douteuses, à moins qu'on ne les constate par de bonnes raisons, de peur que quelqu'un n'ait lieu de réfuter notre crédulité aveugle. » Cette sage précaution prévient heureusement en faveur de Pierre : mais il ne se soutient pas, il adopte tout de suite toutes les traditions populaires de la fausse Vie de saint Martial par Aurélien, et finit plusieurs chapitres par des invectives contre les ennemis de son apostolat.

» Il dit que Gérard, lumière de la patrie, est monté au ciel ; que Austremoine a, comme on le rapporte, instruit le premier la nation : cela pourroit faire croire que Pierre étoit Auvergnat ; mais ailleurs il ajoute que saint Martial nous a instruits avec ces deux saints, et il se met au nombre de ses enfants, l'appelle son patron. » (NADAUD, *mss.*)

POÈME III. — Le P. Bonaventure rapporte quelques vers de ce poème : nous lui empruntons la citation suivante :

« Petrus Scolasticus, auteur domestique qui écrivoit il y a environ sept-cents ans, considérant la *générosité* de la race de saint Martial, et que son nom, aussi bien que celui de son père (*Marcellus*), étoient plutôt romains qu'hébreux, en tire cette conséquence, qu'ils *doivent* être citoyens romains : ce qui a assez de probabilité, vu que saint Paul, son *cousin*, se glorifioit dans les Actes des apôtres de cette qualité avantageuse. »

Unde romanum generosiores.
 Israelitis reliquis fuisse
 Nomen ostendit : neque Roma cives
 «Abdicat ipsos (1).

Pour justifier le nom latin de *Martialis*, tout en supposant, avec la légende d'Aurélien, que saint Martial est né en Judée; tout en disant, avec Grégoire de Tours, qu'il *est venu d'Orient*, il n'étoit pas nécessaire d'en faire un citoyen romain : il suffisoit de dire que « les Juifs, à l'époque de notre Seigneur, portaient ordinairement deux noms, et qu'ils en prenaient même un troisième, romain ou grec, quand ils étaient en relation avec les gentils (2) ».

Nous pensons que c'est dans le premier livre qu'il faut placer cette pensée, dont nous trouvons le résumé dans un manuscrit de Nadaud : « On objectoit à Pierre le Scolastique que, Martial n'ayant que quinze ans quand il entra dans la compagnie du Sauveur, il n'étoit donc guère en âge de profiter de ses leçons, ni d'assister à tant de mystères où on le fait trouver. Ah ! dit le poète, cet âge est le premier qui soit gouverné par la raison. La lune n'est-elle pas pleine dans le même nombre de jours ? C'est donc à cet âge que le saint paroissoit une lune pleine, qui, avec une raison pleine, recevoit les rayons du soleil (3) ».

POÈME XVII. — Au poème XVII du même livre, Pierre le Scolastique dit que saint Martial, allant d'Italie dans les Gaules, répandait partout, avec la parole évangélique, la semence de la foi, qui donne le bonheur :

Ast iter cœptum peragens, ubique
 Seminabat verbum fidei beantis

(1) BONAVENT, T. II, p. 52.

(2) D'ALLIOLI, *Commentaire sur la Bible : Actes des apôtres*, ch. I, v. 23.

(3) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. VII.

Gallicas donec peragrabat almis
Gressibus oras (1).

LIVRE SECOND.

POÈME I^{er}. — Le livre second s'ouvre, d'après Nadaud, par une apostrophe à Gérard, que D. Rivet place à la fin du premier livre. Mais Nadaud, qui avait étudié à fond ce poème, nous paraît un guide plus sûr. Pierre le Scolastique adresse la parole au moine Gérard, homme savant, qu'il exhorte à s'élever contre les détracteurs de l'apostolat, semblable au corbeau des torrents sacrés, qui arrache les yeux des impies (2) :

Ut de sacris corvus fluentis,
Effodiens oculos iniquis,
Géralde frater, qui sapientia polles,
Profanos ocus increpa,
Apostolum ne quis latrator
Audeat ulterius negare (3).

D. Rivet, qui cite ces vers, pense qu'ils s'adressent à Géraud II, abbé de Saint-Augustin de Limoges, mort en 1104 ; mais, comme Pierre le Scolastique écrivait un siècle plus tôt, nous croyons qu'il s'agit ici ou de Gérard I^{er}, abbé de Saint-Augustin, ou de Gérard, abbé de Solignac, qui sont mentionnés avec honneur dans la lettre d'Adémar relative à l'apostolat de saint Martial. On sait que Gérard, le vénérable abbé de Solignac, se distingua, dans les conciles de Limoges, par son zèle pour la cause de l'apostolat.

Pierre le Scolastique ajoute qu'Hildebert approuve ses écrits, et que le docteur Hermas encourage ses efforts :

Hæc Hildebertus scribere me probat :
Hic doctor Hermas ingenium juvat :
Clemens eos salvet per ævum
Efficiatque Deus beatos (4).

(1) BONAVENT., T. II, p. 169.

(2) Allusion à ce passage du livre des proverbes : *Oculum qui subsannat patrem... effodiant eum corvi de torrentibus...* (Proverb. xxx, 17.)

(3) D. RIVET, *Hist. littér.* T. VIII, p. 505.

(4) NADAUD, *ms.*

D. Rivet, qui a cité le premier vers de cette strophe, dit qu'on ne peut se refuser à reconnaître ici Hildebert, évêque du Mans, mort archevêque de Tours en 1134. Nous avons répondu qu'on trouve, au commencement du XI^e siècle, un Hildebert, moine de saint Martial, dont la mort, arrivée en 1025, est indiquée dans une chronique éditée par Labbe (1) : c'est donc avant cette année, avant les conciles de Limoges, que Pierre le Scolastique aurait écrit son poème.

POÈME II. — Ce poème faisait probablement le récit de l'entrée de saint Martial en Aquitaine, de sa prédication à Toul et à Ahun, où les prêtres des idoles le firent battre de verges, car le P. Bonaventure, en citant trois vers de Pierre le Scolastique qui rappellent cette dernière circonstance, parle, d'après un écrivain du XI^e siècle, d'une colonne que l'on voyait à Ahun, et à laquelle aurait été attaché saint Martial (2) :

Comperta nobis verbera prædicant,
Quo testis invictus probatur
Martyrii meruisse palmam (3).

POÈME III. — On ne peut nier que saint Martial soit apôtre..... Que l'envie cesse de lui refuser ce titre..... Ambassadeur du Dieu son maître, il est digne de cet honneur :

Hic Martialis discipulus Dei
Negari nequit quin sit apostolus :
Ni veritas vero repugnet,
Quod sequimur fidei capaces.

Negare livor cesset apostolum :
Suus magister misit eum Deus,
Pro quo quidem legatione
Functus habetur honore dignus (4).

C'est apparemment à ce poème que se rapporte cette note

(1) *Biblioth. nova*, T. I, p. 334.

(2) Calicem Domini bibit Martialis, nec martyrii corona caruit. Testatur apud Aquitaniam sempiterna in finem memoria, ac præsentibus oculis coram demonstrat columna qua apud Agedunum ligatus et flagris dilaceratus est toto corpore effracto. (*Aut. serm. 5 transl. S. Martialis.*)

(3) BONAVENT. T. II, p. 539.

(4) Il y a dans Bonaventure : *Honore magnus*. (T. II, p. 179.)

manuscrite de Nadaud dans une courte analyse du livre second : « On objectoit que les anciens n'avoient pas donné le nom d'apôtre à notre saint évêque. Le poète répond que Dieu l'avoit envoyé en Aquitaine pour exercer les fonctions de l'apostolat; qu'au reste saint Paul est bien véritablement apôtre, quoiqu'il ne soit pas un des douze de l'Evangile ». (NADAUD, *mss.*)

Nous pensons que c'est à ce poème qu'il faut rapporter cette strophe du livre second, citée ailleurs par Bonaventure :

Nam Martialem numen apostolum
Cunctis per orbem, sed specialiter
Ipsis habendum destinavit
Quos Aquitanica terra nutrit (1).

Dans ce poème, ou dans les suivants, Pierre le Scolastique parle de l'entrée de saint Martial à Limoges. Avant de la raconter, le poète s'écrie : « O Limoges, voici celui qui fait ta gloire ! il t'apporte la paix, le salut, la justice. Accours promptement, ouvre tes portes, viens vénérer cet humble père et ce patron qui t'arrive aujourd'hui :

Ecce tuum decus. O Lemovix !
Pacem, salutem, justitiam fert;
Occurre velox, pandeque limina;
Adesse quem cernis patronum,
Urbs, humilem venerare patrem (2).

Puis le poète raconte que saint Martial fit plusieurs miracles pour gagner le cœur des habitants de Limoges : il fait mention de ces miracles en général avant de rapporter celui qu'il opéra dans la maison de sainte Suzanne, mère de sainte Valérie :

Quæ lingua, quæ vox dicere sufficit
Tunc Martialis quanta patrauerit
Ut christianæ veritatis
Signa fidem facerent placere ?
Urbem peragrans, mira videntium
Insignis heros agmina civium
Spiritus salutarem docere
Doctiloquo satagebat ore (3).

(1) BONAVENT., T. I, p. 594.

(2) *Id.*, T. II, p. 183.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 184.

POÈME VII. — Les prêtres des idoles Aurélien et André avaient mis saint Martial en prison après l'avoir battu de verges. Saint Martial ayant fait une prière au Christ « la lumière éternelle », aussitôt une clarté divine brille dans les cachots ; « les chaînes des captifs tombent brisées ; les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes ; la foule des prisonniers, libre de ses chaînes, se prosterne aux pieds de Martial, et demande le baptême » :

Ruptæ cadunt cunctis catenæ,
Atque fores reserantur ultro.
Cum turba ruptis libera vinculis
Pedes ad ejus sternitur, et petit
Baptisma : nam multi catenis
Intus erant pariter ligati (1).

POÈME XIII. — « On ignore, dit Pierre le Scolastique, le nom que le duc Etienne portait avant de recevoir le baptême. » — Le chanoine Collin, plus hardi dans ses conjectures, croyait que le duc Etienne était le proconsul Junius Silanus, parent de l'empereur Claude (2) :

Gentile nomen quod fuerit duci
Nescimus : ipsum nunc Stephanum dicunt (3).

POÈME XXII. — C'est saint Martial qui, en baptisant le gouverneur romain, lui donna le nom d'Etienne :

Extemplo baptisavit ipsum
Nomine quem Stephanum vocavit (4).

POÈME XXIV. — Saint Martial a vécu sur la terre de la vie des anges ; et, à la fleur de ses années, ayant porté la croix sans rien désirer des choses d'ici-bas, il mérite la palme des martyrs et la couronne des anges :

Qui virgo perpes vixit ut angelus
Nil ambiit de rebus orbis
Florigero crucifer sub ævo.
Est ergo martyr, nec minor angelo,
Qui per laborem vixit ut angelus (5).

(1) BONAVENT., T. II, p. 187.

(2) COLLIN, *Table chronolog.*, 1^{er} siècle ; — *Vie des Saints du Limousin* : SAINT MARTIAL. — Voir la réfutation de cette opinion dans Bonaventure, T. II, p. 33.

(3) BONAVENT., T. II, p. 33 et 200.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 200.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 56.

POÈME XXV. — Personne ne peut enlever la prérogative d'apôtre à celui que le souverain auteur du monde a couronné du diadème de l'apostolat :

Quem summus autor sanxit apostolum
Apostolatus nemo potest sacri
Auferre sortem Martiali (1).

POÈME XXVI. — Le duc Etienne fonda, sur les terres de sainte Valérie, un hôpital dans lequel trois cents pauvres étaient nourris chaque jour en l'honneur de Jésus-Christ :

Tunc hospitem constituit domum
In qua trecentis jura Valeriæ
Sumptus ministrarent egenis
Quaque die sub honore Christi (2).

LIVRE TROISIÈME.

Nadaud analyse ainsi le troisième livre de Pierre le Scolastique : « On lui objectoit que Néron, persécuteur des chrétiens, n'aurait pas laissé partir sains et saufs quatre corps de leur milice qu'on suppose avoir été amenés à son service par le duc Etienne, alors converti à la foi. — Il répond que l'empereur n'avait encore défendu à personne l'exercice de la religion ; que saint Pierre et saint Paul la prêchoient à Rome, et qu'on ne les en empêchoit pas. » « Néron, » ajoute-t-il, ne commença à sévir contre la foi que quand Simon » l'eut perverti par sa magie. »

« Il s'excuse d'écrire en vers sur ce que Sédulius, Arator, saint Prosper, Juvencus et autres l'avoient fait avant lui ». (NADAUD, *mss.*)

POÈME VIII. — Le nom d'Etienne, que portait le fiancé de sainte Valérie, n'est pas un nom latin : il ne lui fut donné qu'au jour de son baptême. L'écrivain qui raconte la conversion d'Etienne le Duc a passé sous silence le nom que celui-ci avait laissé en se faisant chrétien :

(1) BONAVENT., T. I, p. 567.

(2) *Id.*, T. II, p. 203. — Traduction de la légende d'Aurélien.

Quin etiam fertur *Stephanus* non esse latinum
 Nomen, et est verum : nec ei prius exstitit ipsum
 Quam sacri lotus fuerit baptismatis unda :
 Sed scriptor, quoniam gentile reliquerat ipse,
 Post edens librum, gentilia facta fideli
 Nomine descripsit, gentile cavens memorare :
 Qui quoque res plures, ibi non posuit memorandas (1),

POÈME IX. — Le poète parle des chaînes dont saint Martial fut chargé dans sa prison, des coups qu'il y reçut, et des souffrances courageusement supportées qui lui méritent la palme du martyre :

Verbera cum vinclis tolerabat fortiter, atro
 Carcere tentus erat, sudabat mole laborum :
 Hæc ad martyrium cernuntur posse referri (2).

POÈME XIV. — Le duc Etienne, ramenant son armée en Aquitaine, vint camper le long des bords de la Vienne, près du palais de Jovenciac ou de Jocundiac. « Ce lieu, dit le poète, n'est pas bien éloigné de Limoges, et, comme c'était autrefois un palais royal, il a conservé, même après sa destruction, le nom pompeux et vide de *Palais* :

Vincennam præter fluvium tentoria figunt :
 Nam Jovenciacus locus aulicus ille vocatur.
 Atque Lemovicum non multum distat ab urbe :
 Qui regâlis adhuc quod erat monumenta palati,
 Fert ejus vulgo, relapsa, nomen inane (3).

Ces vers ne sont pas sans importance, car ils donnent la clef d'un problème historique fort débattu entre les savants. Où était situé le palais de Jocundiac ou de Jogensac, résidence royale fort célèbre à l'époque de la dynastie carlovingienne, où Louis le Débonnaire tint une diète en 832 ? Les uns plaçaient ce palais à Jouac ; d'autres, à Montjauby ; d'autres, aux Cars ; quelques uns, au Palais près de Bourgañeu ; l'historien de la Marche, à Crozant ; Nadaud avait fait une savante dissertation pour établir que ce lieu était Condat, où l'on avait découvert une mosaïque romaine, etc. Ces vers de Pierre le Scolastique tranchent la question d'une manière définitive. Cet écrivain du *x^e* siècle dit que le palais de Jocundiac, situé près de

(1) BONAVENT. T. II, p. 33.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 539.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 270.

Limoges, a conservé, depuis sa destruction, le nom vain de *Palais*, ce qui indique clairement le bourg actuel du *Palais*. Et ce qui confirme encore cette opinion, c'est que le gouffre de Garric, situé près de Jocundiac, dans lequel se noya Hildebert, est situé en face du bourg du Palais, et est encore connu sous le nom de *lou gour de Garri* (1).

Nous ne savons à quel poème du livre III appartiennent ces vers :

Ecce pili cuncti Martialem dicite mecum
Discipulum Christi : divinus apostolus idem (2).

Et ces autres vers du même livre :

Quanta viri sancti clementia ! quanta potestas (3) !

LIVRE QUATRIÈME.

POÈME I^{er}. — Nous pensons que c'est au commencement du quatrième livre qu'il faut rapporter les vers suivants, dans lesquels Pierre le Scolastique dit que saint Martial a reçu son titre d'apôtre et sa mission apostolique des trois personnes divines, et qu'il a été rempli de l'Esprit-Saint :

Sortis apostolicæ quis te provexit honore ?
Nonne tuus doctor Christus, nosterque Redemptor ?
Nonne pater Christi ? Numquid non Spiritus almus,
Qui lectum doouit, legemque fidemque docere
Præcepit populos ? Ipsius apostolus exstas,...., etc.
Quem virtute sua replevit Spiritus almus
Ut patris ac nati, sic ejus apostolus exstas (4).....

(1) Du reste, c'est l'opinion de l'abbé Belley, de l'abbé Oroux, de dom Colomb, etc. Voir la dissert. mss. de Nadaud, résumée dans Allou, p. 284.

(2) BONAVENT. T. I, p. 567.

(3) *Id.*, T. II, p. 525.

(4) *Id.*, T. I, p. 567. — T. II, p. 444.

Après avoir fait envoyer saint Martial par les trois personnes de la sainte Trinité, il conclut :

Hæc est nostra fides : nam sunt hi tres Deus unus ,
Et misere simul , quem misit quilibet horum (1).. ..

POÈME II. — Hildebert, fils d'Arcade, comte de Poitiers, qui s'était noyé dans la Vienne, est ressuscité par le saint apôtre. Le jeune homme raconte ce qui lui était arrivé après sa mort, et rappelle que l'ange qui l'accompagnait aux portes du Paradis lui avait assuré que douze anges, semblables à douze étoiles, servaient de cortège à saint Martial :

Angelici proceres , quem his seni comitantes ,
Undique cingebant , totidem velut æthere signa (2).

Pour rendre grâce à Dieu de ce miracle (la résurrection d'Hildebert), saint Martial se rend, suivi de la foule, qui chante des cantiques, à l'église de Saint-Etienne, où il célèbre la messe, et donne à communier au peuple :

Votivumque melos per iter læte modulantes ,
Cum sacram Stephani penetrassent martyris aulam ,
Missarum digne celebrans solemnia præsul ,
Christe , tuum corpus cum sanguine rite litavit ,
Atque tibi populos sacramento sociavit (3).

La vue de ce miracle augmente la foi, et fortifie les fidèles.....
Hildebert coupe sa chevelure, et embrasse une vie austère et mortifiée :

Dum miranda gerens patronus glorificatur ,
Sancta fides crescit , confirmanturque fideles ,
Religiosorum fiunt augmenta virorum , etc.
Ast Hildebertus , patrium spernens comitatum ,
Cum Domini famulo , detonso crine , remansit ,

(1) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. IX.

(2) BONAVENT., T. II, p. 281. — C'est la traduction de ce passage de la légende du pseudo-Aurélien : *Angeli enim sunt ei a Domino deputati duodecim , qui , semper cum eo gradientes , non permittunt eum fatigari , non esurire , non sitire , etc.*

(3) BONAVENT., T. II, p. 274 : — traduction de la légende d'Aurélien : *Pervenientes ad basilicam beati Stephani protomartyris Christi cum magna precum melodia , obtulit beatus Martialis sacrificium Domino , celebrans missarum solemniam.*

Indumenta pedum contempnes ferre deinceps,
 Non comedens panem, non sumens pocula vini;
 Panis erat tantum cibus illi, lymphaque potus;
 Caprinæ pecudes præbebant lugubre tegmen;
 Jugiter orabat, jejunabatque frequenter.
 Tale fuit studium, etc. (1).

« Deux morts ressuscités vivoient encore, l'un en Berry, l'autre à Barcelone (2) ». Dans le livre huitième, Pierre le Scolastique revient sur ce double miracle, et parle avec plus de détails de ces deux ressuscités, dont l'un était fils de Gaulon, gentilhomme du Berry, et l'autre, habitant du mont Signus, au-delà de Barcelone :

Nostis exanimos quos ad vitam revocavit;
 Temporibus vivunt duo, quorum Bituricensem
 Alter habet patriam : colit alter Barcinonensem (3).

« Il parle de la guérison des Ardents comme n'ayant pas encore été décrite, et il certifie avoir été témoin de la plupart de ces œuvres prodigieuses (4). » Il dit, s'adressant à saint Martial : « Sous mes yeux, vous avez guéri un grand nombre de malades accablés de langueur..... En ma présence, vous avez délivré des possédés du démon ; vous avez rendu la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds » :

Ante meos oculos gravibus languoribus ipse
 Curasti multos.....
 Dæmone obsessos coram me sæpe fugasti,
 Te cæcis oculis visum vidi reparare,
 Auditum surdis cognovi restituisse (5).

(1) BONAVENT., T. II, p. 377, traduction de la légende d'Aurélien : *Adolescens vero qui fuerat resuscitatus totondit caput suum, promittens se numquam recessurum a sancto Martiale, sed semper ei in omni obsequio famulatorum. Tenuit namque monita angeli sibi prædicta, et semper (cum) Dei famulo permansit indesinenter illi adhærens, vinum non bibens et carnem non comedens, indumentis pedum non est usus, sed solummodo pane et aqua fuit contentus ac cilicio indumento. Erat enim deditus in assiduis orationibus, in frequentioribus jejuniis, etc. (Mss. Vatican., Reg. Suec. 543.)*

(2) NADAUD, *Résumé mss.* du l. IV.

(3) BONAVENT., T. II, p. 627.

(4) NADAUD, *Résumé mss.* du l. IV.

(5) BONAVENT., T. II, p. 606.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous ne connaissons qu'un court fragment de ce livre. L'auteur déclare, vers la fin, n'avoir fait autre chose que traduire en vers la prose de la légende composée par Aurélien, et il s'excuse de la rusticité de ses vers, qui provient, ajoute-t-il, de ce qu'il a voulu suivre mot à mot, en quelque sorte, l'écrivain, dont il n'est que le traducteur :

..... Aurelianus
Composuit librum quem transfert nostra camœna;
Propterea sequimur sermonis rusticitatem,
Servantes verum quod inesse videtur eidem :
Nec tribuas vitio si verbis, lector, abutor,
Scriptoris causa qui sic posuit prius ipsa (1).

LIVRE SIXIÈME.

POÈME I^{er} — Dans le premier poème du sixième livre, Pierre le Scolastique a traduit en vers la dernière partie de la Vie de saint Martial par Aurélien.

Saint Martial ordonna pour son successeur Aurélien, qui était auparavant, avec André, prêtre des idoles. Ce dernier marchait sur les traces du collègue du saint patriarche de l'Aquitaine.

Ejusdem proprio cum collega patriarchæ
Andreas semper satagebat vivere more (2).

Saint Martial, voyageant dans les diverses contrées de la Gaule, instruisait les peuples, fondait des églises, et leur donnait des pasteurs :

(1) BONAVENT., T. I, p. 207.

(2) BONAVENT., T. II, p. 221. — Le P. Bonaventure a fait un contre-sens en traduisant cette phrase, pour n'avoir pas lu le contexte, qui n'est qu'une traduction de la légende d'Aurélien.

Galliacas peragrans Martialis regiones
 Divinis populos documentis instituebat.
 Condebatque sacras, ubi non fuerant prius, ædes,
 Sedes præsulibus tradens, pastoribus urbes :
 Atque Petro solans missos, Pauloque beato,
 Auxilium gentis convertendæ sibi ferre,
 Sermonem fidei longe lateque ferebat (1).

Saint Martial, dans ses voyages, allait nu-pieds, comme les apôtres, se contentant d'un vêtement, et ne portant pas de besace, selon le précepte du Seigneur :

Quid mirare pedes nudos tanti patriarchæ ?
 Est Christi quod agit vir apostolicus documentum.
 Una vago vestis doctori sufficebat,
 Et pedes ibat, habens vestigia nuda, secundum
 Præceptum Domini, quod in ipsius edidit aure
 Discipulis, quorum non pars vilis fuit ipse :
 Nec per iter peram gessit, neque sacculus illi :
 Crastina res ejus cor sollicitare nequibat (2).

L'apôtre avait porté un décret par lequel il enjoignait aux fidèles de venir chaque année, à l'époque des Quatre-Temps, à l'église du martyr saint Etienne :

Constituens ipsis decretum, jussit ut omni
 Anno convenient, per tempora quatuor ejus,
 Ad sancti Stephani consecratam sub honore
 Martyris ecclesiam, etc.

(Poema I.) (3)

(1) BONAVENT., T. II, p. 468, 334, traduit d'Aurélien : « *Vir autem Domini Martialis pergens ubique ad prædicandum per civitates in Gallia ac (per) vicos et castella ad evangelizandum, seu ad ecclesias per totam Lemovicensem et Aquitanicam provinciam, in locis quibus non erant, ædificandas, etc.* » (Bibl. Vatican.) »

(2) BONAVENT., T. II, p. 532, 533, traduit d'Aurélien : « *Non equo vehebatur, non asino, non quolibet jumento, nec calciamenta propriis induebat pedibus, sed juxta Domini sententiam, quam discipulis inculcare solebat, ut pergerent de civitate in civitatem, non sacculum secum tollerent, neque peram, neque calciamenta; nudis incedens gressibus, imitator Christi et magistri sui Petri in omnibus quæ Dominus illi præcepit, obediens existere curabat.* » (Biblioth. Vatican.)

(3) BONAVENT., T. II, p. 360, traduit d'Aurélien : « *Constituit etiam tale decretum beatissimus præsul in omni Lemovicensium provincia et (per) Aquitanorum circumjacentium finitima loca, ut omni anno quatuor succedentibus sibi vicissim temporibus, ad ecclesiam in honore beati martyris consecratam venirent, etc.* » (Bibl. Vatican.)

Saint Martial lisait au fond des consciences, et il éloignait de la table eucharistique ceux dont son instinct miraculeux lui faisait connaître l'indignité :

Divinis oculi secreta patent animorum ,
 Quo Martialem meritorum copia vexit :
 Omnipotens adeo Deus illustraverat illum
 Ut mentes hominum penetraret lumine cordis ,
 Ac plene cunctum caperet molimen eorum.
 Hinc equidem quorum cernebat corpora tetra
 Ad mensam Domini nequaquam suscipiebat (1).

POÈME II. — Le jeune homme dont saint Marc, dans son évangile, a parlé sans le nommer, et duquel il a dit que, dans la compagnie du Sauveur, sur le mont des Oliviers, il laissa le linceul qui le couvrait pour échapper plus facilement à ses cruels ennemis, ce jeune homme était saint Martial (2). Saint Pierre avait chargé saint Marc de rapporter ce trait de la vie de Martial, son cher parent. Quelques ignorants (dit Pierre le Scolastique) ont cru que ce jeune homme était saint Jean : mais alors saint Jean n'était pas un jeune homme : c'était un homme fait.

Hunc adolescentem memorat sine nomine Marcus ,
 Scribens quod quidam Dominum comitans adolescens
 Dimisso spolio sævos evaserit hostes.
 Petrus enim karo de Marciale propinquo
 Discipulo proprio commiserat hæc referenda.
 Hanc tamen ignari quidam tribuere Johanni (3)
 Rem gestam , quoniam sub communi comitatum
 Esse Deum cujus summum meruerat amorem
 Nomine discipuli se significaverit idem.
 Verum discipuli nullius, qui duodeno
 De gtege sit (nomen) . Marcus tacuisse videtur,
 Cum raro soleant aliorum nomina poni.

(1) BONAVENT., T. II, p. 471. — Traduit de la légende d'Aurélien. (*Apud* BONAVENT., T. II, p. 468, 470.)

(2) Saint Epiphane (*Hæres.* 78) pense que ce jeune homme était saint Jacques, frère du Seigneur; d'autres pères de l'Eglise, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Grégoire, le vénérable Bède, croient que ce jeune homme était saint Jean : mais, au jugement des plus savants commentateurs, Cornelius a Lapide, Jansenius, Menochius, etc., ce ne pouvait être ni l'un ni l'autre. Le champ est encore ouvert aux conjectures. — Voir Cornelius a Lapide (*in Marc.*, c. XIV) et Jansenius (*ibid.*).

(3) BONAVENT., T. I, p. 566; — T. II, p. 96.

Tunc autem vir erat *Johannes*, non adolescens :
 Ergo virum multo melius dixisset eundem.
 Neque tamen poteris cui des alium reperire :
 Hunc igitur debes adolescentem perhibere,
 Quem posuit Marcus Petri pro tradicionem.
 Marcialis enim Petro sociatus adhæsit,
 Postque ministerium pariter perrexit in hortum :
 Hic hostes ipsum vestimento spoliaverunt (1).

Cette opinion fut rapportée au second concile de Limoges (1031).

« Quelques-uns pensent », disait le savant clerc d'Angoulême, « je ne sais si c'est à tort ou à raison, que saint Martial était ce jeune homme qui, d'après saint Marc, suivit le Seigneur dans sa passion après tous les autres disciples. Et ils le pensent pour ce motif que saint Martial était alors jeune homme, et que cette nuit même il avait servi le Seigneur dans la Cène. Car il avait quinze ans quand le Seigneur l'appela, et le fit baptiser par saint Pierre. D'autres soupçonnent que ce jeune homme était saint Jean l'Evangéliste (2). »

POÈME III. — « Les apôtres allèrent, par ordre du Seigneur, chercher les mets pour la Cène. Les disciples dressèrent la table, et suivirent les convives. Donc, selon le poète, saint Martial fut présent à ce sacré banquet : donc le narrateur Aurélien, en rapportant ce fait, ne dit que des vérités appuyées sur des témoignages irréfragables (3). »

Unde sacer nullam, qui texuit Aurelianus
 Historiam, certis rem proposuit nisi veram (4).

POÈME VI. — Saint Martial, dès son bas-âge, avait appris les lettres sacrées, que les parents riches faisaient enseigner à leurs

(1) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(2) Nonnulli enim, nescio utrum vero an falso, opinantur Martialem esse illum adolescentem qui, secundum Marcum, in passione Dominum post omnes discipulos est secutus. Et hoc propterea opinantur eo quod tunc Martialis adolescens erat, et in Cœna nocte ipsa Domino ministraverat. Aetatis enim quindecim annorum erat, quando eum Dominus vocavit et baptizari a Petro jussit. Alii autem illum adolescentem suspicantur esse Joannem Evangelistam. (*Concil. Lemovic. II : Patrolog.*, T. CXLII, col. 1362.)

(3) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(4) BONAVENT., T. I, p. 469.

enfants. Son père Marcellus était d'une illustre naissance, et le jeune Martial, fils unique, doué d'une nature exquise, fit de rapides progrès :

Ante sacros discens apices, in origine linguæ,
Quos charis proceres natis tradi faciebant :
Ejus enim genitor Marcellus erat generosus,
Isque, patri charus cum filius unicus esset',
Eximie viguit puer indole, mox adolescens
Ad Dominum venit, etc. (1).

Dans ce même livre, Pierre le Scolastique adresse une violente apostrophe à Grégoire de Tours, qui a retardé de deux siècles la mission apostolique de saint Martial : « Et toi aussi, ô Grégoire, pourquoi donc as-tu écrit que Martial avait été envoyé à Limoges par les pontifes de Rome ? — Dis, quels sont les pontifes qui nous l'ont envoyé ? — Tu n'as trouvé cela dans aucune page, tu ne l'as lu dans aucun livre : en mêlant son nom avec d'autres qui sont venus bien plus tard, tu entraînes dans l'erreur plusieurs ignorants qui te suivent..... Dans le temps où tu fais venir parmi nous notre apôtre, il régnait avec le Seigneur dans le palais radieux du ciel :

Tu quoque, Gregori, Romanis ut quid in urbem
Missum præsulibus Martialem perhibebas?
Qui sunt pontifices huc qui misere patronum?
Pagina nulla tibi, nullus pandit liber ipsi.
Dum tamen huic jungis longo post tempore missos,
Involvis plures erroribus ista sequentes.
..... De te sibi sumunt
Quæ figmenta libris tradunt recitanda popellis.
Tempore quo nostrum perhibes venisse patronum
Cum Domino celsa cœli regnabat in aula (2).

On objectait à Pierre le Scolastique qu'il n'est fait aucune mention de saint Martial parmi les disciples qui furent envoyés par Notre-Seigneur. Dans sa réponse à cette objection, il lance des invectives peu mesurées et peu convenables contre ceux qui niaient l'apostolat. (NADAUD, *mss.*) C'est ici, à ce qu'il nous semble, qu'il faut rapporter ces quatre vers cités ailleurs par Nadaud :

Errantes igitur, jam nos cessate docere :
Quatuor esse pedes asini cognoscimus omnes :

(1) BONAVENT., T. II, p. 528.

(2) *Id.*, T. I, p. 256 et 436.

Qui plures emere sibi . vobis quoque vendunt :
Ergo canes taceant , nec nos disrumpere tentent (1).

POÈME VII. — Le morceau qui suit est un des plus importants du poème de Pierre le Scolastique. Il nous a révélé l'existence de l'ancienne Vie de saint Martial que l'on croyait perdue à tout jamais , et que nous avons eu le bonheur de découvrir, en lambeaux épars , dans un manuscrit du x^e siècle, à la Bibliothèque impériale (2). Cet écrivain enseigne donc que « il y a un petit livre et un grand livre de la Vie de saint Martial » (il va sans dire que le grand livre de cette Vie, c'est la légende, si longue et si diffuse, qui porte le nom d'Aurélien) ». Celui qui a écrit le petit livre, c'est-à-dire la Vie courte et abrégée, est un auteur anonyme et inconnu : mais c'étoit un ennemi déclaré de saint Martial : car ce qu'il a écrit de louable et de digne de foi, il l'a tiré des récits d'Aurélien : mais il a tiré de son fonds mauvais des choses frivoles pour obscurcir ce flambeau qui dissipe tous les nuages de l'erreur. Donc ce méchant doit être réfuté et condamné, de peur que ses erreurs ne séduisent les esprits simples, et les doctes eux mêmes ne doivent le lire jamais ou que très-rarement. Cependant on doit recevoir comme authentiques les miracles qu'il propose à croire ; car un témoin digne de foi les lui avoit racontés. Chose étonnante ! cet écrivain n'a pas cru devoir s'en rapporter au témoignage de quelque ancien livre : il a composé son récit d'après la tradition populaire. Dans son récit abrégé, il touche à peine les principaux traits de la Vie de saint Martial, et il veut dérober aux yeux l'éclat de cet astre, en sorte que quiconque est un peu savant doit le reprendre et le réfuter. » — Nadaud, en rapportant ce curieux fragment du poème de Pierre le Scolastique, ajoutait ces paroles : « Les critiques, qui préfèrent les Actes les plus courts et les plus simples à ceux qui sont plus étendus et plus chargés, regretteront sans doute la perte de cette pièce (3) ». Cette pièce n'est pas perdue : nous espérons pouvoir la publier prochainement, et nous accompagnerons d'un commentaire les vers suivants, qui nous l'ont fait connaître :

Est minus et majus de Marciale volumen :
Qui minus egit opus plane non est michi notus,
Sed scio quod Sancto fuerit nequissimus hostis ;
Propter namque fidem, bene quæ dixisse videtur

(1) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. IX.

(2) Ancien fonds latin, n° 3851 A, fol. 30-33.

Præsulis excerptis sermonibus Aureliani;
 Frivola vero suo deprompsit pectore tetro
 Ut jubar inficerent, quod nubila cuncta repellit.
 Ergo refutetur, condempneturque malignus.
 At plures alios qui composuere libellos
 Sint licet ignoti (1), nam nusquam nomina ponunt,
 Quæ bene dixerunt, vigili sunt mente notanda.
 Is male quæ finxit, penitus debent reprobari,
 Neve rudes hominum sensus malus imbuat error,
 Sunt etiam doctis raro, numquamve legenda.
 Sed quæ proposuit miracula sunt retinenda;
 Testis enim verax ipsi narraverat illa.
 Nec tamen antiquo curavit credere libro,
 Vulgari famæ tribuens ea quæ referebat;
 Magnaque vix tangens, contendit condere lumen,
 Et curtus verbis animum celare nequivit,
 Ut quicumque sapit satis hunc reprehendere possit.
 Ergo nichil timeat, sed posse probet reprehendi,
 Multiplicique virum ratione refellat iniquum.
 Namque suis armis hostem superare valebit,
 Et damnabit opus quod quilibet offeret ipsi (2).

POÈME VIII. — Les deux fragments qui suivent doivent se rapporter à ce poème ou à la fin du premier. Bonaventure les mentionne simplement comme faisant partie du vi^e livre.

Avant la mort de saint Martial, tous les fidèles désiraient entendre ses paroles, et recevoir sa bénédiction :

Namque prius cuncti cupiunt ab eo benedici,
 Quam contingat eum discedere carne solutum,
 Verbaque doctoris sub corde referre fideli.
 Si fieri posset, nollent sibi corpus obire,
 Quo responsa dabat de templo spiritus almus,
 Vitaque præstabat curas mortalibus ægris,
 Unde recessuram flebant de corpore vitam (3).

Après l'inhumation de l'apôtre de l'Aquitaine, saint Alpinien, prenant le suaire de saint Martial, le faisait toucher aux malades pour les guérir. Pierre le Scolastique s'écrie : « O précieux suaire, par la vertu duquel les possédés sont délivrés du démon, les aveugles recouvrent la vue, les malades reviennent à la santé ! »

(1) BONAVENT., T. I, p. 207.

(2) NADAUD, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. II.

(3) BONAVENT., T. II, p. 566.

O sudariolum pretiosum ! quo vacuantur
 Pleni dæmoniis, et cæci lumina sumunt,
 Et variis finem virtus morbis facit esse !
 Omnis eo tactus lætatur habere salutem.
 Nullus enim tangi petiit sine sorte salutis.
 Ecce sub exequiis tot tantaque signa fiebant,
 Nec non postridie clarent miracula gesta (1).

Le duc Etienne mourut avant saint Martial : il avait obtenu du saint la grâce d'être inhumé auprès de son tombeau. Car, si le duc Etienne eût survécu à saint Martial, il n'eût pas manqué d'assister à ses funérailles, et Aurélien n'aurait pas omis cette circonstance dans le récit de l'inhumation du saint apôtre. Heureux prince de l'Aquitaine, d'être enseveli auprès de son pasteur bien-aimé ! Ceux que la mort avait unis, la mort n'a pu les séparer :

Ante patrem, Stephanum migrasse putamus ab arvis,
 Quem sibi de tumulo rogitaverat ante parando,
 Unde sepulchralem sumpsisse videtur honorem,
 Patris in ejusdem tumuli dum tollitur ora.
 Nam penetrante polum pastore, superstes in urbe,
 Cum sibi subjectis populis curasset adesse;
 Nec populos memorans ex hoc scriptor tacuisset.
 O nimium felix, gentis princeps Aquitanæ !
 Dilecto noli pastore procul sepeliri :
 Hic simul et sursum vos contineat sinus unus,
 Ne quos jungit amor contingat dissociari (2).

POÈME X. — Pierre le Scolastique parle du respect qu'on doit au tombeau de saint Martial : « J'ai appris, dit-il, que les anges du ciel visitent souvent ce lieu, et ceux qui y viennent demander des grâces doivent avoir un cœur pur, sous peine d'être punis, ou de n'être pas exaucés dans leurs prières » :

Constat quanta locum deceat reverentia sacrum !
 Accepi superos invisere sæpe solere :
 Polluti citius pereunt ausi penetrare.
 Hunc igitur cuncti curent accedere mundi
 Vota petituri ; seu quilibet officiosi,
 Ne subeant pœnas, optataque munera perdant (3).

(1) BONAVENT., T. II, p. 605.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 562.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 576, 356.

POÈME XI. — « Saint Martial est appelé Céphas dans des titres anciens (c'est-à-dire dans l'Épître aux habitants de Toulouse), et la ville savante de Bordeaux lit ses lettres sacrées ». On trouve là une allusion évidente aux deux épîtres de saint Martial. Aussi le P. Bonaventure (1) et le P. Honoré de Sainte-Marie (2) ont-ils conclu de ce passage que les lettres de saint Martial étaient connues sur la fin du x^e siècle, c'est-à-dire un siècle avant qu'elles eussent été trouvées dans un tombeau de la basilique de Saint-Pierre (3). Nous avons d'abord rejeté les conclusions de ces deux savants, en nous fondant sur le silence que les conciles de Limoges gardent sur les épîtres de saint Martial, et nous avons pensé que Pierre le Scolastique ne florissait qu'au commencement du xiii^e siècle, à l'époque où ces épîtres furent découvertes : mais nous avons été forcé de changer de sentiment depuis que nous avons trouvé à la Bibliothèque impériale, dans un manuscrit du x^e siècle (4), l'Épître de saint Martial aux Bordelais.

Pierre le Scolastique avait consulté un Arménien pour savoir ce que les Orientaux pensaient de saint Martial. Celui-ci ayant répondu que c'était un disciple de saint Pierre, le poète se sentit fortifié dans sa croyance. Nous pensons avec Nadaud (5) que cet Arménien pouvait être saint Siméon, moine du mont Sinaï, mort à Trèves en 1035, et dont le témoignage important fut cité, au second concile de Limoges, par le savant clerc d'Angoulême qui accompagnait l'évêque Rohon. Voici, du reste, les vers du Scolastique :

..... Cephas (6) quoque dicitur idem
 Quod memini titulis antiquis me didicisse :
 Quos apices ejus legit Burdegala doctus.
 Armenum vero quemdam, quo certior essem,
 Consului : quemquam Marciam num perhiberent ?
 Et dedit is, quemdam Petri perhibere ministrum.

(1) BONAVENT., T. I, p. 476 ; — T. II, p. 442, 473.

(2) Problème proposé aux savants touchant les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite, p. 161.

(3) Ces lettres furent découvertes sous le règne de Philippe I^{er}, roi de France (LABBE, *Bibl. nov.*, T. II, p. 288), et vers le temps de sa mort, arrivée en 1108. (Philippus, ea tempestate, sub qua duæ epistolæ S. Martialis repertæ leguntur, regnum tradidit filio Ludovico. (*Ibid.*, p. 298).

(4) Ancien fonds latin, n° 5296 A, fol. 35.

(5) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(6) Saint Martial est désigné sous ce nom dans d'autres monuments du xi^e siècle. — Voir BONAVENT., T. II, p. 130.

Hoc simul accepi, jam firmior edere cœpi,
Affirmans quoniam sic deberet perhiberi (1).

Pierre le Scolastique adresse la parole à des frères, qui peuvent être les moines de saint Martial, lesquels adoptaient toutes les traditions relatives à l'apôtre de l'Aquitaine (2) :

Propterea vobis hæc sufficiant, rogo, fratres,
Quorum firma fides ejus jus omne fatetur (3).

Un certain André niait les particularités de la Vie de saint Martial attribuée à Aurélien : Pierre le Scolastique lui adresse ces paroles : « Cesse de dire des futilités que condamnent l'ancienne et la nouvelle loi » :

Desine vana loqui quæ lex vetus et nova dampnat (4).

Tous ces détails montrent de plus en plus que Pierre le Scolastique vivait à cette époque d'orageuses discussions où il ne fallut rien moins que les décrets des conciles et la décision du pape pour trancher la question de l'apostolat de saint Martial.

POÈME XII. — Le poète dit que la cellule dans laquelle saint Martial vaquait à la contemplation est attenante au temple, c'est-à-dire à l'église de Saint-Etienne. Le P. Bonaventure (5) croit que cette maison ou cellule fut détruite lorsque l'évêque Hilduin fit reconstruire l'église cathédrale, c'est-à-dire en 1012 (6). Cette cellule aurait été alors enclavée dans l'église, et on peut conjecturer que c'est aujourd'hui la chapelle consacrée à saint Martial (la première à gauche, en entrant par le portail du nord). Depuis Pierre le Scolastique, les écrivains n'ont plus mentionné, que nous sachions, cette cellule de saint Martial :

Marciam penitus contemplatoria virtus
Ad summam rapiens lucem, divumque profundum
Præstitit eximium : quod sedes indicat, ipsa
Cella probat studium, quæ templo juncta cohæret.

(1) BONAVENT., T I, p. 476 ; — T. II, p. 442, 130.

(2) NADAUD, Analyse de Pierre le Scolastique, *Mém. mss.*, T. IV.

(3) *Id.*, *Dissert. mss. sur saint Martial*, ch. IX.

(4) *Id.*, *Mém. mss.*, T. IV.

(5) BONAVENT., T. II, p. 473.

(6) *Id.*, T. III, p. 387.

Solus in hac cella sedit , si quando vacabat :
 At tacuit meditans , quia se sublimior ivit ,
 Virque Dei secum , speculans cœlestia , mansit.
 Hic equidem vacuus dum nocte dieque sederet ,
 Orabat vigilans et jejunans vigilabat ,
 Atque Dei laudes et corde canebat et ore.
 Talibus intentus curis dum rite maneret ,
 A Domino meruit cœli super astra levare (1).

Nous ne savons à quel poème du vi^e livre se rapporte la pensée suivante , que nous trouvons ainsi exprimée par le P. Bonaventure :
 « Petrus Scolasticus (*L. VI, Poem.*) propose aussi saint Martial semblable à saint Jean quant à la virginité et au martyre (2) ».

LIVRE SEPTIÈME.

Nous ne connaissons que deux fragments du livre septième.

Pendant que saint Martial est occupé à prier, le Seigneur lui apparaît, le salue du nom de frère, et lui parle de la brillante récompense qui l'attend, et de la gloire immense dont il va jouir. Ce nom de frère que lui donne le Sauveur montre dans saint Martial la gloire apostolique : car c'est ainsi que le Seigneur désignait ceux qu'il avait élevés au titre d'apôtre (3) :

Dum de more preces divinis auribus indit ,
 In mensa Dominus cultori , luce coruscus ,
 Apparere suo dignatur , eumque salutatur :
 « Pax tibi sit , dicens , charissime , pax tibi , frater ,
 » Quod mihi parueris prorsus , pateasque fidelis ,
 » Clarat manet merces , tibi gloria limitis expers :
 » Nam splendore meo , mecum sine fine frueris ».
 Quantum lætificat , tali quem voce salutatur !
 Quam sublimat eum , fratris quem nomine donat !
 Culmen apostolicum sic designare videtur :
 Nam quos duxit eo , fratres perhibere solebat (4).

(1) BONAVENT., T. II , p. 472 , 473 , 501.

(2) *Id.*, *ibid.* , p. 561.

(3) Vade autem ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum , Deum meum et Deum vestrum. (*Joann.* , c. XX , v. 17.)

(4) BONAVENT., T. II , p. 561.

« Le même auteur, ajoute le P. Bonaventure, fait une autre réflexion sur la promesse que Notre-Seigneur fit à saint Martial de venir avec les anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges, pour le conduire dans le ciel, à savoir que son divin maître lui rendit cet honneur pour honorer son mérite, qui lui donnoit les qualités des anges, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, ce qui n'est pas une petite gloire à notre saint, de se voir escorté de tant de saints, et de porter la livrée d'eux tous par une éminente dignité (1). »

Dans cette apparition, saint Martial adresse la parole au Sauveur, son maître : « Vous qui avez voulu que je menasse une vie virgineale, afin que je fusse votre soldat, tout dévoué pour vous ! vous savez que j'ai conservé un cœur tranquille au milieu des plus grands dangers. Indigent, pèlerin, j'ai supporté les travaux les plus rudes, etc. » — Dieu a voulu que saint Martial vécût dans la pauvreté, afin de l'enrichir un jour des célestes trésors :

Qui me virgineam voluisti ducere vitam,
 Miles ut ipse tuus, totus tibi deditus essem !
 Scis quantam tulerim per cuncta pericula mentem ;
 Hospes, inopsque, graves persistens ferre labores, etc.

 Ipsum quoque volens sub paupertate manere
 Quatenus efficerent cœlestia prœmia ditem (2).

LIVRE HUITIÈME.

POÈME I^{er}. — Pierre le Scolastique s'objecte qu'on ne connaissait point les Goths du temps du duc Etienne, et il répond que la longue succession des siècles a fait oublier le nom de ces peuples, et que, dans la suite, on a substitué une dénomination connue (3). Il eût été plus simple d'avouer que la légende d'Aurélien n'avait pas été

(1) BONAVENT, T. II, p. 561.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 532.

(3) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

composée par le successeur de saint Martial, mais par un écrivain inconnu qui vivait après l'invasion des barbares. Voici du reste ces vers, qu'a transcrits Nadaud : « Ne vous arrêtez pas, dit-il avec malignité, à l'harmonie de la lyre » :

Incorrupta quidem diu mansere monumenta
Commendata libris, quorum fuit Aurelianus
Auctor, ut ipse suis attestatur documentis.
At simul obsessis oblivio præteritorum
Incumbens animis, subduxit cognitionem.
Posteritas, longo nascens post tempore, Gothos
(Gotha de Gothis cum terra vocata maneret),
Antiquos ejus cœpit perhibere colonos :
Sic etiam scriptis, quasi nomen notius esset
Nomine quos alio constat prius esse vocatos,
Dicendos duxit priscarum nescia rerum (1).

POÈME III. — Ce poème renferme le récit d'un miracle opéré par l'intercession de saint Martial. Le texte latin n'a pas été conservé : le P. Bonaventure s'est contenté d'en donner la traduction que nous allons transcrire : « L'évêque d'Agen, dit Pierre le Scolastique, me raconta dernièrement un miracle que je veux coucher ici par écrit. La ville d'Agen fut, une fois entre autres, exposée à la fureur des barbares, qui la détruisirent et ravagèrent. Ce funeste accident, qui devoit envelopper tous les sanctuaires des Saints avec les maisons des hommes, ne put s'attacher à l'église ou autel de saint Martial. Ce titre de salut triompha du fer et des flammes, et persévéra victorieux après le sac universel de cette ville. La dévotion de ce lieu obligea un tailleur de pierre étranger de s'y rendre pour y mendier quelques aumônes des gens de bien et le secours de saint Martial, parce que, d'une santé très-robuste, il étoit tombé en un retirement de nerfs si extraordinaire que les pieds étoient levés contre-mont, et une paralysie universelle avoit mis tous ses membres dans l'interdit. Sa consolation étoit de se faire porter à l'autel de saint Martial, et d'épancher son cœur en sa présence. Un jour, ayant prié avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, il sentit que ses membres reprenoient leur siège naturel, et que la foiblesse se retiroit. Dans l'étonnement de cette merveille, il appela le sacristain ou marguillier, qui n'étoit pas loin, et plusieurs autres qui furent témoins de cette guérison prodigieuse : de sorte que lui avec tout le

(1) NADAUD, *Dissertation sur saint Martial*, ch. VII.

peuple en rendit des actions de grâces solennelles à Dieu et à saint Martial, leur apôtre et protecteur singulier (1). »

S'il est vrai, comme le prétendent les Bollandistes, que le troisième livre des Miracles de saint Martial, publié dans les *Acta sanctorum* ait été écrit au commencement du XI^e siècle, cet évêque d'Agen serait probablement un Jean Gérard oublié dans le catalogue des évêques de cette église, lequel aurait été guéri subitement d'une fièvre opiniâtre après avoir fait un vœu à l'apôtre de l'Aquitaine (2). On trouve à la vérité, au XIII^e siècle, un évêque d'Agen du nom de Gérard : si c'est de lui qu'a voulu parler l'auteur du troisième livre des Miracles de saint Martial, il faudrait retarder d'un siècle la date de cet opuscule.

POÈME IV. — Pierre le Scolastique rapporte que Gualon ou Gaulon, gentilhomme distingué de la province de Bourges, pria saint Martial de guérir son fils, qui se mourait; que saint Martial, voulant l'obliger davantage à la reconnaissance, le laissa mourir afin de le ressusciter. Le père s'endormit de tristesse, et, dans un songe, vit saint Martial qui semblait donner la communion à son fils. S'étant éveillé, et repassant dans son esprit ce qu'il avait vu, il conçut de bonnes espérances sur la résurrection de son fils. Il pria le saint de ressusciter celui qu'il n'avait pas voulu guérir lorsqu'il était malade.

Nec spes vana fuit : surrexit protinus ille,
Atque, cibum poscens, corpus puerile refecit.

Son espérance ne fut pas vaine : son fils ressuscita aussitôt, et demanda à manger pour fortifier son corps affaibli. Le père vint rendre ses hommages à saint Martial, lui fit ses présents, lui offrit ce fils qu'il lui avait rendu, et se montra toujours dévoué à son culte (3).

(1) BONAVENT., T. II, p. 305. — Cf. p. 623.

(2) Dominus etiam Johannes Geraldus, episcopus Agennensis, retulit : quod cum de febre quartana infirmaretur, et in plena hyeme multum affligeretur, et nullum posset cum mediis curationis remedium invenire, sancto Martiali promisit cum summa devotione quod si quartana eum dimitteret, quolibet anno, cum oblationibus, ejus ecclesiam visitaret. Quo voto emissio, finita febre quartana, continuo liberatus est, et ex tunc B. Martiali familiaris exstitit et devotus. (*Acta SS.*, T. V, p. 560.)

(3) BONAVENT., T. II, p. 626.

POÈME V. — Dans le poème suivant, Pierre le Scolastique décrit la résurrection d'un homme qu'on voulait ensevelir dans l'église de saint Martial, au-delà de Barcelone, sur le sommet du mont Signus : « de sorte que, dit Bonaventure, celui que la mort avoit déjà dévoré fut revomi par elle par les mérites et l'intercession de l'apôtre saint Martial, lequel eut pitié du père désolé qui lui présentait sa requête pour son enfant décédé (1) ». Voici les premiers vers de ce poème :

Ultra Barcinonam mons nomine Signus habetur,
Vertice qui proprio fert ecclesiam patris almi :
Hic etiam quemdam vivum de morte levavit,
Impositum feretro, quem jam sepelire parabant (2).

Ces deux résurrections furent opérées du vivant de Pierre le Scolastique, comme le montrent ces vers du livre quatrième que nous avons déjà cités :

Nostis exanimos quos ad vitam revocavit :
Temporibus vivunt duo, quorum Bituricensem,
Alter habet patriam, colit alter Barcinonensem (3).

Dans le résumé qu'il a donné de ce livre, Nadaud après avoir dit ces paroles : « Au-delà de Barcelone, il y a une église dédiée à saint Martial », ajoute les mots suivants : « Les troubles de la patrie l'obligent (Pierre le Scolastique) à voyager. Il ne parle point des miracles qu'il a vu opérer au saint : il ne s'arrête qu'aux anciens (4) » : nous ne savons à quel poème du livre VIII il faut rapporter ces paroles.

POÈME VI. — Saint Martial a instruit les Gaulois, les Belges, les Celtes, les Aquitains. Les Belges ont été édifiés par les brillants exemples du pieux Eloi, qui reconstruisit la vieille église de Saint-Martial (5). La ville de Trèves voit son évêque Nicet éclairé par le flambeau de l'Aquitaine, et admire cet homme rempli d'une lumière

(1) BONAVENT., T. II, p. 627.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 309.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 627.

(4) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(5) A Paris. C'est ce que rapporte saint Ouen dans la Vie de saint Eloi : « Aedificavit etiam imoque *renovavit* basilicam in honore sancti Martialis, etc. » (L. I, c. XVIII.)

divine. Vous trouverez d'autres saints originaires du Limousin devenus ailleurs les patrons des peuples : que s'ils honorent comme leurs pères les enfants de saint Martial, qu'ils vénèrent en saint Martial leur père commun :

Hic docuit Gallos, Belgas, Celtas, Aquitanos :
 Ergo decet Celtas, decet, inquam, nosse patronum :
 Frater, ab hoc actu noli sejungere Belgas,
 Quos pius Eligius, renovans templum vetus ejus,
 Exemplis vitæ lucentibus ædificavit.
 Nicetium (1) Trevir nostra videt ire lucerna
 Miraturque virum divino lumine plenum.
 Quod si quasieris, plures poteris invenire
 Hinc ortos, aliis populis extare patronos.
 Quod si rite colunt Marcie semine natos
 Et perhibent patres, patrem patrum venerentur. (2).

POÈME VIII. — Pierre le Scolastique parlait, dans ce poème, du miracle des Ardents, dont il se dit témoin oculaire. Nous regrettons que ni Bonaventure ni Nadaud ne nous aient transcrit ce passage, qui est si important pour déterminer l'époque où vivait le poète. Citons d'abord Bonaventure : « Petrus Scolasticus, selon ce qu'il allègue au livre VIII, chapitre VIII, se déclare avoir vécu vers le temps de la guérison des Ardents et de l'assemblée générale d'Aquitaine, qui se fit à Limoges l'an 994 (3) ». Voici maintenant le résumé de Nadaud : « Il se fit une assemblée du peuple à Limoges : les habitants s'y rendirent pour tenir un concile, où l'on demanda de porter le corps de saint Martial. Lorsque les moines voulurent lever la nuit, il parut dans tout le pays une lumière brillante (4). Ce miracle n'avoit point été écrit. [Saint Martial] guérit plusieurs malades dévorés d'un feu [secret : ce] ne peut être que le miracle des Ardents, arrivé en 994 (5). »

(1) Il y a *Nicetio* dans Bonaventure.

(2) BONAVENT., T. II, p. 321, T. I, p. 86.

(3) *Id.*, T. I, p. 207.

(4) Adémar, dans un sermon sur la translation des reliques de saint Martial à l'époque du miracle des Ardents, rapporte ce fait : « Qu'une lumière céleste brillant la nuit sur le tombeau de saint Martial, éclaira toute la ville pendant une heure, comme le soleil en plein midi : » *Tunc ecce ipsa media nocte apparuit signum super basilicam sancti Petri, in qua beati Martialis sepulcrum esse videtur. Nam cernentibus innumeris sed divo jacentibus in excubiis lumen de cælo coruscans super locum sepulcri descendit. in suo jubare totam civitatem quasi lux diei meridiana per unam fere horam illuminavit. (Patrolog., T. CXLI, col. 116 et 117).*

(5) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

Dans ce même poème VIII, Pierre le Scolastique raconte qu'un soldat, né à Périgueux, ayant recouvré la vie, racontait les visions qu'il avait eues, et les révélations qu'il avait recueillies de la bouche d'un ange. Il attestait que saint Martial était un saint vénérable entre les autres saints; que le Christ l'avait enseigné comme un de ses disciples, et que saint Pierre, se l'étant associé pour compagnon, était arrivé avec lui à Rome, et l'avait envoyé convertir la nation des Gaulois :

Mortuus est miles quidam, petragoricensis
 Qui patriæ fuerat civis : vitamque recepit,
 Vivus ut ad tempus visorum nuntius esset,
 Angelica testans se condere verba loquela.
 Tecta revelabat; quos numquam viderat ante
 Noscebat penitus, castigabatque nocentes.
 Hic inter reliquos Marciam nomine sanctos
 Attestabatur venerandum, quem docuisset
 Discipulum Christus, Petrusque sibi sociasset;
 Cum quo Romanam socius devenit in urbem,
 Et missus Gallis meruit convertere gentem.
 Talibus arguitur qui spernit credere nobis (1).

Le résumé de Nadaud (viii^e livre) nous fournit en outre les pensées suivantes : « Saint Martial alla instruire les Cappadociens après saint Paul ».

[Dans son enthousiasme religieux et poétique, Pierre l'Ecolâtre] « parle de saint Martial d'une manière » [que l'exacte théologie pourrait condamner]. — Saint Martial est devenu Dieu par la faveur divine :

Vana salus hominis : sed Marcias Deus extat.
 Nostra fert numen quod ei natura negavit.
 Quem Deus assumpsit, sic atria possidet ejus :
 Res nostras sub eo dispensans ordine justo.....
 Marcias igitur potis est salvare fideles,
 Munere divino cum factus sit Deus ipse.

[Pierre le Scolastique] « finit le viii^e livre en versifiant les miracles rapportés par l'écrivain anonyme » [de la Vie de saint Martial] (2).

(1) BONAVENT., T. II, p. 132, 627.

(2) NADAUD, *Mém. mss*, T. IV.

LIVRE NEUVIÈME.

Le livre neuvième ne renferme que cent soixante dix-neuf vers. Pierre le Scolastique s'arrête après avoir commencé à dire quelques mots d'Ebroin, maire du palais : ce qui montre que ce livre n'est pas complet (1).

Nous n'avons trouvé qu'un court fragment du ix^e livre : c'est le récit du miracle qui fut opéré, vers l'an 632, à Paris, lorsque saint Eloi, ayant *reconstruit* l'église de saint Martial, y transporta avec une pompe solennelle des reliques du saint évêque. Saint Eloi fit passer la procession auprès d'une prison, et pria saint Martial de délivrer les captifs :

« Saint Martial prête une oreille favorable à ses vœux : il descend du ciel, et, à son arrivée, ceux qui étaient enchaînés dans les noirs cachots entendent un bruit semblable à celui du tonnerre. Tout-à-coup ils voient apparaître un personnage éclatant de splendeur : devant lui, la prison est ébranlée, les fers se brisent, les portes s'ouvrent, et les captifs s'en vont en liberté : »

Vota precesque pia Marcias percipit aure,
Cœlitus adveniens : adventu moxque sub ipso
Auditur tonitru positus in carcere tetro.
Protinus apparens intus vir splendidus ore.
Carcere concusso dirumpit vincula cuncta.
Effringensque seras, vinctos dat abire solutos (2).

Nous pensons que ce dernier livre du poème de Pierre le Scolastique était la traduction en vers du second livre des *Miracles* de saint Martial, composé au ix^e siècle, et publié par les Bollandistes au 30 juin : le récit où il est question d'Ebroin est l'histoire de la punition de Loup ou Lopès, duc des Gascons, qui fut frappé mortellement dans l'église de saint Martial lorsqu'il venait de ravir une ceinture d'or qui était appendue au saint tombeau (3).

Voilà tous les fragments que nous avons pu recueillir du poème de

(1) NADAUD, *Mém. mss.*, T. IV.

(2) BONAVENT., T. II, p. 628.

(3) *Acta SS.* T. V junii, col. 555. — Biblioth. impér., *fonds latin*, *mss.*, 2,768 A, fol. 83, 84. — BONAVENT., T. II, p. 607.

Pierre le Scolastique. Nous avouons qu'il nous eût été plus facile de publier intégralement le manuscrit de cet ouvrage que d'en aller glaner péniblement çà et là les débris épars et les feuillets déchirés. Ces fragments sont bien incomplets sans doute ; mais ce n'est que dans notre travail qu'on en trouvera le recueil. Si ce poète est peu remarquable par le côté littéraire, il est recommandable à d'autres titres : c'est un écrivain limousin de plus, le seul versificateur latin et un des plus anciens du moyen-âge. Puis on trouve dans l'ensemble des indications précieuses qu'on chercherait vainement ailleurs. Les vers relatifs à l'ancienne Vie de saint Martial et quelques autres fragments nous paraissent du plus haut intérêt pour l'archéologie limousine.

L'abbé ARBELLOT,

Curé, Archi prêtre de Rochechouart.

NOTICE

SUR M. AUGUSTE DU BOYS,

Lue à la séance du 1^{er} septembre 1856.

MESSIEURS,

Au milieu de nous une place est vide ce soir.

M. Auguste Du Boys avait à peine dépassé le seuil de l'âge mûr lorsque la mort l'a ravi à notre amitié. Vous avez tous suivi son convoi funéraire, et la douleur de sa famille a trouvé dans vos cœurs de sympathiques échos. Néanmoins vous prendrez sûrement un mélancolique plaisir à voir évoquer une fois encore devant vous la bienveillante et laborieuse figure du collègue que nous avons perdu. Aujourd'hui nous pouvons parler librement de lui, de son caractère et de ses travaux. Venus avant sa mort, nos éloges eussent embarrassé sa modestie.

M. Auguste Du Boys naquit le 29 octobre 1818. Vous savez aussi bien que moi quelle considération entoure la famille dans laquelle le hasard de la naissance avait fait entrer notre ami, et combien elle renferme en son sein d'honorables traditions.

Dès son adolescence, M. Auguste Du Boys donna des preuves de ce goût pour la science qui paraissait en lui presque un instinct, et les dispositions studieuses qu'il manifesta de bonne heure ont persisté chez lui à travers tous les accidents de la vie. Elles n'ont même atteint leur complet développement que pendant la lutte prolongée qu'il a soutenue contre la mort.

En 1840, la ville de Limoges avait fondé une chaire de chimie appliquée aux arts. M. Bigourdan, chargé de vulgariser dans notre industrielle cité une science qui était alors le domaine de quelques rares esprits, s'attacha M. Du Boys, et en fit son préparateur. Aidé d'un condisciple, l'élève recueillit les leçons du maître, et fixa, dans un livre plein de clarté et de méthode, des notions qui, sans lui, eussent été fugitives comme les paroles du professeur.

Mais, à cette époque de la vie, ce cœur que vous avez vu si accessible aux joies paisibles de la famille s'était ouvert à des pensées

dont plus tard il reconnaissait volontiers le néant. L'imagination de notre ami l'avait transporté jusqu'à ces sphères idéales dans lesquelles à vingt ans les rêves et les réalités se confondent. Il en fait lui-même le naïf aveu dans une page inédite qu'il m'a été donné de lire, page imprégnée d'un indicible parfum de jeunesse. « Les » oiseaux, dit-il, ont des ailes pour voler, l'homme a une âme » pour désirer, et le monde va où le mène l'espérance. Espérons » donc, et allons ! » Et plus loin il ajoute : « J'avais le mal de » l'inconnu, comme d'autres ont le mal du pays ». La terre d'Afrique surtout l'attirait par un charme irrésistible. Il partit comme aide-major d'un chirurgien militaire, et, le 4 novembre 1842, il foulait la plage d'Alger.

Chacun de vous a pu lire le journal de son séjour en Afrique, récit dans lequel les fantaisies humoristiques se mêlent aux considérations élevées, et dont la manière tour à tour familière et grave rappelle si fidèlement les causeries de celui qui n'est plus.

Le 24 janvier 1845, M. Auguste Du Boys était de retour en France. Deux mois plus tard, la Faculté de Montpellier lui décernait un diplôme de pharmacien de première classe, et il revenait mener au milieu de nous l'existence recueillie qui n'a pu le soustraire à la mort. « Le sol natal, a-t-il dit dans les pages dont je citais tout à » l'heure quelques lignes, m'attirait par un charme indéfinissable, » et ne me permettait pas de l'oublier.... Je préfère aujourd'hui le » bonheur tel qu'il est et la gloire que donnent le mérite et la » vertu.... » Et plus bas il ajoute : « Quand on voyage seul, on » s'ennuie : on n'est heureux qu'à demi lorsque l'on n'a personne à » qui l'on puisse communiquer les sentiments que l'on éprouve ; et » j'étais presque toujours seul ! »

Bientôt une jeune femme, en unissant sa destinée à celui qu'elle pleure aujourd'hui, fit cesser sa solitude. Il ne tarda pas à connaître les attachantes sollicitudes de la paternité ; et depuis lors vous savez comment il a vécu, se délassant de ses occupations journalières par ses enfants, ces délices de son cœur, et par ses études, cette sévère distraction de son esprit.

Ses travaux étaient multiples, un moment même les fonctions municipales l'attirèrent : elles ne purent le fixer. Mais l'archéologie surtout sut le retenir à elle par des charmes tout-puissants. C'est par elle que beaucoup d'entre nous ont noué avec lui des relations qui devenaient de jour en jour plus intimes, et se transformaient bien vite en une étroite amitié. C'était pour M. Du Boys presque un bonheur d'initier les autres à cette science aride dans ses

commencements, et dans laquelle il avait profondément pénétré. La supériorité le laissait sans envie, et il avait pour l'ignorance des conseils et non des railleries.

Dois-je parler avec détail de ses travaux divers dans une Société au sein de laquelle il a vécu, et qui a pu juger à chacune de ses séances de la sûreté et aussi de l'étendue de son érudition? Vous l'aviez nommé secrétaire, et je ne vous dirai pas avec quel zèle il remplissait les fonctions qu'il avait reçues de vous : je craindrais de paraître penser que vous l'avez oublié déjà. Enumérer toutes les questions délicates qu'il éclaira serait une œuvre difficile : permettez-moi seulement de rappeler à vos souvenirs ses Vies de Bugeaud et de Latreille, insérées dans la collection de M. Albert ; son édition des poésies de Jacques Dorat ; ses notices sur les médecins de l'ancienne province du Limousin publiées dans les Bulletins de la Société médicale de la Haute-Vienne ; ses biographies des hommes célèbres de notre pays, œuvre capitale que sa mort laisse inachevée, et dont l'éminent collaborateur de M. Du Boys voudra sans doute nous donner la fin.

C'est ainsi, Messieurs, que vivait celui qui n'assiste pas à votre séance ce soir, et que vous n'y reverrez jamais.

Depuis long-temps une maladie mystérieuse épuisait ses forces et amaigrissait ses traits. La science avait été impuissante à combattre un ennemi qui trahissait sa présence par un affaiblissement continu plutôt que par des douleurs. Les amis de M. Du Boys se prirent à trembler. Lui-même avait parfois comme l'intuition de sa fin prochaine, et se laissait aller à de mélancoliques épanchements. Mais bientôt le sourire et les paroles bienveillantes revenaient à ses lèvres. Peut-être avait-il peur d'attrister les autres.

Long-temps il a lutté contre le mal, qui l'envahissait chaque jour davantage. La jeunesse a tant de force à opposer à la mort ! Nous l'avons tous rencontré se promenant à pas lents, et redemandant à la chaleur du soleil les forces qu'il avait perdues.

Enfin il a fallu mourir ! Le 46 août, nous avons marché derrière son cercueil. Il ne restait rien de ce jeune ménage, si plein naguère de joie et d'union, qu'une veuve et des orphelins !

Et nous, Messieurs, nous avions perdu un homme d'intelligence, un ami dévoué, un noble cœur !

O. PÉCONNET.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE

DE LIMOGES.

§ 1^{er}. — *Bibliothèques particulières.*

Avant 1789, il y avait, dans le Limousin, un assez grand nombre de bibliothèques appartenant aux couvents ou à des particuliers lettrés. Quelques-uns de ces dépôts étaient importants, entre autres ceux du séminaire et du collège des Jésuites de Limoges; mais aucun n'était public.

Les actes législatifs de la révolution, en ordonnant la suppression des communautés religieuses et la vente du mobilier qui s'y trouvait, firent toutefois exception en faveur des archives, livres, manuscrits, médailles et autres objets scientifiques.

L'article 5 des lettres-patentes du 26 mars 1790 prescrivait aux officiers municipaux « de se transporter dans toutes les maisons religieuses du territoire; de se faire représenter tous les registres et comptes de régie, de les arrêter..., et de dresser, sur papier libre et sans frais, une description sommaire de l'argenterie, argent monnayé, des effets de la sacristie, bibliothèque, livres, manuscrits, médailles, et du mobilier le plus précieux de la maison, en présence de tous les religieux, à la charge et garde desquels ils devaient laisser lesdits objets ».

Cette expression de « *description sommaire* » appliquée aux archives, livres et manuscrits, n'avait pas, à proprement parler, de signification. L'art. 5 faisait la part trop belle à la précipitation et à l'ignorance révolutionnaires. On ne saurait décrire une bibliothèque en quelques mots, et la loi, demandant une description sommaire là où il eût fallu un inventaire bien détaillé, ne prenait en réalité aucune mesure efficace pour conserver des richesses dont on commençait à reconnaître si bien le prix que déjà on songeait à les cen-

traliser au profit de la nation. On n'a qu'à lire les procès-verbaux dressés en exécution de ces lettres-patentes pour se convaincre de leur peu de valeur comme renseignements bibliographiques, et cependant ces procès-verbaux devaient servir de base à toutes les opérations ultérieures.

Ce fut du moins ce qui se passa à Limoges. A la suite d'une délibération prise le 26 avril 1790, le maire et les officiers municipaux se divisèrent en comités, et alors commencèrent, dans chaque communauté, les opérations prescrites par les lettres-patentes ci-dessus. Ces opérations furent continuées les jours suivants. Voici l'ordre chronologique dans lequel furent faites celles dont nous avons pu consulter les procès-verbaux aux archives de la commune. Nous nous contentons d'indiquer les dates afin qu'on puisse au besoin recourir aux actes eux-mêmes, et de mettre en regard le nombre de volumes constatés dans chaque procès-verbal, quoique ce nombre ne soit qu'approximatif :

1790	avril	26.	— St-Martin-des-Feuillants.....	5 à 600 vol.
—	—	29.	— Grands-Carmes.....	4,800 (1)
—	—	30.	— Augustins.	500
—	mai	1 ^{er} .	— Recollets de Ste-Valérie.	400
—	—	2.	— Recollets de St-François.	» »
(Rien dans ce procès-verbal qui concerne la bibliothèque.)				
—	juin	1 ^{er} .	— Chanoines réguliers de la congrégation de France (place St-Gérald).	200 vol.

Il est à croire que la même pauvreté d'indications bibliographiques régnait dans les autres procès-verbaux qui durent être dressés vers les mêmes époques, mais que nous n'avons pu retrouver. Dans ceux que nous avons sous les yeux, nous voyons que les officiers muni-

(1) Ce procès-verbal et le précédent sont les seuls qui indiquent quelques ouvrages d'une manière spéciale. Le procès-verbal fait aux Feuillants donne le titre d'une quinzaine d'ouvrages, parmi lesquels on remarque l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, en 37 vol. in-4^e; le *Dictionnaire historique* de Moréri; le *Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas; une *Vie de saint Martial*, in-f^o. — Le procès-verbal dressé aux Grands-Carmes fait uniquement mention d'une Bible manuscrite en 2 vol. in-f^o et d'une polyglotte en 9 vol. également in-f^o. La Bible manuscrite n'a jamais existé dans la bibliothèque communale de Limoges; quant à la polyglotte et aux autres ouvrages indiqués dans le procès-verbal des Feuillants, nous nous sommes assuré qu'aucun des exemplaires de ces ouvrages que possède cette bibliothèque ne porte de traces ou d'indications de provenance.

cipaux ne s'étaient même pas donné la peine de compter les volumes. Les chiffres que nous reproduisons sont toujours précédés du mot *environ*, et suivis de cette description par trop *sommaire* : « *la plupart dépareillés et déchirés* ».

Les choses restèrent en cet état jusqu'au 2 décembre 1790. On trouve à cette date un arrêté du directoire du département de la Haute-Vienne qui, en exécution d'un décret de l'assemblée nationale concernant la vente des biens nationaux, enjoint aux officiers municipaux de Limoges de veiller à la conservation de ces biens dans la circonscription de la commune. On connaît toutes les opérations municipales de recollement d'inventaires et d'apposition de scellés qui furent faites, en vertu de l'arrêté ci-dessus, au sujet des meubles et effets mobiliers des communautés religieuses. On sait comment ensuite furent vendus les immeubles eux-mêmes. Mais les détails de ces événements sont moins connus. Ainsi, grâce à une prévision qui fait encore honneur au gouvernement de cette époque, on eut bien soin d'excepter de la vente du mobilier des couvents les livres, manuscrits, papiers, etc., qui restèrent sous les scellés à défaut de dépôt commun pour les recevoir, et ne furent transportés au district que plus tard et au fur et à mesure que chaque acquéreur des communautés religieuses réclamait la possession complète des bâtiments à lui adjugés. Il faut ajouter, pour que la justice soit entière, premièrement que ces choses se passaient avant 1793, et secondement que, par une contradiction singulière avec les idées libérales dont nous venons de parler, il dut être fait, avant le transport au district, un triage des livres *propres à être vendus*. On n'a, pour se convaincre de ce fait, qu'à lire l'arrêté du directoire du district en date du 44 février 1790. Cet arrêté, qui concerne la vente du mobilier du couvent de St-Gérald et le triage des livres bons à être conservés, porte qu'il sera procédé aux mêmes opérations pour les communautés des Feuillants, des Grands-Carmes, des Augustins, laissant ainsi à la libre décision du commissaire délégué la question de savoir quels sont les livres bons à être vendus. C'est à ces ventes et à celles qui suivirent qu'il faut, selon nous, rapporter ce que dit, au sujet de la bibliothèque des Jésuites, l'auteur de la *Statistique de la Haute-Vienne*, publiée en 1808 : cet auteur prétend, page 218, que les 6,000 vol. que contenait cette bibliothèque furent dispersés dans la révolution, et vendus presque tous à la livre. Nous n'avons pu vérifier cette assertion. Nous avons, au contraire, une preuve écrite que les bibliothèques de la Mission, du séminaire et du collège des Jésuites, étant trop considérables, furent laissées sous

les scellés pendant qu'on transportait les autres au district : nous pensons, d'après cela, qu'on ne songea nullement à les *expurger* conformément aux idées de l'époque, et que, si certains ouvrages ayant appartenu à ces bibliothèques sont aujourd'hui entre les mains de quelques personnes, il y a lieu de l'attribuer plutôt à des dilapidations particulières qu'à un vandalisme officiel.

Indépendamment de ces grands dépôts de livres, la quantité d'ouvrages conservés à la science sur les petites mais nombreuses bibliothèques des communautés religieuses fut encore considérable, puisque, au 4^{er} février 1793, époque du récolement dont il va être question tout-à-l'heure, ces ouvrages, entassés pêle-mêle dans un des appartements de la préfecture actuelle, formaient un volume d'environ 27 mètres cubes (720 pieds cubes au dire du rapport).

L'idée de former une seule bibliothèque publique de cet amas de livres et de ceux qui étaient à la Mission, au séminaire, au collège, prenait de jour en jour plus de consistance. Un des administrateurs du département fut chargé de faire, de concert avec le procureur-syndic du district, « la vérification des titres et papiers des divers corps et communautés supprimés, et d'indiquer le lieu propre à former des archives où tous ces titres seraient rassemblés ». Ces commissaires commencèrent leurs opérations le 4^{er} février 1793. Leur mission, qui, aux termes de l'arrêté pris à ce sujet, devait se restreindre à l'inventaire des archives, s'étendit aux bibliothèques. Le savant archiviste de la préfecture, M. Maurice Ardant, a bien voulu nous communiquer le curieux rapport qui fut fait à cette occasion. Les commissaires ont bien soin de constater, au sujet des bibliothèques de la Mission, du séminaire et du collège, la grandeur des appartements, le nombre, la position, la solidité et jusqu'à la couleur des rayons; mais ils dédaignent d'indiquer le nombre de volumes que ces rayons contiennent. Dans tout le rapport règne le plus grand mépris pour « tout ce grand nombre d'ouvrages bons à être vendus à la livre », et pour les manuscrits, dont « il faut espérer que le parchemin pourra faire des gargousses pour la marine ».

Cependant, à côté de ces singulières appréciations, on lit avec intérêt tout un paragraphe du rapport consacré à la désignation d'un local « pouvant servir de dépôt pour les livres véritablement utiles et bons à conserver, et former ainsi une bibliothèque publique, dont le fonds, composé des meilleurs livres des établissements supprimés et de ceux qui se trouveront chez les émigrés, pourrait recevoir de jour en jour des accroissements, et servir de la manière la plus avantageuse à l'instruction de la jeunesse ».

Ce local, les commissaires croyaient l'avoir trouvé, au collège des Jésuites, dans l'un des appartements de l'aile donnant sur la rue. Au collège, en effet, fut, comme nous le verrons plus loin, le berceau de la première bibliothèque publique de Limoges.

Nous ne nous sommes étendu un peu longuement sur ce document que parce qu'il contient en résumé toute l'histoire de l'organisation d'une bibliothèque publique à Limoges. L'excellente idée qu'émettait le rapport ne reçut pas d'application immédiate. C'était en 1793, et les passions d'alors étaient plus propres à détruire qu'à créer. A Limoges, il est vrai, on empêcha la destruction des ouvrages, et ce qui restait de la vente des bibliothèques ne subit pas, comme dans nombre de villes, la dernière épuration du feu; mais on ne prit aucune mesure ni pour constater sérieusement l'existence de ces ouvrages, ni pour veiller d'une manière efficace à leur conservation; et, lorsque l'on apportait au district les livres de quelques émigrés dont les biens avaient été déclarés acquis à la république par le décret du 28 mai 1793, on se contentait de les jeter sur les bibliothèques des couvents, qui y étaient déjà amoncelées. Du reste cette incurie était presque générale, et Coupé de l'Oise, dans un rapport à la Convention (séance du 24 janvier 1794 (2 pluviôse an II), se plaignait vivement, au nom du comité d'instruction publique, de ce que « les trésors littéraires ainsi amassés et répandus dans chaque département restaient encore entassés sans ordre comme des matériaux bruts, et dépérissaient ou étaient exposés aux dilapidations ». Sur ce rapport intervint, le 28 janvier (9 pluviôse an II), un décret prescrivant, entre autres choses, aux administrations de district de faire dresser, sous un délai de quatre mois, un récolement des inventaires qu'elles avaient dû faire (mais que la plupart n'avaient pas faits) des livres et manuscrits des ci-devant corps et communautés ecclésiastiques, et de ceux qu'elles étaient tenues de faire encore des livres des condamnés dont les biens étaient confisqués, et de faire parvenir une copie de leur travail au département et une autre copie au comité d'instruction publique. Les administrations devaient en outre proposer, parmi les édifices nationaux situés dans leur arrondissement, un emplacement convenable pour y établir une bibliothèque publique. Enfin il devait être sursis à toute vente de livres provenant des émigrés.

Ce travail de récolement fut-il exécuté à Limoges ? Nous n'avons pu en trouver de traces. Les documents écrits nous font même complètement défaut jusqu'à l'époque de l'organisation de l'école

centrale du département de la Haute-Vienne, et nous avons été réduit, pour combler cette lacune, à recueillir les souvenirs précis de quelques personnes lettrées qui ont traversé ces époques.

On raconte que, pendant le mouvement réactionnaire qui suivit le 9 thermidor (27 juillet) et la chute du système de la terreur, plusieurs habitants du département parvinrent à prouver qu'ils n'avaient pas émigré, et obtinrent leur radiation des listes d'émigration, et par suite leur réintégration dans leurs biens. On dut leur restituer ce qui restait de leurs bibliothèques. Mais les livres, déposés primitivement au district, avaient été, dit-on, transportés à l'ancien couvent des Bénédictins (aujourd'hui la maison centrale). On se doute bien que ce nouveau déplacement n'avait pas dû contribuer à mettre de l'ordre dans cet amas informe de livres de toutes sortes et de tous formats. A supposer que des inventaires eussent été dressés lors du dépôt au district; à supposer que les livres eussent été parfaitement protégés contre le pillage des particuliers, et que tous les ouvrages non vendus existassent effectivement au couvent des Bénédictins, ces inventaires eussent été d'un faible secours pour retrouver, au milieu d'un tel chaos, les volumes épars de ces ouvrages. Il eût fallu de longs et coûteux travaux pour reconstituer ces petites bibliothèques particulières, et faire à chacune la part qui lui revenait. On aime mieux s'en rapporter à la bonne foi des réclamants, et on leur permit d'aller eux-mêmes au dépôt reconnaître et prendre ce qui leur appartenait. Les réclamants, se trouvant dans l'impossibilité de choisir ce qui leur appartenait, prirent tout simplement ce qui leur convenait. On conçoit quel désordre dut régner dans ces opérations, combien on dut décompter de collections et dépareiller d'ouvrages dont la bibliothèque de l'école centrale recueillit plus tard les débris.

§ 2. — *Bibliothèque centrale.*

La loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), qui instituait les écoles centrales, dont les cours devaient être publics, complétait l'institution par la création de bibliothèques également publiques et dépendantes de ces écoles. En vue d'organiser ces bibliothèques, le gouvernement prescrivit certains travaux bibliographiques, qui ne furent pas exécutés, ou qui le furent très-incomplètement. Le département de la Haute-Vienne eut son école et sa bibliothèque centrales, qui furent organisées par l'arrêté de l'administration du

département du 4^{er} fructidor an IV (18 août 1796), et par le règlement du 12 ventôse an V (2 mars 1797). L'arrêté du 4^{er} fructidor dispose que l'école centrale du département (ainsi que la bibliothèque) sera placée dans le ci-devant collège de Limoges ; nomme un jury d'instruction composé de cinq membres, chargés, entre autres attributions, d'élire les professeurs et le bibliothécaire, et de faire, de concert avec l'administration, un règlement sur l'école centrale, lequel sera soumis à l'approbation du directoire exécutif. Le travail du jury ne fut terminé et converti en arrêté réglementaire par l'administration du département que dans la séance du 2 mars 1797 (12 ventôse an V). Le chapitre V de cet arrêté concerne spécialement la bibliothèque. Nous le reproduisons en entier :

CHAPITRE V.

BIBLIOTHÈQUE.

ART. 1^{er}. — La bibliothèque publique sera ouverte, les duodi, quartidi, sextidi et octodi de chaque décade, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi.

ART. 2. — Le bibliothécaire ne pourra, sous aucun prétexte, confier les livres hors de l'enceinte de la bibliothèque.

ART. 3. — Les professeurs sont néanmoins exceptés des dispositions de l'article précédent. Il leur sera libre de déplacer de la bibliothèque les livres nécessaires au genre d'instruction qu'ils sont tenus de donner, à la charge d'en fournir *récépissé* au bibliothécaire sur un registre particulier qui sera tenu à cet effet, et de les rétablir dans le dépôt lorsqu'ils en auront fait l'usage qui leur aura paru convenable.

Signé à la minute : BACHELERIE, président ; F.-Mathieu LACHASSAGNE ; BADON et SULPICI, administrateurs, et PERIGORD, commissaire du pouvoir exécutif.

Ajoutons à ces détails que la bibliothèque centrale fut formée 1^o de la bibliothèque des Jésuites, qui n'avait pas été déplacée ; 2^o de celles du séminaire et de la Mission ; 3^o de ce qui était encore entassé au couvent des Bénédictins, et comprenait, outre ce qui restait des petites bibliothèques des couvents, celles de quelques émigrés qui n'avaient pas reparu (1).

(1) Nous reproduisons, comme pouvant donner quelques éclaircissements sur ce dernier point, la lettre suivante, adressée beaucoup plus tard (le 16 vendémiaire an VI) par les administrateurs du département de la Haute-Vienne à l'administration municipale de Limoges :

« Citoyens, la bibliothèque de l'école centrale de ce département réclame près de

Ainsi la grande idée de favoriser la propagation des connaissances humaines recevait enfin un commencement d'exécution. La bibliothèque centrale, il est vrai, n'était qu'une dépendance de l'école, dont le gouvernement faisait les frais; elle n'était pas placée sous l'influence tutélaire et vivifiante de l'administration municipale; mais elle était publique, et, si elle n'était pas riche, elle offrait généreusement à tous le peu qu'elle possédait.

Or que possédait-elle? Il nous serait très-difficile de l'indiquer d'une manière précise. Bien avant l'ouverture de l'école centrale, dans le courant de l'an IV, des travaux bibliographiques avaient été ordonnés, comme nous l'avons dit, par le comité d'instruction publique. Nous avons dit également que ces travaux n'avaient pas été faits ou l'avaient été d'une façon déplorable. Ils consistaient en catalogues sur cartes et sur feuilles. La lettre que nous venons de reproduire à la note ci-dessus prouve qu'on fit autant de catalogues qu'il y avait de bibliothèques particulières réunies en un seul bloc au couvent des Bénédictins. Mais sur quelles bases établit-on ces catalogues? On sait que, à quelques exceptions près, chaque volume portait, soit sur la couverture un écusson, soit en frontispice un timbre ou une note manuscrite indiquant le nom du propriétaire. Nous inclinierions à penser que ce fut sur ces indices que l'on dressa les différents catalogues. Le travail était en voie d'exécution lorsque le gouvernement décida qu'on allait suivre un mode nouveau de bibliographie, fit suspendre brusquement les opérations, et ordonna aux administrations de conserver soigneusement en dépôt les cartes

vous la remise des catalogues qui furent commencés pendant l'administration du ci-devant district. Comme vous nous avez prévenus par votre lettre du 8 floréal an IV qu'ils étaient déposés à votre secrétariat, nous vous prions de vouloir bien les lui (*sic*) remettre pour qu'il puisse continuer le travail dont il est chargé.

» Salut et fraternité.

» Signé BADON, L. CREZENNET.

On lit en marge :

« Retiré des mains du citoyen Lingaud, secrétaire en chef de l'administration municipale, les catalogues du dépôt de la bibliothèque centrale ci-après détaillés :

» Catalogues du séminaire; — du collège; — de d'Argentré; — de Dupeyroux; — de Faulte; — de Descars; — de Laurière; — de Maussac; — de Nicolas; — de Cramouzaud; — de Senemaud; — de Romanet, et celui des maisons religieuses dressé par le citoyen Isecq, dont je le décharge.

» A Limoges, le 18 vendémiaire an sixième de la République française.

» Signé A. GUILLEN-BIRON.

(Archives de la mairie.)

NOTA. — Ces catalogues ont disparu.

et feuilles déjà faites, afin de former les bibliothèques centrales. Une lettre du ministre de l'intérieur en date du 49 germinal an IV prescrit en même temps aux administrateurs du département de relater les frais faits et à faire pour la formation des bibliothèques, afin de procéder le plus tôt possible à leur organisation.

Nous venons de voir quelle fut cette organisation. Les travaux bibliographiques restèrent suspendus jusqu'à la création des bibliothèques centrales, et furent repris, le 7 octobre 1797 (16 vendémiaire an VI), par M. A. Guillen-Biron, qui fut nommé bibliothécaire de l'école. D'après ce que nous verrons plus loin, nous pouvons évaluer à environ 41,500 le nombre de volumes dont se composa la bibliothèque centrale.

§ 3. — *Bibliothèque communale.*

La bibliothèque centrale suivit le sort de l'école dont elle dépendait. Le puissant génie d'organisation du premier consul, refondant en entier le système d'éducation et d'enseignement, supprima les écoles centrales, et créa les lycées. L'art. 27 de l'arrêté du gouvernement du 49 frimaire an XI (10 décembre 1802) touchant l'organisation des lycées portait qu'il y aurait dans chacun de ces établissements une bibliothèque de 4,500 volumes pris sur le fonds des bibliothèques centrales. Un autre arrêté, du 8 pluviôse (28 janvier 1803), mettait le reste de ces livres à la disposition et sous la surveillance des municipalités, qui devaient, si elles acceptaient, faire tous les frais d'établissement et d'entretien des nouvelles bibliothèques publiques, et en nommer les conservateurs. Les municipalités, en entrant en possession, étaient tenues de faire dresser de tous les livres un état certifié véritable, dont le double devait être envoyé au ministre de l'intérieur.

Les termes de l'arrêté n'étaient pas impératifs. Les communes étaient libres d'accepter ou de refuser l'héritage des écoles centrales, et il faut reconnaître qu'à Limoges l'offre du gouvernement ne pouvait tomber plus mal, faite à une ville principalement industrielle, et qui n'avait pas eu le temps d'apprécier tous les services que peut rendre une bibliothèque publique; faite surtout à une époque où les affaires de la commune étaient en assez mauvais état. L'administration municipale avait en même temps à réparer et à reconstruire. Il fallait, à force d'économies, combler le déficit légué par les administrations antérieures; il fallait parfaire le complément

des souscriptions volontaires pour l'établissement du lycée. On ne manquait donc pas de raisons à faire valoir pour se dispenser de grever encore le budget.

A la tête de l'administration municipale de Limoges était alors M. Noualhier, père du maire actuel de cette ville. M. Noualhier, de concert avec M. Texier-Olivier, préfet de la Hte-Vienne, travaillait de tous ses efforts à mettre un peu d'ordre dans les finances, et à accroître l'importance de la cité qu'il administrait. Il vit dans la création d'une bibliothèque communale un puissant moyen de favoriser les études scientifiques et littéraires, jusqu'alors trop négligées; et, comprenant que, pour que le gouvernement vint en aide au nouvel établissement, il fallait que la commune lui donnât le bon exemple, il proposa au conseil municipal, dans la séance du 16 février 1804 (26 pluviôse an XII), premièrement de demander au préfet la propriété de la bibliothèque centrale, et secondement de fixer, pour les frais d'établissement et d'administration de la bibliothèque communale, une somme de 2,500 fr. pour l'an XIII et 2,200 fr. pour les années suivantes.

Le conseil municipal, plus positif que le maire, admit en principe la création de la bibliothèque communale; mais, vu l'état des finances, ne vota que 2,400 fr. pour l'an XIII, et 4,800 fr. pour les années suivantes.

Il nous est impossible de préciser l'époque à laquelle la bibliothèque communale fut ouverte au public. Ce dut être dans le courant de l'année 1804, puisque l'arrêté de nomination de M. Biron comme conservateur de la nouvelle bibliothèque est du 4^{or} messidor an XII (20 juin 1804). A partir de cette époque, l'histoire de la bibliothèque se résume en entier dans les différentes notes et tableaux qui suivent.

1^o Locaux occupés par la bibliothèque.

Nous n'avons pu savoir où fut transférée la bibliothèque centrale en devenant propriété de la commune. Nous voyons figurer dans le projet de budget de l'an XIII une somme de 300 fr. pour frais de déplacement et installation, et une autre somme de 600 fr. pour prix de location du nouveau local; mais nous ignorons quel fut ce local. En 1808, la commune ayant fait l'acquisition des bâtiments de l'ancien couvent de la Visitation, y fit transférer la bibliothèque, qui y resta jusqu'à la fin des vacances de 1847. A cette époque, elle

fut installée dans les appartements occupés antérieurement par la première chambre de l'ancienne cour royale. Elle y est encore.

2° Jours et heures d'ouverture.

La bibliothèque centrale était ouverte quatre fois par décade; la bibliothèque communale ne le fut primitivement que deux jours par semaine, mais nous ignorons à quelles heures de la journée. Ce n'est qu'à partir de 1808 que nous trouvons dans les calendriers et annuaires du département quelques renseignements à ce sujet. Nous y voyons que, de 1809 à 1847, la bibliothèque fut invariablement ouverte les dimanche, mardi et jeudi de chaque semaine; mais les heures d'ouverture ont souvent varié. Enfin, depuis 1847, la bibliothèque est livrée au public tous les jours, excepté le dimanche, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

3° Budgets.

Dans la somme de 2,100 fr. votée le 26 pluviôse an XII (16 février 1804) par le conseil municipal était comprise celle de 400 fr. pour achat d'ouvrages. Malheureusement l'état d'épuisement des ressources communales ne permit pas d'employer cette somme, et, dans les budgets postérieurs à cette époque, on n'en voit figurer aucune pour le même objet jusqu'à l'année 1819, où l'on vota 50 fr. pour *entretien de la bibliothèque*.

Cette somme de 50 fr. pour 1819 fut successivement élevée à 150 fr. en 1826; à 200 fr. en 1827; à 500 fr. en 1829; à 800 fr. en 1839, et enfin à 1,000 fr. en 1848.

Mais il faut dire que, à l'exception des dernières années, presque toujours la plus grande partie des crédits fut annulée. Ce fait sert d'explication au tableau suivant, et nous dispense de tout commentaire.

4^e Catalogues et inventaires.

NATURE DES OPÉRATIONS.	NOMS DES BIBLIOTHÉCAIRES OU COMMISSAIRES délégés qui les ont faites.	DATE DE LA CLÔTURE des opérations.	NOMBRE de VOLUMES constatés.	AUGMEN- TATION.	Dans une période de	OBSERVATIONS.
Catalogue méthodique	M. Guilhaen - Biron , bibliothécaire.....	4 ^{er} mars 1805	10, 000	»		Deduction faite des 1,500 laissés au lycée
Idem.	M. de Villelume , com- missaire délégué...	31 juillet 1816	10, 823	823	11 ans.	
Inventaire.	M. Judde de La Judie, bibliothécaire.	15 août 1827..	11, 096	273	11 ans.	
Récollement du précé- dent catalogue.	M. Boyse , bibliothé- caire.....	9 sept. 1830..	11, 445	349	3 ans	Il faut déduire du chiffre ci-contre 78 vol. qui furent donnés à l'hos- pice par délibération du conseil municipal.
Récollement.....	M. Léon Duboys , bibliothécaire.....	5 février 1843	12, 320	875	13 ans	L'augmentation d'après la note ci-dessus est de 823 vol.
Inventaire détaillé..	M. E. Ruben , biblio- thécaire.....	10 février 1855	13, 912	2, 467	12 ans.	
Récollement.	Idem.	10 nov. 1856..	14, 895	983	20 mois.	

Ainsi, comme on le voit, ce n'est que sous la direction de M. Léon Duboys que la bibliothèque communale a commencé réellement à prospérer. Ce conservateur laissait à sa mort un total de 13,912 volumes imprimés ou manuscrits. A l'heure où nous écrivons, la bibliothèque en contient 14,895. Cette augmentation de près de 1,000 volumes en vingt mois est due : 1^o à l'emploi total des crédits

votés pour acquisition d'ouvrages ; 2° à la générosité du gouvernement ; 3° aux dons faits par quelques particuliers éclairés (1). Elle paraîtra considérable si l'on songe que les ouvrages achetés sont d'un prix élevé, et que, d'après les vues de M. le maire, on a déjà complété de coûteuses collections. Aujourd'hui la bibliothèque est en bonne voie de prospérité. Elle possède un fonds d'ouvrages précieux, dont le premier volume du catalogue méthodique (section *Histoire*) va faire connaître une partie. Pour l'impression de ce premier volume, dressé avec le plus grand soin sous l'initiative de l'administration actuelle, le conseil municipal a voté une somme de 4,500 fr. Il y a tout lieu d'espérer que ces efforts seront couronnés de succès, et que, grâce à l'appui bienveillant du gouvernement de S. M. l'Empereur, la bibliothèque communale de Limoges sera dans très-peu de temps à la hauteur des besoins scientifiques et littéraires de notre époque et de notre pays.

E. RUBEN.

Limoges, le 12 novembre 1856.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir citer au nombre des donateurs MM. A. Noualhier, maire ; Auguste Du Boys, que la science vient de perdre ; Astaix, professeur à l'école de médecine ; Roméo Chapoulaud, imprimeur ; Bouriaud (J.-B.-Paulin), ancien professeur de troisième au lycée de Limoges.

RAPPORT

SUR

Les Bulletins de la Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse,

Lu dans la séance du 31 mars 1836.

MESSIEURS,

Naturellement j'ai plaisir à parler de la Creuse, où je suis né; j'ose espérer que vous-mêmes, nés dans la Haute-Vienne, si je ne suis pas trop au-dessous de ma tâche, vous accueillerez avec bienveillance les pages que j'ai l'honneur de vous présenter, car la Creuse c'est encore presque le Limousin. Ce département est formé de la *Marche limousine*; il est sous la juridiction de notre évêque, et dans le ressort de notre cour impériale.

Analyser simplement les mémoires publiés sur la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse* ce serait taire ses meilleurs travaux : permettez-moi donc, Messieurs, de parler d'abord du musée.

Le musée de Guéret fut créé, en 1832, par des jeunes gens qui, jusqu'alors, prenaient plaisir à former, quelques-uns, des herbiers; d'autres, des collections d'oiseaux ou d'animaux empaillés; d'autres encore, à réunir et à classer des coquillages, des minéraux ou des médailles. Ces efforts isolés prirent une activité merveilleuse en trouvant un centre commun sous la direction paternelle et savante de M. Furgaud, ingénieur en chef de l'arrondissement minéralogique de la Creuse. Déjà, en 1837, la salle choisie pour les collections ne pouvait plus les contenir, et, le 4^{er} octobre de la même année, par acte public, la ville de Guéret acceptait la propriété des objets antérieurement recueillis, à la charge par elle de fournir désormais un local convenable. Le 8 janvier 1838, parurent les statuts de la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*. Grâce au dévouement intelligent des conservateurs, MM. Bonnafox et Guillon; grâce encore aux sollicitations patriotiques et vives faites par M. le docteur Guisard à toutes les autorités locales pour obtenir des subventions généreuses, le musée de Guéret est devenu incontestablement un des plus riches des villes de province.

Sans parler d'une foule d'objets d'art et de sciences naturelles étrangers au département, parmi lesquels la Haute-Vienne pourrait réclamer à titre d'échange : 1° un panonceau de la chambre des notaires de Limoges, sujet tiré de l'histoire ecclésiastique, au revers duquel on lit : *Palanseau de la communauté des notaires de Limoges, donné par M. Fournier, doyen* (ovale de 46 centimètres de hauteur (4)) ; 2° un casque en fer, portant de chaque côté une tête de Méduse ailée, et trouvé, dit-on, dans les ruines du château de Chalusset ; ce musée offre une collection presque complète des quadrupèdes mammifères, des oiseaux, des reptiles, des mollusques, des annélides, des crustacés, des arachnides, des minéraux et des végétaux qui se trouvent dans la contrée. Il renferme également la majeure partie des fragments d'antiquités qu'on y a découverts. C'est là une assez belle gloire pour la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*.

(4) M. Auguste Bosvieux, archiviste de la Creuse, a bien voulu, pendant son dernier voyage à Paris, recueillir pour le *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges* les armoiries des villes et des communautés du Limousin et de la Marche. Nous reproduirons textuellement ce travail, fait avec labeur et avec savoir ; mais, en attendant que l'ordre alphabétique nous amène au mot *Limoges*, voici ce qu'on lit sur les armoiries des notaires de cette ville : « La communauté des notaires, n'ayant pas envoyé (1697) le dessin de ses armoiries en même temps que la somme demandée pour les frais d'enregistrement, d'Hosier les imagina de *sinople à deux cygnes affrontés d'argent, soutenus d'une foi de carnation parée d'or et mouvante des flancs* ». (ARMORIAL GÉNÉRAL).

« Le musée de Guéret conserve un panonceau de cette communauté, exécuté sur émail au milieu du siècle dernier : c'est un médaillon ovale représentant le supplice de saint Jean-l'Évangéliste, qui était, sans doute, le patron des notaires de Limoges. Saint Jean est placé debout dans une chaudière, d'où s'élève une épaisse fumée, et sous laquelle brûle un feu ardent. Deux hommes, vêtus à l'antique et les manches retroussées, poussent le bois sous le trépied, l'un avec une fourche, et l'autre, qui est à genoux, avec les mains. A gauche, Domitien, vêtu d'une robe rouge fourrée d'hermine, tenant le sceptre du commandement, et escorté de deux gardes armés de piques, en costume moitié romain, moitié juif, préside au supplice. Le dessin des personnages est assez correct, et la scène, bien présentée ; mais les couleurs dures et sans éclat, au lieu d'offrir le reflet vitreux de l'émail, rappellent le ton sec des peintures appliquées à froid sur le cuivre. La régularité de la composition, le choix des couleurs, où domine le rouge cru, et l'apparence terne de l'émail dénotent l'œuvre de J.-B. Noualhier. Au revers du médaillon, sur un fond violet, est tracée l'inscription suivante :

Palanseau de la communauté
Des notaires de Limoges, donné
Par Monsieur Fournier, doyen.

Limoges décembre 1856. — R.-P.

Quoique les bulletins de cette Société puissent paraître relativement pauvres, ils offrent pourtant des travaux utiles.

M. J. Coudert de Lavillatte a publié une dissertation fort intéressante sur le Puy-de-Gaudy, montagne voisine de Guéret. Le digne magistrat fait de grands frais d'érudition afin de tirer trois conséquences glorieuses pour son pays, mais dont les deux premières pourraient bien ne pas être fort rigoureuses. Le Puy-de-Gaudy a été : 1° sous l'ère gauloise, un sanctuaire religieux, et en même temps un *oppidum*, c'est-à-dire une de ces citadelles dans lesquelles les populations voisines pouvaient se réfugier en temps de guerre, parce que l'art et la nature les avaient fortifiées; 2° plus tard, une citadelle romaine que les vainqueurs de Vercingétorix et de Bituit entourèrent de *villas*, et au pied de laquelle ils construisirent des *bains*; 3° au moyen-âge, un lieu de pèlerinage fort vénéré.

Dans une notice sur les bains d'Evaux, M. J. Coudert de Lavillatte fait l'histoire des fouilles et des découvertes opérées jusqu'en 1843 dans ces thermes, à l'occasion desquels il rend à nos chroniques limousines le bon témoignage que voici :

« A partir des faits recueillis vers la fin du siècle dernier, jusqu'aux travaux de 1831, 1832 et 1839, tout se réunit pour confirmer la vérité du récit des chroniques. Elles disaient que le proconsul *Duratius* avait fait construire et *paver de marbre*, en l'honneur d'Auguste, les bains chauds d'Evaux. Dix-huit cents ans s'écoulaient.... Les cartes de l'empire romain, la tradition locale, l'aspect des lieux durant les trois derniers siècles, rien n'indique que cette gorge sauvage ait jamais contenu un édifice romain : tout est muet; et voici que, au XIX^e siècle, dans cette même gorge, sous d'énormes couches de terre, produit de longues alluvions, se découvrent des fondations séculaires, et, au milieu, de vastes piscines *pavées et revêtues de marbres blancs* précieux, venus de différents points de la Gaule et de l'Italie..... Il est difficile de rencontrer des faits donnant une sanction plus positive à un document écrit. Ce n'était donc point sans raison que les vieilles chroniques limousines étaient conservées avec un soin religieux dans les riches archives des chanoines de Saint-Etienne et de Saint-Martial de Limoges, qui eux-mêmes, suivant l'expression d'un écrivain, « étaient les registres vivants des antiquités du pays ». (Bulletin de 1847, page 41.)

Après avoir exposé les faits récents, le savant magistrat s'aide de Vitruve, de Plin et de Strabon pour rendre aux bains d'Evaux la splendeur qu'ils durent avoir sous les Romains. Nous aurions lu

aussi bien volontiers une description des bains et du paysage actuels. Il nous semble même qu'un plan ne serait pas inutile pour aider à l'intelligence du texte. On peut encore peut-être reprocher quelques citations superflues. Quoi qu'il en soit, ce travail est fait avec talent. S'il était complété par l'excellent article que M. Bosvieux a fait imprimer dans notre Bulletin (v^e volume) sur les découvertes plus récentes faites dans la même localité; puis, si l'on fondait tout cela avec l'analyse de M. Legrip de Chambon d'une nouvelle source d'eau minérale ferrugineuse, et avec la savante brochure du docteur Ossian Henry sur les propriétés minérales de ces mêmes eaux, il en sortirait aisément un volume à la fois précieux pour les baigneurs et honorable pour la Creuse.

M. Bonnafoux, conservateur du musée et de la bibliothèque de Guéret, s'est chargé de consigner dans le Bulletin que j'analyse toutes les découvertes archéologiques qui concernent la Creuse. Telles qu'elles sont, ces notes n'offrent que l'intérêt qu'on éprouve à lire une nomenclature. On en peut dire autant du travail que le même archéologue intitule *Huit jours de vacances*, et dans lequel il parle des monuments qu'il a pu rencontrer en parcourant une vingtaine de paroisses. Dans cette course d'antiquaire, M. Bonnafoux s'occupe parfois d'objets peu dignes d'attention. Certains objets s'y trouvent aussi classés d'une manière peut-être trop affirmative. Toutefois ces notes, celles de M. Yves Fesneau sur divers monuments, et la description de quelques monnaies par M. A. Fillioux, sont précieuses, même prises isolément. Mais M. Bonnafoux est plus qu'un pionnier littéraire : il sait coordonner et développer, comme l'atteste sa *Notice pour servir à l'histoire de la ville de Guéret*. Nous espérons bien qu'un jour, après avoir complété ses recherches en parcourant les autres paroisses du département, et après avoir recueilli encore sur chacune d'elles les faits historiques qui sont indiqués dans le savant *Pouillé du diocèse*, laissé manuscrit par l'abbé Nadaud, il publiera l'*histoire de la Creuse*.

M. le docteur Bussière a voulu grouper les faits relatifs au canton de Chatelus. Il entre dans des détails minutieux; puis il suit trop Jouilleton : il faut plus d'originalité. Dans cette dernière étude, nous avons lu avec plaisir et avec intérêt la description des six bassins que forme le département de la Creuse.

Notre distingué collègue M. Bosvieux, archiviste de la Creuse, vient d'enrichir le dernier Bulletin (2^e du II^e volume), du *Procès-verbal de l'assemblée de l'arrière-ban de la province de la Marche tenue à Guéret le 6 juillet 1553*. Ce document historique offre la liste

complète et authentique de la noblesse de la Marche au ^{xvi}^e siècle, et M. Bosvieux l'a fait précéder de quelques pages pour expliquer ce qu'était l'arrière-ban.

Les bulletins de la *Société des Sciences naturelles de la Creuse* renferment d'autres travaux purement scientifiques.

Le président actuel, M. le docteur Guisard, a raconté les tentatives infructueuses faites, dans un marécage peu distant de Guéret, pour conserver et reproduire les sangsues grises, qui pullulaient autrefois dans les marais, les ruisseaux et les étangs du département, d'où diverses causes les ont fait presque complètement disparaître. — M. Pierre de Cessac donne la description de deux variétés de pisidies qu'il croit particulières à la Creuse. Dans une des deux livraisons que nous n'avons pu nous procurer (la 1^{re} de chacun des 2 volumes), probablement dans la 1^{re} du II^e volume, M. P. de Cessac avait publié le *Catalogue des mollusques de la Creuse*. Il a signé encore deux articles que nous avons lus avec profit et avec plaisir : 1^o une *Notice géologique sur le département de la Creuse*; 2^o une *Description géologique du bassin houiller d'Ahun*. Nous regrettons de n'avoir pu comparer la première de ces deux dernières études avec celle qu'avait donnée, sur le même sujet, dans le 1^{er} Bulletin du I^{er} volume, M. Furgaud, dont les affirmations sont d'autant plus précieuses qu'il a vieilli dans notre contrée.

MM. Pailloux, P. Filloux, G.-E. Monnet et Télémaque de Cessac ont formé le *Catalogue des plantes de la Creuse*. Ce catalogue a plus d'intérêt qu'on ne pourrait croire. Sans doute, comme le dit judicieusement mon vieil ami Télémaque de Cessac, nos plantes sont très-bien décrites dans l'excellent ouvrage de M. Boreau; mais on se ferait une idée fausse de la végétation dans notre département si on voulait la juger par celle du centre de la France en général. En effet un grand nombre d'espèces que la flore de Boreau indique comme communes ou très-communes dans ce vaste rayon manquent ou tout-à-fait ou presque absolument dans la Creuse, tandis que d'autres abondent sur nos montagnes, et sont très-rares dans les contrées voisines. Le jeune botaniste fait donc espérer pour son catalogue complet : 1^o une distinction graduée entre les plantes qui croissent partout et celles qui n'ont que des stations restreintes; 2^o afin que les médecins et les paysans du pays puissent mieux s'entendre, les noms vulgaires des végétaux, non pas tels qu'on les prononce d'ordinaire, mais tels qu'ils sont admis dans la Creuse, où, par exemple, le glécome ne se nomme point *lierre terrestre*, mais bien *herbe de Saint-Jean*; 3^o même les plantes cultivées, dont plusieurs sont déjà naturalisées dans la Creuse :

seulement elles recevront un signe qui marquera leur origine étrangère.

Enfin la *Société des Sciences naturelles de la Creuse* a facilité à M. Coudert de Lavillatte l'impression de la *Vie de saint Pardoux*, où l'on trouve le texte de deux manuscrits de la bibliothèque impériale, l'un du ^{viii}^e, l'autre du ^{xiii}^e siècle.

Messieurs, comme je tiens à rendre à mon pays tout l'honneur possible, permettez-moi de signaler, en terminant, un livre publié en dehors de la *Société scientifique de la Creuse*, et qui néanmoins s'y rattache, parce que c'est à ses membres qu'on doit la plupart des articles qui le composent : je veux parler de l'*ALBUM HISTORIQUE ET PITTORESQUE DE LA CREUSE*, édité, en 1847, par un artiste de talent, M. Langlade. Beaucoup de départements plus riches et plus illustres n'ont rien à comparer à ce beau volume in-4°, imprimé avec soin, et orné de vignettes et de lithographies qui représentent les divers monuments de la Creuse, et à la rédaction duquel ont pris part non-seulement trois de nos collègues des plus connus, MM. Arbellot, Texier et Vedrine, mais encore MM. Hippolyte Grellet, Félix Lecler et Alfred Rousseau, que leurs travaux littéraires ont distingués ailleurs que dans leur pays natal.

Quand, grâce aux éléments nombreux et nouveaux qu'a recueillis la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*, on aura élevé, pour chaque localité de ce département, un modeste monument historique; surtout quand une mise en œuvre habile aura produit l'histoire complète de la Creuse, peut-être tous les lecteurs parleront-ils de notre pays mieux encore que M. Bonnafoux, qui déjà rend ce glorieux témoignage :

« Une surface si riche en débris de l'antiquité, et sur laquelle, indépendamment de plusieurs *villas* reconnues et de nombreux tombeaux de personnages distingués que l'on découvre chaque jour, on rencontre une cité gauloise (Toull), et peut-être deux villes gallo-romaines (Brède et La Bussière), ce pays a certainement dû jouer un rôle important dans l'histoire des temps antiques. » (Bulletin de 1847, page 84.)

Quand cette histoire complète de la Creuse aura paru, on comprendra parfaitement les services rendus à l'histoire par la *Société des Sciences naturelles et d'Antiquités de la Creuse*; mais déjà ses services sont réels : elle remplit consciencieusement le rôle honorable qu'elle s'est imposé, d'arracher à l'oubli de précieux fragments historiques, et de conserver sinon les monuments semés sur notre sol, du moins leur souvenir : « *Custos ne pereant.* »

L'abbé ROY-PIERREFITTE.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 25 FÉVRIER 1856.

Présidence de M. Alluaud aîné.

Etaient présents : MM. Alluaud aîné, président; Astaix; Chapoulaud (Roméo); de Crossas; Saint-Germain; Lemaistre; Marévéry; Péconnet (Othon); Roy-Pierrefitte; Emile Ruben.

La séance est ouverte à huit heures moins un quart. La Société s'occupe des réclamations de M. Larue-Dubarry relativement à certaines armes déposées au musée, et que celui-ci avait prétendu n'y figurer qu'à titre de dépôt. La Société avait décidé dans sa dernière séance que les armes ne seraient rendues au soi-disant dépositaire que contre la représentation d'un récépissé constatant le dépôt. M. Larue-Dubarry, depuis le jour où ce parti fut adopté par la Société, a proposé une transaction : il s'est borné à réclamer deux yatagans, abandonnant ainsi au musée la pleine propriété des autres objets provenant de lui; de plus il a offert, en échange des deux yatagans demandés, deux miniatures assez finement peintes. La Société a déclaré accepter la transaction proposée par M. Dubarry, et a ordonné la restitution des armes indiquées; mais en même temps elle a déclaré de la façon la plus énergique que la propriété des objets déposés au musée était irrévocablement acquise par cet établissement lorsque les noms des donateurs étaient inscrits dans le Bulletin archéologique. Il a été convenu que les dépôts ne seraient reçus à l'avenir qu'avec la plus grande réserve; qu'il en serait retiré un certificat formel, dont la représentation serait rigoureusement exigée à toutes les réclamations du dépositaire. La Société a en outre déclaré qu'elle n'entendait nullement approuver la conduite de M. Larue-Dubarry, et qu'elle acceptait avec regret une transaction, se réservant d'user de toute la rigueur du droit si de pareils débats se reproduisaient à l'avenir.

M. Charreyre écrit à M. le président de la Société Archéologique, et s'excuse de ne pouvoir, à cause de son état de maladie, faire la lecture portée à l'ordre du jour. Elle est renvoyée à la prochaine séance.

Il est donné lecture à la Société d'un très-important travail de M. Maurice Ardant sur Léonard Limosin, le célèbre émailleur. Né à Limoges, vers 1505, d'un père d'assez basse extraction, Léonard

passa sa jeunesse dans la maison de ses parents, et eut pour maître dans son art un émailleur que M. Maurice Ardant suppose avoir été Léonard Pénicaud dit Nardou. Il fit en 1528 le voyage de Paris, fut admis à l'école de Fontainebleau, et se voua dès lors exclusivement à l'émaillerie. — Vers 1532, il fut admis à la cour de François I^{er}, qui lui commanda divers travaux importants. Depuis cet instant jusqu'à sa mort, Léonard Limosin ne cessa de produire des émaux qui jouissaient d'une faveur prodigieuse. Le biographe a rangé par ordre chronologique les œuvres les plus importantes de cet artiste actif et fécond, et dont le talent se ployait sans efforts aux genres les plus divers. Les émaux que Léonard composa dans la première partie de sa carrière dénotent tous un nouveau progrès dans son art. D'abord il imitait la peinture allemande; mais bientôt, lorsqu'il se trouva en contact avec les peintres italiens que François I^{er} avait appelés à sa cour, son style s'éleva; son dessin devint plus correct, et son coloris plus brillant. Le plus souvent il traitait des sujets religieux. Toutefois, vers 1535, il sacrifia au goût de l'époque, et les fables mythologiques sollicitèrent son attention, et il se plut vers ce temps à peindre en grisaille, et à diverses reprises, l'histoire des amours de Psyché.

A la mort de François I^{er}, Henri II entoura Limosin de la même faveur. Vers 1548, il peignit ce roi, sur camafeu bleu rehaussé d'or, allant à la chasse, et tenant en croupe la belle Diane de Poitiers. Son talent était alors parvenu à son apogée. Il donna successivement, vers 1551, le portrait de Claude de France, fille de Louis XII, d'Anne de Bretagne, du duc de Montpensier, d'Éléonore d'Autriche, etc. Vers cette même année, il tomba en disgrâce, et il occupa une partie de ses loisirs à peindre sur bois un tableau représentant l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ à saint Thomas et aux apôtres, dans lequel saint Thomas est représenté sous les traits de François I^{er}. Cet ouvrage, dont M. Maurice Ardant a donné une description minutieuse, se voyait encore, en 1765, à l'église de Saint-Pierre-du-Queyroix.

Vers 1552, Léonard rentra en faveur. Henri II lui commanda divers ouvrages des plus importants. On distingue entre eux une fontaine émaillée d'un demi-mètre de hauteur, représentant Apollon et les Muses. Au centre se trouvaient groupées des tiges de fleurs, du calice desquelles les eaux s'épanchaient. A cette époque, Léonard peignait indifféremment les scènes de la Passion, les anges et les apôtres et les histoires d'amour, les rois, les seigneurs, et surtout Diane de Poitiers. Tantôt il la peignait en déesse; tantôt il dissimulait ses charmes sous d'amples draperies; tantôt, au contraire, il la laissait paraître dans la plus grande nudité.

François II et Charles IX continuèrent à entourer Limosin de la même faveur; mais son talent entraînait alors en pleine décadence. M. Maurice Ardant a fait assister le lecteur à cette seconde période de la vie du célèbre émailleur. Il a fait connaître ses divers travaux, et enfin il a placé sa mort vers 1575. M. Maurice Ardant, arrivé à la fin de cette existence si remplie, a donné quelques détails sur les

enfants de Léonard, lesquels n'atteignirent point à la haute réputation de leur père. Le biographe a terminé par une appréciation exacte et concise du talent de l'homme dont il venait de raconter la vie.

Ce travail, fruit de patientes recherches, et qui dénote une vaste érudition de la matière, sera inséré dans le plus prochain Bulletin de la Société. Il contient, en dehors des appréciations et des recherches scientifiques, des détails biographiques sur la vie intime de Léonard qui donnent à cette étude un nouveau prix.

Après cette lecture, M. Emile Ruben a lu le compte-rendu d'un livre offert à la Société par M. vicomte de Juillac, et ayant pour titre : *Recherches historiques sur l'ancien Capitoulat de la ville de Toulouse*. Ce rapport a été pour M. Ruben un cadre dans lequel il a su faire entrer une foule d'observations judicieuses et de faits intéressants. M. le vicomte de Juillac s'était demandé si Toulouse avait été au moment de la conquête romaine un municipe ou une colonie. Le rapporteur, en quelques lignes fermes et concises, a établi quelle différence énorme existait entre le municipe et la colonie. Suivant lui, comme suivant M. de Juillac, Toulouse fut une colonie romaine. Lors de l'invasion, Toulouse passa aux Goths sous Honorius, aux Francs sous Dagobert. M. de Juillac a fait brièvement l'histoire de sa constitution en comté, de ses franchises et de ses privilèges.

D'où provient la noblesse des capitouls ? Telle est la question que se propose M. de Juillac. Elle provient, suivant lui, de ce qu'ils étaient les successeurs des décurions, lesquels durent être nobles aussi. M. Ruben a sommairement résumé tous les matériaux qui se trouvaient dans le volume qu'il avait à analyser. Chacun pourra lire dans le Bulletin, où la Société a décidé que le travail de M. Ruben serait inséré, le tableau clair et précis des capitoulats de Toulouse. La Société a félicité M. Ruben de son œuvre ; elle a voté des remerciements à M. de Juillac pour l'envoi de son livre.

La séance a été levée à dix heures.



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN.

BUREAU.

Président-né. — M. le comte DE COETLOGON, *, préfet de la Haute-Vienne.

Président. — M. ALLUAUD aîné *.

Vice-Président. — M. MAZARD père *.

Secrétaire général. — M. Othon PÉCONNET.

Secrétaire archiviste. — M. E. RUBEN.

Secrétaire adjoint. — M. l'abbé ROY-PIERREFITTE.

Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, O *, premier président.

Armand NOUALHIER, maire de Limoges,

Maurice ARDANT, archiviste de la Haute-Vienne.

Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. ROMÉO CHAPOULAUD, E. RUBEN.

Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.

Pierres sculptées. — MM. REGNAULT et N...

Sculptures sur bots. — M. NALBERT.

Médailles. — MM. Maurice ARDANT et N...

Ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD * et ASTAIX.

Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD, MAZARD, MASJAMBOST, Maurice ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

ALLUAUD aîné *, ancien maire de Limoges.

ARBELLOU, archiprêtre de Rochechouart.

ARDANT (Louis) *, anc. maire de Limoges.

ARDANT (Eugène), imprimeur.

ARDANT (Maurice), arch. de la Hte-Vienne.

ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.

ASTAIX, professeur à l'école de médecine.

AUDOUIN (Joseph), anc. maire de Limoges.

BARDINET (Alphonse), professeur à l'école de médecine.

BARNY (Alexis), profes^r à l'école de médec.

MM.

BONNIN, inspecteur de l'académie.

BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.

BOURGOING-MÉLISSE, propr., à St-Junien.

BRISSET (Frédéric), substitut.

BUISSON (Edouard), avocat, à Limoges.

CAZAUD (l'abbé), vicaire à St-Michel.

CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.

CHARREYRE, professeur de musique.

DE BONNEVAL, C *, maréchal-de-camp.

DE COETLOGON (le comte) *, préfet de la Hte-Vienne.

- DE CROSSAS, lithographe.
 DEFAYE fils, pharmacien à St-Junien.
 DE GRAVE, propriétaire.
 DE LA BASTIDE *, capitaine d'état-major.
 DELEFFE *, ingénieur de 1^{re} classe des ponts et chaussées.
 DE MAUBLANC, propriétaire, à St-Junien.
 DE LA GUÉRONNIÈRE (le comte Alfred).
 DE ROCHECHOUART (le général comte) *.
 DE ROFFIGNAC (Albéric), propriétaire.
 DE SAINT-GENIS *, directeur de l'enregistrement et des domaines.
 DE SAINT-GERMAIN, avoué.
 DE SALLES-BEAUREGARD (Gustave), propriét.
 DE VILLELUME (le comte), à Losmonerie.
 DUBOIS, fabricant de porcelaine.
 DUVERGER (Gustave), négociant.
 FAYETTE, architecte du département.
 FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
 FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
 FOUGÈRES (Léopold), docteur en médecine.
 FOURNIER *, conseiller à la cour.
 GAY DE VERNON (le baron) *, propriétaire.
 GERY (Charles), avocat.
 GOUGEAUD fils, à Bellac.
 LAMY-DELURET (Edouard), banquier.
 LANSADE, agent-voyer.
 LAPORTE (Ernest), négociant.
 LEMAISTRE, docteur en médecine.
 LESME, fabricant de porcelaine.
 MALLEVERGNE *, président de chambre.
 MARÉVÉRY (l'abbé), secrétaire de l'évêché.
 MATHURIN (André), pharmacien.
 MAZARD père *, ancien maire de Limoges, directeur de l'école de médecine.
 NALBERT, sculpteur.
 NARJOUX, architecte diocésain.
 NAVIÈRES-LABOISSIÈRE, anc. insp. d'acad.
 NIVET-FONTAUBERT, négociant.
 NOUALHIER (Armand), maire de Limoges.
 PÉCONNET (Othon), avocat.
 PERDOUX, prof. de dessin et de peinture.
 POUYAT (Emile), négociant.
 RECULÈS (François), pharmacien.
 RATTIER, avoué.
 REGNAULT, archit. de la ville de Limoges.
 ROGUES DE FURSAC *, conseiller à la cour.
 ROUSIER, chanoine honoraire, aumônier du lycée.
 ROY-PIERREFITTE, vicaire à St-Pierre.
 RUBEN (Emile).
 SAZERAT, fabricant de porcelaine.
 SOULIGNAG, (Abraham), propriétaire.
 TALABOT (Auguste) *, prés. du trib. civil.
 TARNEAUD (Firmin), banquier.
 TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
 TEXIER (l'abbé), corresp. du ministre de l'inst. publ., supér. du sémin. du Dorat.
 TIXIER-LACHASSAGNE, O *, prem. président.
 TRUOL DE BEAULIEU, banquier.
 VALLEIX (l'abbé), chanoine honoraire.
 VERGNAUD (Léonce), propriétaire.
 VÉDRINE, curé d'Arnac-la-Poste.
 WYSE (le prince Napoléon BONAPARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

- DE CAUMONT, O *, fondateur et directeur de la *Société Française*, à Caen.
 MICHEL CHEVALIER, O *, membre de l'Institut.
 CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
 Le vicomte DE KERCKHOVE, président de l'Académie d'Archéologie de Belgique.
 DE MENTQUE, O *, ancien préfet de la Haute-Vienne.
 MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondat. du musée de Limoges.
 ST-MARC-GIRARDIN, O *, membre de l'Institut.
 MIGNERET *, ancien préfet de la Haute-Vienne.
 DE LASTEYRIE (Ferdinand), président de la Société des antiquaires de France.
 DELOCHE, chef de bureau au ministère des travaux publics.
 LÉO DE LABORDE, membre de l'Institut.

MEMBRES CORRESPONDANTS (*Ordre d'ancienneté.*)

- LEYMARIE, ancien secrétaire général de la Société Archéologique du Limousin.
DE VERNEILH (Félix), inspecteur des monuments de la Haute-Vienne, à Nontron.
BARDY (Gustave), substitut du procureur général à Riom.
Le marquis DE LUBERSAC.
Etienne DE CARDAILLAC, chef de division au ministère d'Etat.
ROUX, capitaine d'état-major.
BOSVIEUX (Auguste), élève de l'école des Chartes, archiviste de la Creuse.
NADAUD (Léon), O *, premier président honoraire de la cour impériale de Grenoble.
Louis TEXIER, capitaine d'infanterie de marine.
DIDRON aîné *, directeur des *Annales Archéologiques*.
Le vicomte Eugène DE KERKCHOVE, chargé d'affaires de l'empereur de Turquie.
Eugène GENS, professeur d'histoire à Bruxelles.
L'abbé MICHON, chanoine honoraire de Bordeaux et d'Angoulême.
BOYSSON D'ECOLE, receveur général à Besançon.
PICHAUD DE LA MARTINIÈRE, directeur des contributions à Vesoul.
BARNY DE ROMANET, curé de St-Martin-de-Jussac.
LEZAUD (Hippolyte) *, procureur général à Nancy.
THÉVENIN (Edmond), substitut à Perpignan.
DE MONTRÉAL, G O *, général de division.
CHAUDRUC DE CRAZANNES, membre correspondant de l'Institut.
COMBET, avocat à Uzerche (Corrèze).
DE JUILLAC (Gustave), secrétaire général de la Société Archéologique du Midi,
à Toulouse.
DULÉRY, curé de Biennat.
DOUGLAS, président de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin.
HUOT, procureur impérial à Ussel.
BRUNET (Joseph), substitut à Tulle.
M^{me} GIOVANNA POWER, à Juillac.



TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Pages.
Séance générale du 21 décembre 1854.....	128
— de septembre 1855.....	131
— du 12 décembre 1855.....	133
— du 24 janvier 1856.....	136
— du 26 février 1856.....	202

MÉMOIRES.

Etienne Baluze.....	81
Pierre le Scolastique.....	95
Léonard Limosin, émailleur.....	106
Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges *.....	145
Pierre le Scolastique (suite et fin).....	145
Notice nécrologique sur M. Auguste Du Boys.....	180
Notice historique sur la bibliothèque communale de Limoges.....	183

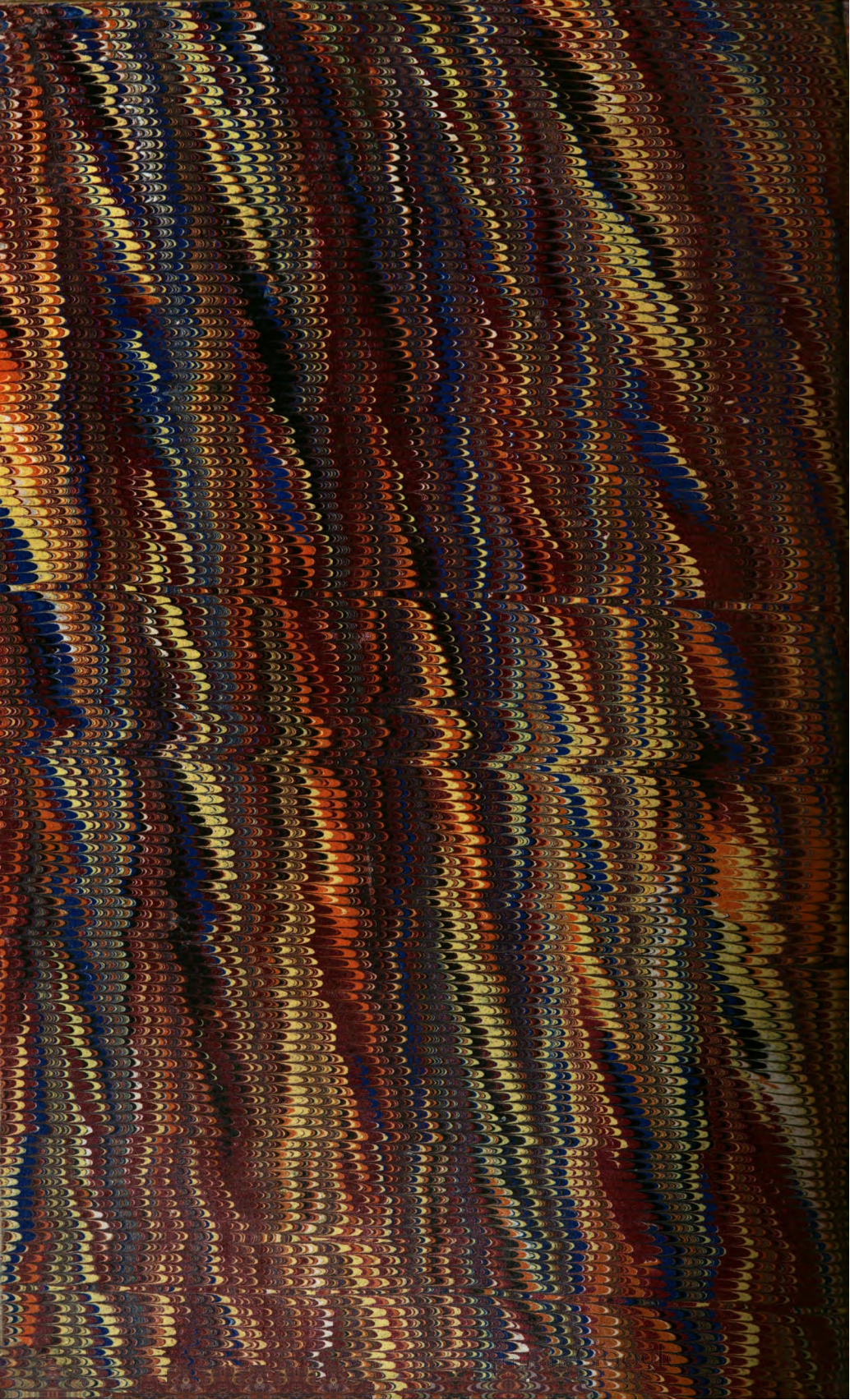
DOCUMENTS.

Inventaire des chasses, reliques, croix, reliquaires, coffres, calices et autre argenterie de l'église de Grandmont, fait par l'ordre de révérendissime père en Dieu dom Antoine de Chavaroche, abbé et général de l'ordre de Grandmont, le 4 ^e du mois de novembre de l'année 1666.....	5
Note sur le Trésor de l'abbaye de Grandmont.....	73
Edit du roy portant suppression du siège des Appeaux de Ségur et de la justice de la ville de St-Yrieux, et création d'une nouvelle sénéchaussée en ladite ville de St-Yrieux.....	124
Compte-rendu, présenté par M. Emile Ruben, du livre, offert à la Société, portant pour titre : <i>Recherches historiques sur l'ancien Capitoulat de la ville de Toulouse, par M. le vicomte Gustave de Juillac</i>	139
Tarif des droits de courtage dans l'étendue de l'élection de Limoges.....	144

BIBLIOGRAPHIE.

Apostolat de saint Martial dans les Gaules.....	75
Histoire de la ville et du canton d'Uzerche.....	79
Rapport sur les Bulletins de la Société des sciences naturelles et d'antiquités de la Creuse.....	196

* Nota. L'identité des deux chiffres 145 provient de ce qu'on a adopté trop tard, et seulement après le tirage, une pagination particulière pour le NOBILIAIRE.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 885 490

